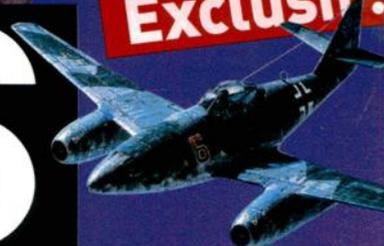


SCIENCE & HISTOIRE

GUERRES & Histoire

Exclusif!



« J'ai chassé le Mosquito sur Me 262 »
Jorg Czipionka raconte ses combats nocturnes dans la Luftwaffe

Thermopyles, -480 : comment les Grecs ont escamoté leur défaite



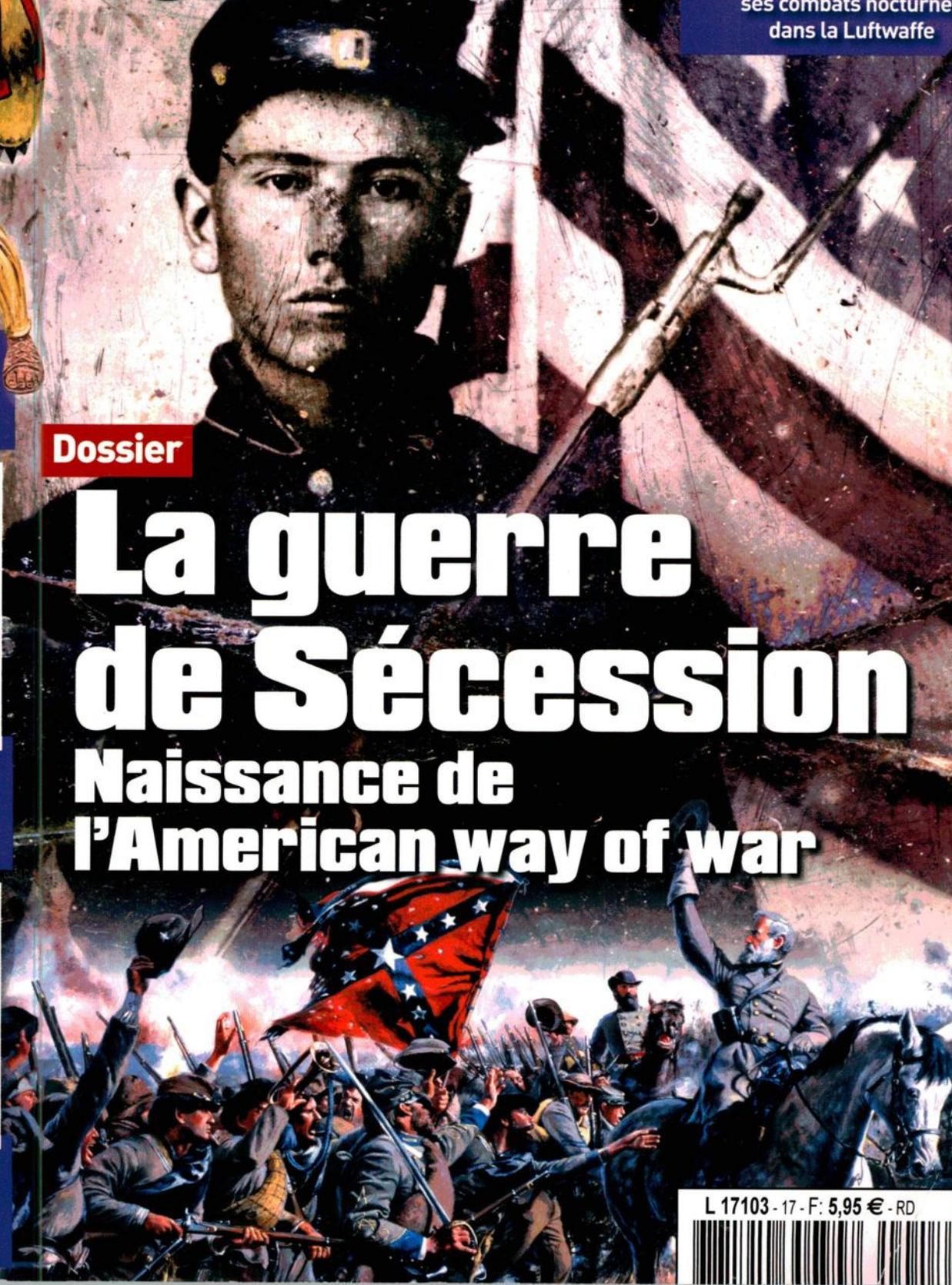
Hollywood, une arme dans la Seconde Guerre mondiale



Armée du Kwantung, le laboratoire du fascisme japonais

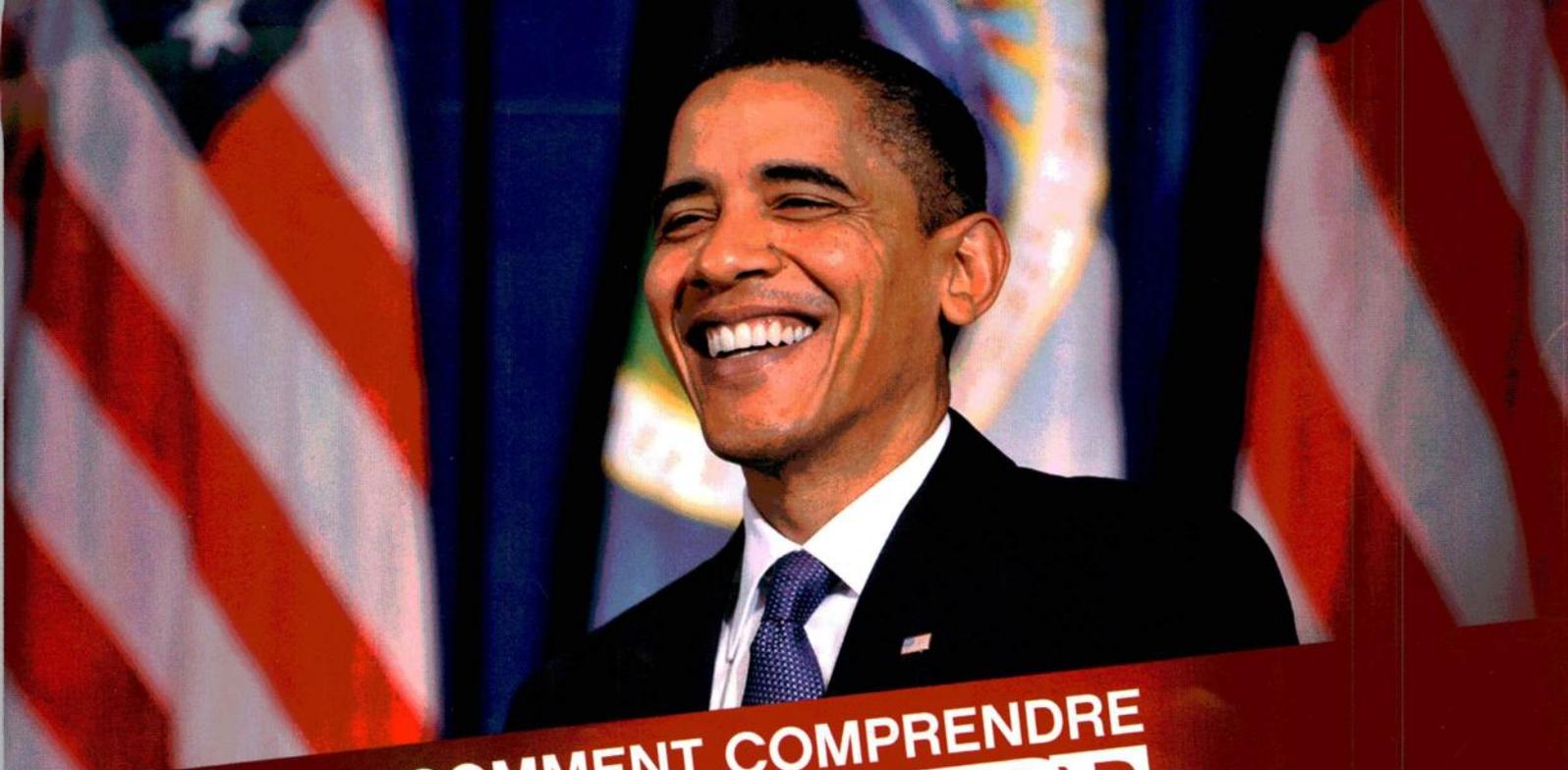
Dossier

La guerre de Sécession Naissance de l'American way of war

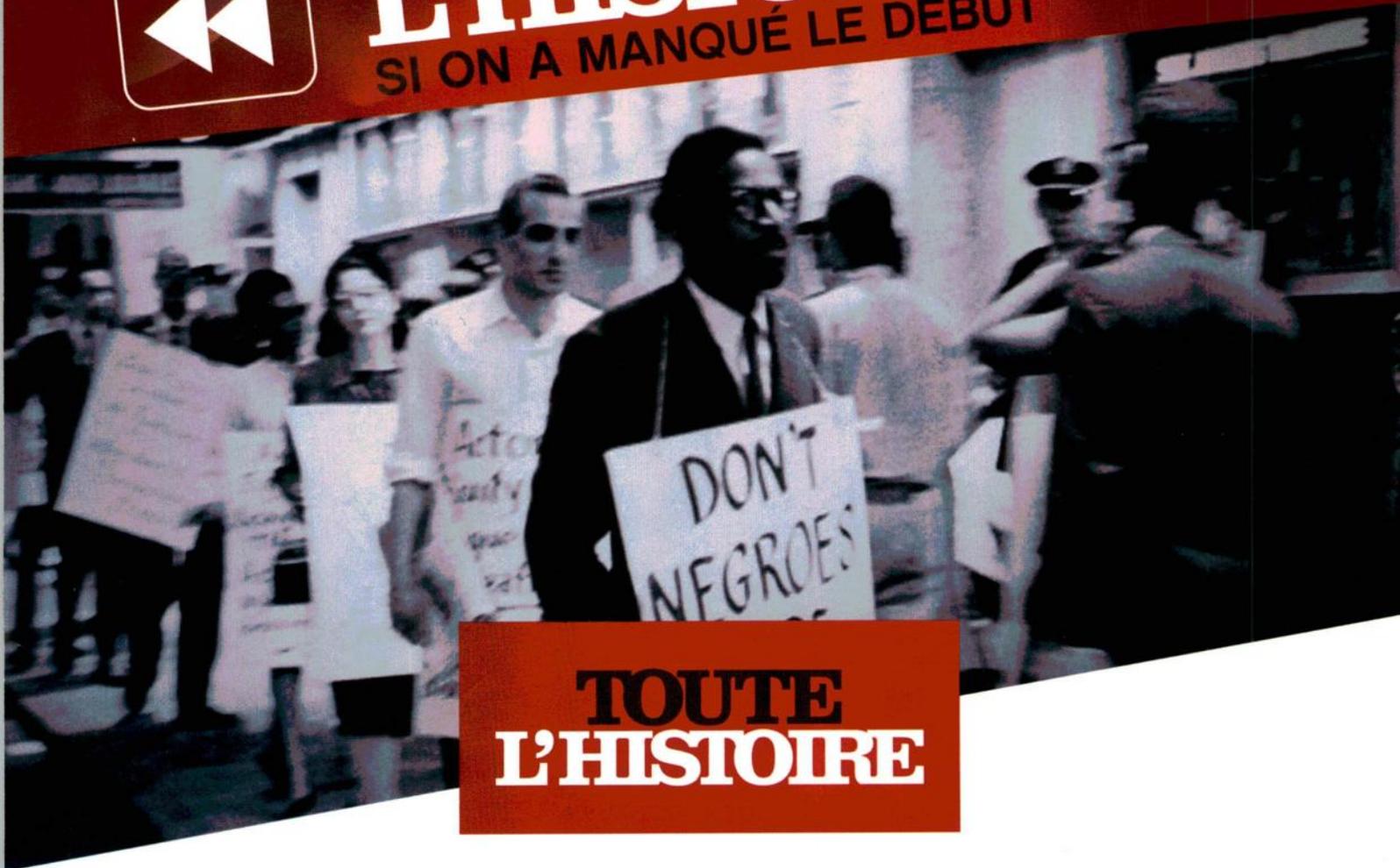


L 17103 - 17 - F: 5,95 € - RD





COMMENT COMPRENDRE
L'HISTOIRE
 SI ON A MANQUÉ LE DÉBUT



**TOUTE
 L'HISTOIRE**

Pour ne rien oublier

@TLHTV
www.toutelhistoire.tv



DISPONIBLE SUR :



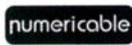
CANAL 88



CANAL 27



CANAL 122



CANAL 135



CANAL 159



CANAL 202



CANAL 213



EDITORIAL

Qu'est-ce que l'*American way of war*? On pense spontanément à l'usage massif de l'industrie et de la technologie. Mais c'est aussi un fait allemand, britannique ou français, pas seulement américain. La guerre de Sécession n'a fait qu'étendre des innovations apparues ailleurs avec la révolution industrielle. Serait-ce alors l'inscription systématique de la pensée stratégique dans un cadre à la fois naval et terrestre afin d'assurer le dépérissement de l'économie adverse? L'Angleterre avait montré la voie dans ce domaine face à Napoléon mais sans grand succès. En revanche, le plan Anaconda conçu par le vieux général Winfield Scott est bien un trait de génie qui devrait figurer au frontispice des manuels de stratégie: la marine du Nord alliée aux grandes chevauchées de Sherman a bel et bien étranglé le Sud. Pour trouver le noyau dur de l'*American way of war*, il faut se tourner vers la politique.

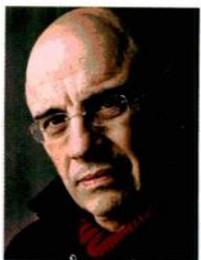
L'Union est un État démocratique, sans doute le plus démocratique du monde à l'époque. Sa démocratie plonge ses racines dans la religion et dans la pensée libérale qui, toutes deux, abhorrent la guerre. Dans ce système, la guerre n'est pas vue comme un moyen de régulation presque normal des rapports entre États. Elle est une exception diabolique. Si l'on demande au citoyen américain de verser son sang, il faut l'assurer de deux choses: que sa cause est juste, que son effort aboutira à une solution définitive du problème posé. Avoir le bon droit de son côté, tous les États le revendiquent ou au moins font semblant. Le second point en revanche est placé au cœur de l'*American way of war*. Le Nord a exigé et obtenu du Sud une capitulation quasi sans conditions. Le vaincu s'est livré au vainqueur, lequel a entrepris de détruire le système économique et social (esclavage et plantations) du perdant afin d'éviter la réapparition du *casus belli*. N'est-ce pas déjà l'exigence d'*unconditional surrender* qui sera formulée par Roosevelt à Casablanca en janvier 1943? À l'ahurissement de Churchill et de Staline formés à la vieille discipline européenne des buts de guerre limités. N'avons-nous pas vécu la même chose en 2003 lors de la seconde guerre d'Irak? Berlin, Tokyo, Bagdad ne devaient pas seulement signer leur défaite: il fallait encore qu'ils soient remodelés à l'image de l'Amérique. Le paradoxe est là: la démocratie la plus vraie est aussi porteuse de cette « montée aux extrêmes » annoncée par Clausewitz. « *La guerre [américaine], écrit Benoist Bihan, pour être juste doit aboutir à des résultats définitifs.* » C'est un des intérêts de ce dossier sur la guerre de Sécession que de nous placer devant la première manifestation de cette difficulté américaine à mesurer l'emploi de sa force.

Retour maintenant aux dures réalités économiques du XXI^e siècle: notre magazine est passé de 116 à 108 pages. Cette réduction nous est imposée par la double hausse des frais postaux et du coût du papier. Plutôt que de la répercuter dans le prix de vente du magazine, nous avons préféré réduire la pagination. Nous le regrettons et nous vous prions de nous en excuser. Tout en espérant que vous trouverez, comme par le passé, suffisamment de matière à vous passionner.

Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ Jean Lopez
Directeur de la rédaction.



■ Pierre Grumberg
Rédacteur en chef adjoint.



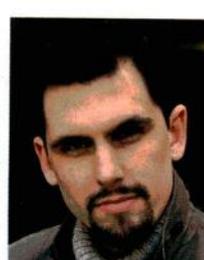
■ Yacha MacLasha
Reporter polyglotte.



■ Michel Goya
Colonel, historien et tacticien.



■ Laurent Henninger
Historien, chargé d'études à l'Irsem.



■ Benoist Bihan
Chercheur en études stratégiques.



■ Maurin Picard
Reporter au long cours établi en Amérique du Nord.

SUR LE FRONT

18 → Caméra au poing Hollywood s'en va-t-en guerre

Clark Gable, James Stewart, Marlene Dietrich, Betty Grable... Quand l'Amérique entre en guerre en 1941, le Tout-Hollywood se mobilise. Loin de faire seulement de la figuration, certaines stars partent au combat.

58 → À la loupe Hastings 1066, acte de naissance de l'Angleterre

En 1066, le duc Guillaume de Normandie débarque à Pevensey et écrase à Hastings l'armée du roi Harold. Le déroulement de cette bataille, qui bouleverse la civilisation anglo-saxonne, reste pourtant en partie obscur.

66 → Chasse aux mythes Les Thermopyles, une victoire volée aux Perses

Le sacrifice de Léonidas et de ses 300 hoplites pour retarder l'invasion perse a fait oublier que non seulement les Spartiates étaient minoritaires mais que leur général était directement responsable du désastre grec.

74 → Troupes Armée du Kwantung : le laboratoire du fascisme japonais

Au départ gardiens d'un chemin de fer de Mandchourie, ces militaires frustrés, des têtes brûlées fascistes, sont devenus le cancer qui a dévoré l'armée impériale et précipité le Japon dans la guerre.

EXCLUSIVITÉ

6-12 → « J'ai chassé le Mosquito sur Me 262 »

Ex-instructeur de vol dans la Luftwaffe, Jorg Czypionka est versé en 1944 dans une unité de combat de nuit spécialisée dans la chasse aux Mosquito, les insaisissables bombardiers de bois britanniques. C'est là qu'il obtient un privilège suprême : voler sur le premier chasseur à réaction de l'histoire, le Me 262... Un avion tout aussi dangereux pour ses pilotes que pour l'adversaire.



1914
2014

82 → Aux armes ! Fokker E.I, le chasseur qui les invente tous

Le Fokker Eindecker de 1915 est un avion primitif, certes, mais doté d'un armement révolutionnaire : une mitrailleuse, solidaire du fuselage, capable de tirer à travers l'hélice.

88 → Doctrine « Il n'y a d'art opératif que si le politique montre la direction »

Entre le champ de bataille et celui de la grande stratégie s'étend un espace méconnu : celui des opérations, que les Soviétiques ont été les premiers à explorer dans les années 1930. Benoist Bihan explique pourquoi l'art opératif a changé à jamais le visage de la guerre.

CHRONIQUES

73 → Opérations spéciales par Jean-Dominique Merchet Le père de la pilule était un SAS

106 → D'estoc et de taille par Charles Turquin Dynamite et vieilles dentelles

RUBRIQUES

14 → Actualités...
... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

28 → Vos questions à la une !
Écrivez-nous, nous répondons.

64 → 1 objet, 1 histoire
Lance-flammes : la guerre du feu
version XX^e siècle

80 → Peindre la guerre
À quoi rêvent les soldats français ?

92 → À lire, à voir, à jouer
Françoise Thom, auteur de *Beria*, *le Janus du Kremlin*, propose une nouvelle vision de l'homme clé de l'URSS.
Suit l'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD, du jeu vidéo et du wargame.

103 → Quiz
Connaissez-vous
la guerre
de Trente Ans ?

104 → Courrier
des lecteurs

32-55 → La guerre de Sécession Naissance de l'American way of war

34 → Bleus contre Gris, les raisons du bain de sang
Au-delà du désaccord sur l'esclavage, la guerre de Sécession est un affrontement à mort entre deux civilisations radicalement opposées, animées d'une vision incompatible de l'État américain.

40 → Une guerre napoléonienne rejouée
par des amateurs

En 1861, les deux adversaires ont des armées inexpérimentées. Les batailles sont étrangement archaïques : les généraux tentent, malgré un armement nouveau, d'égaliser les performances des armées napoléoniennes, un demi-siècle plus tôt.

46 → Gettysburg : une colline, trois jours,
8000 morts

La sanglante bataille de 1863 est un festival de bêtises. Le manque de coordination entre les trois armes est fatal.

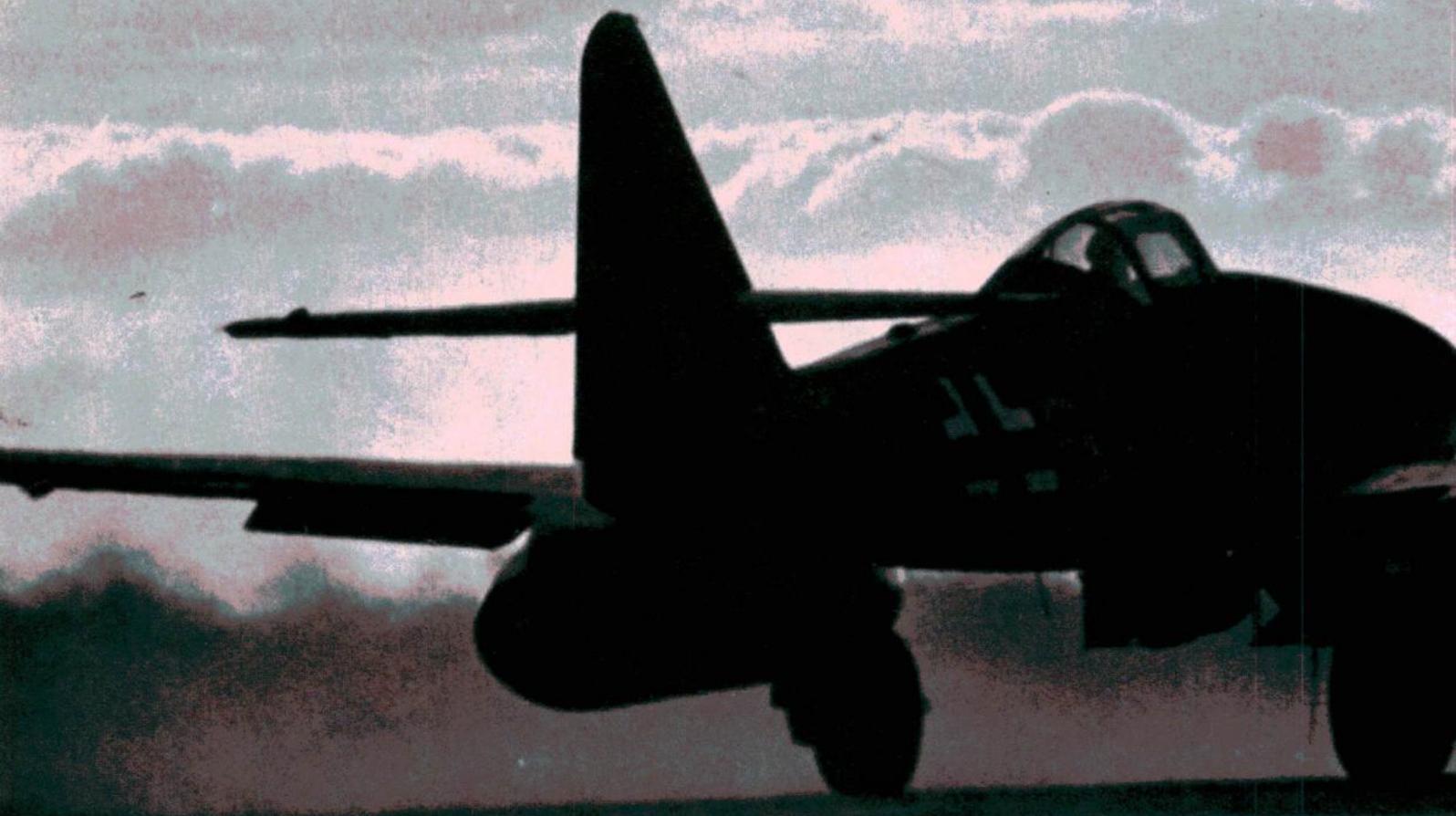
48 → Le Nord improvise mieux
la guerre moderne

Si la tactique reste archaïque, le plan stratégique adopté par le Nord est d'une grande modernité.

54 → Une postérité politique
plus que militaire

La guerre de Sécession a gravé dans le marbre certains traits caractéristiques de l'art de la guerre américain, telle la recherche obsessionnelle de la victoire totale.





« J'ai chassé le Mosquito sur

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Maurin Picard à San Gabriel (Los Angeles, Californie), les 7 et 8 octobre 2013.

Jorg Czypionka a eu de la chance. Celle d'échapper jusqu'à l'été 1944 aux plus durs combats de la Luftwaffe. De devenir chasseur de nuit. De piloter le premier jet de l'histoire, le Me 262. Et enfin d'échapper vivant à ses caprices, dans les cieux rougeoyants du Reich à l'agonie.

Hans-Joachim Marseille [1919-1942] est l'as des as allemand sur le front d'Afrique (151 victoires sur 158 au total), du 20 avril 1941 au 30 septembre 1942. Tireur d'élite exceptionnel, il se tue en sautant de son avion en panne.

G&H: Comment votre guerre démarre-t-elle ?

Jorg Czypionka: En 1939, toute ma classe décide de s'engager dans l'armée, histoire d'en « finir vite ». Nous n'avons aucune idée de ce qu'est la guerre. Moi, je n'ai qu'une chose en tête : devenir pilote ! En 1940, j'entre à l'école de pilotage à Wels, près de Linz en Haute-Autriche. J'y reste comme instructeur de 1941 à 1944. C'est une époque bénie, loin des combats, où nous pouvons nous concentrer sur le pilotage pur : le vol

aux instruments, de nuit, en formation, l'acrobatie en vol inversé ou sur la tranche au-dessus des rues des villages autrichiens. Tout ce que j'apprends va beaucoup me servir par la suite. La grande leçon, c'est qu'il faut être concentré en permanence. Ne pas laisser son esprit vagabonder, être à 100 % à ce que l'on fait, du décollage à l'atterrissage. Il faut connaître par cœur l'avion que vous pilotez, ne jamais lui demander ce dont il est incapable. Il faut le sentir et le respecter.

Pourquoi n'êtes-vous pas envoyé plus tôt en unité combattante ?

J'ai bien essayé. Nous voyons tous ces types comme **Marseille** qui décrochent cent ou deux cents victoires dans le désert ou sur le front de l'Est, et nous rêvons de les imiter. Mais il y a ce colonel chez nous, un vétéran de la Première Guerre mondiale, qui se comporte comme un père. Il refuse de nous laisser partir, parce qu'il a « trop besoin de nous » [sic] pour former les jeunes recrues.

Me 262 »

Quand votre exil involontaire prend-il fin ?

En mars 1944, les pertes sont telles que trois camarades et moi sommes appelés à notre tour en formation de pilote de chasse à Ludwigslust [dans le Mecklembourg], sur de vieux Messerschmitt Bf 109 E et F. Les Bf 109 biplaces n'existant pas, vous êtes tout de suite lancé en solo. Un instructeur me briefe, puis me dit : « Vas y, boucle ta ceinture, à toi de jouer. » Aussi simple que ça.

À l'issue de ces cinq mois en école de chasse, où êtes-vous affecté ?

Lorsque nous sommes brevetés, en juillet 1944, deux de mes camarades sont envoyés en escadre de chasse de jour, et les deux autres, dont moi, en chasse de nuit. Un coup de chance

car les affrontements de jour sont les plus meurtriers. Et puis j'aime relever les défis techniques, comme celui de voler de nuit. Nous arrivons le 20 août à Jüterbog [70 km au sud-ouest de Berlin] pour voler dans une unité de nuit spéciale, la 10./JG 300 [10 Staffel/Jagdgeschwader 300 : la 10^e escadrille, dépendant de la 300^e escadre de chasse, NDLR].

Qu'a-t-elle de spécial ?

Elle vient d'être formée pour lutter contre les Mosquito [voir p. 10], notre bête noire. Ils déferlent par vagues de soixante appareils, mais chacun pour soi : un par minute et depuis les quatre vents. Ils s'en prennent toutes les nuits à Berlin et sont quasi indétectables au radar. Nous les traquons en employant une tactique de chasse

libre, sans assistance radar, appelée **Wilde Sau** [voir ce terme p. 9]. Notre seule chance est d'être au moins 2000 m plus haut et les attendre, pour piquer droit dessus quand l'un d'entre eux est accroché par les projecteurs. Nos Bf 109 **G-14** modifiés sont rapides avec leur moteur Daimler-Benz DB 605AS, les plus puissants à l'époque, équipés d'un turbocompresseur à trois étages, mais pas plus rapides que les Mosquito. Et puis notre autonomie est limitée à deux heures trente maximum, avec réservoir supplémentaire. Pas facile...

Avez-vous pu intercepter ces raiders solitaires britanniques ?

Oui, nous avons réussi, parfois, mais il faut faire vite car si le Mosquito découvre qu'il est coiffé par-derrière,

Le **Messerschmitt Bf 109** est le chasseur standard de la Luftwaffe, construit de 1939 à 1945 à 34 000 exemplaires, en trois grandes versions successives (E, F, G) et une infinité de sous-versions, au détriment de la standardisation. La version **G-14** AS est une version destinée au combat à haute altitude, capable d'atteindre 650 km/h à 7500 m et armée d'un canon de 20 mm et de deux mitrailleuses de 13 mm.

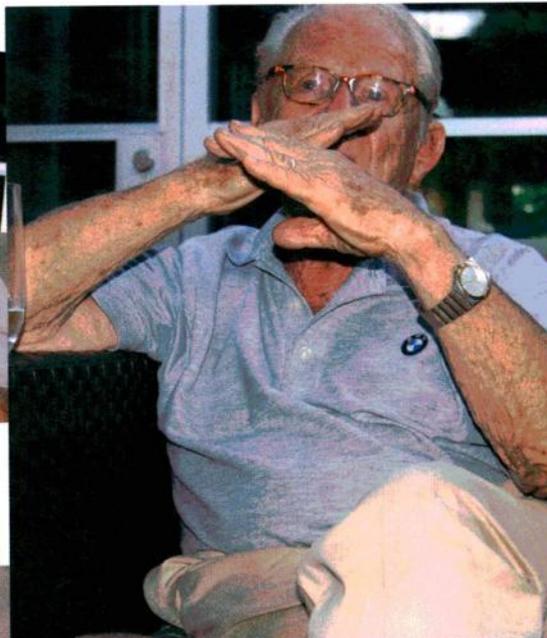
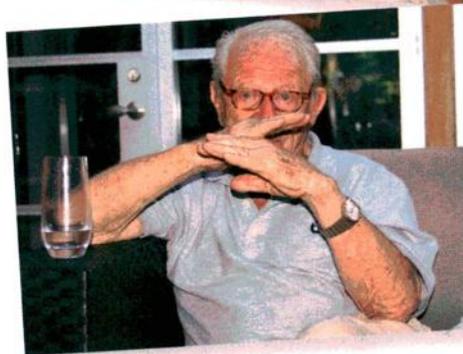
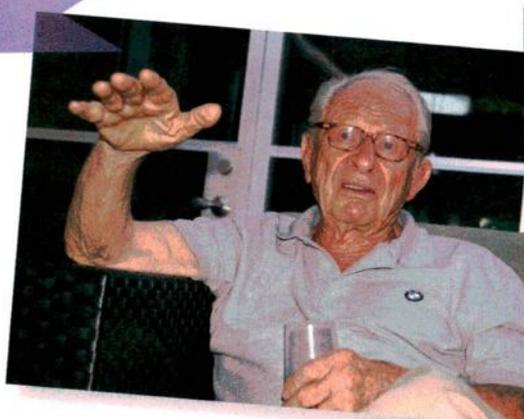
Jorg Czyponka arbore ici au début de la guerre les galons de Feldwebel (sergent). Pilote de chasse en août 1944 et nommé Leutnant (sous-lieutenant), il passe en mars 1945 sur Me 262. Piloter cet avion rare est un privilège réservé aux meilleurs.





Jorg Czypionka est né à Grünewald, près de Berlin, le 21 mars

1921. Il grandit à Ostrava en Tchécoslovaquie. À 18 ans, il s'engage dans la Luftwaffe. Pilote instructeur jusqu'en 1944 en Autriche, il est reversé en unité combattante, formé sur Me 109 puis Me 262 et affecté à la chasse de nuit. Échappant aux camps de prisonniers grâce au « troc » des précieux jets avec les Britanniques, il survit dans des conditions misérables de 1945 à 1947. Puis il se lance dans une carrière d'ingénieur qui le mènera en Afrique du Sud et à Hong Kong. À bientôt 93 ans, féru de cuisine italienne, d'automobile et d'aéronautique, il coule une existence paisible à San Gabriel (Los Angeles), en Californie.



Aujourd'hui installé aux États-Unis, Jorg Czypionka n'a rien oublié de ses combats, reconstitués pour nous comme il le faisait à l'époque avec ses camarades. Modeste, il réfute catégoriquement les six victoires (dont quatre Mosquito) attribuées récemment par l'historien américain Thomas Cleaver.

il effectue une ressource et met de la distance rapidement. J'en accroche un à 11 000 m d'altitude. Je lui tire dessus mais il monte en chandelle et mes obus passent en dessous. J'abandonne car nos Bf 109 plafonnent à 11 500 m. En fait, je ne suis pas plus motivé que ça. Ce sont des avions magnifiques et ça me fend le cœur d'avoir à les abattre. En outre, le temps est exécrable durant cet automne-hiver 1944 : le brouillard, la crasse, zéro visibilité les trois quarts du temps. Il faut percer cette épaisse couche de nuages, à 4 000 ou 5 000 m. Les Mosquito, eux, ont un radar de navigation et passent partout.

Pensez-vous la guerre perdue ?

Non, ce n'est pas aussi clair. Mais nous nous doutons bien quand

même qu'elle est mal embarquée. Les bombardements s'intensifient, les appareils ennemis sont toujours plus nombreux et nos pilotes disparaissent à un rythme soutenu. Le carburant manque de plus en plus souvent...

Que vous offre la chasse de nuit, dans ces conditions ?

Nous ne sommes pas pris à partie comme nos camarades « de jour » par des nuées de chasseur alliés. Nous affrontons un adversaire plus rare et quasi insaisissable. Oui, nous voulons des victoires mais en fin de compte, cela n'est pas si fondamental. Avec des appareils monoplaces pas conçus pour la chasse de nuit, il ne faut pas s'attendre à un miracle. Ce qui nous fait vibrer, c'est décoller de nuit, trouver son chemin avec la navigation, s'orienter et traquer les intrus pris dans la toile des projecteurs. Un vrai job de trompe-la-mort.

Avez-vous apprécié l'expérience ?

D'abord, vous ne choisissez pas. Vous faites ce qu'on vous ordonne de faire. Mais nous sommes vernis : la région de Jüterbog est assez plate. Lorsque nous décollons d'un pré, de nuit, sous la pluie, avec un plafond bas de 80 m et seulement des petits feux de balisage, l'absence de relief évite un paquet d'accidents. Je fais plusieurs décollages à l'aveugle, dans le noir complet : aux instruments, sans horizon ni direction, en maintenant

une trajectoire aussi rectiligne que possible. Vous déviez d'un degré, et c'est le crash. Certains de mes pilotes sont si inexpérimentés que, s'il fait trop mauvais, ils restent au sol. Nous, les vétérans, nous avons une autorisation spéciale : nous pouvons voler par tous les temps.

Obtenez-vous des résultats ?

Il y a trois escadrilles, commandées par Kurt Welter [voir encadré ci-contre], Karl Mitterdorfer et moi-même. L'unité abat à peine une dizaine de Mosquito... Et c'est Welter qui les descend presque tous. Sacré tireur d'élite. Il voit bien les limites du Bf 109 et se met en quête d'un appareil plus rapide que le Mosquito. Il décide d'aller tester deux jets au centre d'essais de Rechlin [dans le Mecklembourg], l'Arado 234 et le Messerschmitt 262.

Quelles sont ses conclusions ?

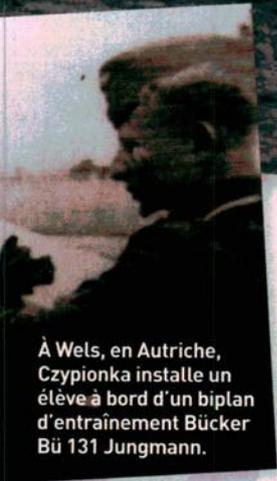
L'Arado, malgré ses qualités, n'est pas approprié à la chasse de nuit. Sa canopée en plexiglas reflète la lumière de la lune comme celle des voyants du tableau de bord, ce qui peut gêner le pilote. Welter manque d'ailleurs de s'écraser en



Kurt Welter, bûcheron de Mosquito

Son nom reste méconnu, et pourtant l'Oberleutnant Kurt Welter (1916-1949) est sans doute le plus grand as sur jet de l'histoire, avec 56 victoires acquises à bord d'un Me 262, pour un total de 66 revendiquées en 93 missions de guerre. Sa renommée est étroitement liée aux Mosquito, avions faits de bois à 100 % (voir légende p. 10), dont il se targue d'avoir abattu 33 exemplaires. Conditionnel de rigueur, car les archives de la RAF n'en confirment en effet que six. Parmi ses victimes, on compte cependant une figure : le Wing Commander Guy Gibson, ancien patron des Lancaster *Dambusters* (« briseurs de barrage »), abattu le 19 septembre 1944. Fondateur en janvier 1945 du Kommando qui porte son nom et vole sur Me 262, la 10./NJG 11 (10^e escadrille de la 11^e escadre de chasse de nuit), le flamboyant Welter est tué sur un passage à niveau le 7 mars 1949, écrasé par des troncs d'arbre mal arrimés sur un train de marchandises. Le bois a fini par prendre sa revanche.





À Wels, en Autriche, Cypionka installe un élève à bord d'un biplan d'entraînement Bücker Bü 131 Jungmann.

se posant à Rechlin : trop de lumière dans le cockpit. Avec ce nez en plexiglas, le pilote est en outre vulnérable aux débris si la cible explose à proximité. Le Me 262, lui, le séduit d'emblée. La légende raconte que par une nuit claire, en novembre ou décembre 1944, il aurait sur cet avion abattu cinq Mosquito de suite, quasiment sous les yeux de Göring. Je n'ai jamais pu vérifier... À la suite de quoi Welter obtient des Me 262 pour son Kommando. Huit, pas un de plus ! Des monoplaces de chasse de jour, sans radar donc. En mars 1945, il m'appelle et me dit : « *Czypi, tu veux passer sur Me 262 ?* » Bien sûr !

Comment vos débuts se déroulent-ils ?

J'arrive à Burg bei Magdeburg [en Saxe-Anhalt] le 20 mars 1945, vers 16 ou 17 heures. Ça ne traîne pas : Welter me dit d'aller me familiariser avec l'appareil. Vous n'allez pas me croire mais la conversion sur jet, là encore, se fait sans passer par un biplace. Vous êtes lâché en solo sur monoplace après une brève introduction à la machine. Sur le tarmac, j'aperçois ces jets magnifiques sagement alignés. *Oh mein*

Gott, ils sont superbes ! Je me dis : « *Fantastique, c'est le futur !* »

Et vous vous installez dans le cockpit...

Le chef mécanicien m'explique tout pendant quarante-cinq minutes : la procédure de démarrage et d'allumage des moteurs, l'indice de température interne et le nombre de tours de la turbine des réacteurs, à surveiller comme le lait sur le feu. La conception du cockpit est assez similaire à celle du Bf 109, avec commandes moteur d'un côté et navigation de l'autre. Puis je me rends dans la chambre de Welter qui est en train de se raser, avant de décoller de nuit.

Il me fait simuler à haute voix une mission complète. Je ferme les yeux, je répète mentalement tout ce que je viens d'apprendre. Il me teste : « *Et là, si ton appareil se cabre, et si un moteur s'éteint, que fais-tu ?* »

Quand j'ai fini mon atterrissage virtuel, il me dit : « *OK, c'est bon, va faire ton premier vol.* »

Décollez-vous dans la foulée ?

Oui, deux heures après mon arrivée à Burg ! Pas d'instruction, pas de combat tournoyant, rien. Et tout se passe comme sur des roulettes. C'est facile ! Passer des moteurs à hélice aux moteurs à réaction aurait dû être... intimidant. Mais non, pas du

tout. Je sais qu'il ne faut pas pousser trop brutalement la manette des gaz ni partir en piqué, qu'il faut « sentir » l'avion. Et c'est un bonheur. Au sol, il est stable, il file droit grâce à la jambe de train avant qui le maintient à l'horizontale. La visibilité est excellente avec la canopée en bulle. Les turboréacteurs Jumo [Junkers Motoren] 004 tournent comme des horloges, l'accélération est forte mais pas décoiffante. J'adore cet avion !

Le Me 262, pourtant, a la réputation de ne pardonner aucune erreur...

Les autres pilotes sont habitués à mettre plein gaz en combat. Surtout pas ! Si vous poussez trop brutale-

ment la manette, par exemple pour accélérer et échapper à des poursuivants, vous risquez l'extinction des moteurs. Et, sur ce jet, ça ne pardonne pas. En fait, au décollage, je suis juste surpris qu'il faille freiner

à fond tout en mettant la pleine puissance, avant de lâcher les chevaux d'un coup. À 160 km/h, je tire sur le manche et, à 220 km/h, je suis en l'air. Quel silence en vol ! L'avion glisse dans l'air, atteint des vitesses phénoménales sans effort, et sans aucune vibration. Je sens le **voile noir** monter au cerveau lorsque j'accélère en virage, alors je baisse les gaz, et il disparaît. Je fais mon vol et reviens me poser comme une fleur.

En cas de défaillance du train d'atterrissage (ici, sur un Me 262 testé au centre d'essais français de Brétigny en septembre 1945), les nacelles des réacteurs composent des « patins » idéals, comme Cypionka le constate à Lübeck lors de son dernier combat.

La **tactique Wilde Sau** (« sanglier ») est inventée au printemps 1943 par le Major (commandant) « Hajo » Herrmann. L'idée est de palier la défaillance des chasseurs de nuit, équipés de radars mais débordés, par l'utilisation nocturne de chasseurs de jour, sommairement guidés du sol pour des interceptions à vue. L'efficacité est limitée, sauf par temps clair.

Voué au bombardement mais proposé avec radar pour la chasse de nuit, le biréacteur **Arado 234** atteint 750 km/h, ce qui le rend, comme le Mosquito, impossible à intercepter. 210 sont construits pour un impact opérationnel (à partir de juin 1944) nul.

Le **voile noir** (perte de la vue) intervient lorsqu'une accélération brutale de la pesanteur, occasionnée par une manœuvre, diminue l'afflux de sang au cerveau du pilote.

« Le Me 262 glisse dans l'air, atteint des vitesses phénoménales sans aucun effort. »

Sur le tableau ci-contre du Britannique Anthony Saunders, le Me 262 frappé du « 6 » rouge de Jorg Czynionka traverse en avril 1945 une formation de De Havilland DH.98 Mosquito. Combat absurde : les bombardements de nuit n'ont aucune utilité militaire et les intercepteurs aucune chance de vaincre. L'image est peu vraisemblable mais permet de comparer les appareils. Les bombardiers volaient de nuit et plutôt en solitaire qu'en formations serrées. Les Anglais appellent le Mosquito « *the wooden wonder* » (la merveille en bois). Sa structure en balsa et son revêtement en contreplaqué peuvent paraître fragiles à l'heure du tout métal mais l'avion est costaud et léger : avec ses puissants moteurs Rolls-Royce Merlin, le Mosquito ne pèse que 6 t à vide. Rapide (670 km/h), agile, pratiquement indétectable au radar dont le bois reflète mal les ondes, le « moustique » est redoutable. Près de 7800 sont construits, chasseurs ou bombardiers. Ces derniers n'ont pas d'armement défensif, juste 1800 kg de bombes. Seul en effet le Me 262 est en mesure de les intercepter.

Les **Pathfinders** (« éclaireurs ») sont chargés par la RAF du marquage précis des cibles par des fusées colorées, références pour la visée des bombardiers.

Cela change-t-il la donne face aux Mosquito ?

Pas pour moi, car ils sont toujours aussi durs à intercepter et je ne vole pas beaucoup : le Kommando Welter n'a jamais plus de deux ou trois appareils opérationnels. Le 27 mars, pourtant, je décolle, mais très tard. L'assaut sur Berlin est presque terminé. C'est une nuit sombre, seulement éclairée par une demi-lune. Cela fait une heure que je suis en vol. Le voyant de la jauge est allumé : il me reste quinze minutes de kérosène. Je crois être une nouvelle fois bredouille et je fais demi-retour vers Burg, quand un Mosquito surgit juste sous mon nez, sur la droite. Même vitesse, même altitude, à 6000 m. Il ne m'a pas vu. Incroyable. Instinctivement, je le suis. Pas évident dans l'obscurité, mais je vois les flammèches de ses pipes d'échappement. Il balance un peu à droite, à gauche. Je reste calé dans son sillage, silencieux, pendant une bonne minute. Une éternité. Je n'arrive pas à tirer.

Pourquoi ?

Je sais que je dois, j'ai attendu le moment depuis longtemps et cela ferait une victoire facile. Mais je ne peux m'empêcher de penser que ces deux types, là, devant moi, sont sûrement mariés, ont des enfants. La guerre est bientôt finie, alors à quoi bon ? Et puis je me ravise : ils viennent probablement de larguer une de leurs bombes de 1000 kg, ont peut-être tué des milliers de civils. Alors je tire. Trois obus suffisent. Avec des canons de 30 mm... Le Mosquito est touché au moteur droit. Il frémit à l'impact et prend feu. Je le vois partir en glissade à droite et disparaître au loin, une lueur dans la nuit. Ma victoire est confirmée par la tour de contrôle.

En avez-vous su un peu plus sur cet équipage que vous avez descendu ?

J'ai appris plus tard qu'il s'agissait d'un Mosquito **Pathfinder** de la RAF squadron 139 « Jamaica » : pilote néerlandais Andre Van Amsterdam, navigateur canadien Harry Forbes. Ils n'avaient pas de bombe. Des années plus tard, j'ai cherché le nom Harry Forbes dans le bottin au Canada et j'en ai trouvé huit... Le deuxième était le bon ! Nous nous sommes écrit et parlé au téléphone. Il m'a tout raconté. C'était leur dernière mission. Forbes s'est extrait du cockpit et a sauté en parachute. Van Amsterdam a voulu faire pareil :



« Quasi indétectable au radar, dur à intercepter, le Mosquito était notre bête noire. »

il s'est hissé sur l'aile de son avion mais après, pffuit... On n'a jamais su ce qui lui était arrivé. Forbes a été capturé. Il a pensé que la Flak les avait touchés. Quand on lui a dit que c'était un jet de chasse de nuit, un Me 262, il est resté bouche bée. Ils n'avaient rien vu, rien entendu : ils savaient que les jets opéraient, mais pas de nuit. Il m'a écrit une lettre bouleversante en me disant qu'il aurait « *tant aimé pouvoir toucher ma main* ».

Que vous arrive-t-il sur le chemin du retour ?

Je me dépêche de rentrer car je suis à court de carburant. Je suis à 1 km de l'aérodrome et à 600 m d'altitude quand le moteur droit tousse

brutalement et s'éteint. Je bascule illico d'un réservoir à l'autre, bien qu'il soit lui aussi quasi vide. Comment j'ai eu ce réflexe et aussi vite, je serais bien incapable de l'expliquer. Mais cela n'a duré qu'une brève seconde et le moteur a redémarré. J'ai posé la question après la guerre à des experts. À cette altitude, qu'un moteur reparte, c'est un miracle, et personne d'autre, à ma connaissance, n'y est arrivé. La seule explication possible, c'est que c'est la seule altitude où la vitesse de l'air et celle de rotation de la turbine se croisent idéalement. Mon ange gardien m'a sauvé une deuxième fois. Et voilà que, soudain, les balises de l'aérodrome s'éteignent juste devant moi !



Que s'est-il passé ?

Un type vient d'atterrir juste avant moi, avec un pneu crevé. La tour s'est emmêlée les pinceaux et a éteint les feux. Une autre piste s'allume pour moi, mais à un angle de 30° par rapport à mon axe d'approche. Trop tard. J'entame une grande boucle de 330° pour refaire une approche, à moins de 10 m du sol ! Je mets pleine puissance et abaisse mes volets au maximum, alors que je n'ai plus une goutte de carburant. Je me dis : « *Allez, tu peux le faire ! Allez, tu peux y arriver !* » Je regarde le badin et je n'en crois pas mes yeux : il indique 160 km/h. *Mein Gott*, c'est la limite de décrochage ! Eh bien, l'avion tient le coup. Le 262 est merveilleux. J'en suis encore admiratif. Je me pose et, durant le roulage,

les deux moteurs s'éteignent ! Revoilà mon ange gardien, pour la troisième fois la même nuit. Au sol, on ne me demande rien. Je n'en parle pas. C'est comme ça.

Vous êtes miraculé, mais l'Allemagne, elle, agonise...

Nous savons tous que c'est bientôt la fin. Nous continuons à décoller toutes les nuits. Nous ne nous préoccupons que de l'essentiel : comment faire voler nos Me 262 quand on manque de tout (personnel, pièces détachées, munitions, carburant). Et puis éviter de se faire tirer comme des lapins par les chasseurs alliés en maraude, lors des manœuvres délicates du décollage et de l'atterrissage. Nous avons toujours une patrouille de couverture

■ Le Messerschmitt 262, l'illusion du miracle

Premier jet opérationnel de l'histoire, le Me 262 est souvent présenté comme une arme miracle, une de celles avec laquelle le Reich aurait pu... Sur le papier, l'appareil apparaît redoutable : sa vitesse en palier atteint 850 km/h et lui permet de rattraper (ou d'échapper à) tout ce qui vole. Trois obus d'un seul de ses quatre canons de 30 mm abattent un quadrimoteur. Mais l'avion n'échappe pas à la « courbe en S » qui caractérise les innovations technologiques : des débuts prometteurs, une longue période de déboires avant une montée fulgurante. Outre des problèmes aérodynamiques liés aux très grandes vitesses (qui rendent tout piqué suicidaire), le défaut majeur du Me 262 tient à sa motorisation. Faute de métaux nécessaires à une construction durable, les deux réacteurs Junkers Jumo 004 doivent être changés après dix heures de vol... Peu fiables, ils répondent mal aux demandes de gaz et imposent des précautions à l'atterrissage qui accroissent la vulnérabilité. Ces raisons, et non la volonté d'Hitler de faire du Me 262 un bombardier, expliquent le retard à la production et le très faible nombre des avions opérationnels simultanément en 1945 : guère plus de 200, sur environ 1430 construits.



Un GI de la 3^e armée américaine examine l'épave d'un Me 262 caché en bordure d'une autoroute allemande. En 1945, cet avion révolutionnaire est une prise de choix. Mais bien peu sont en état de vol, ce qui explique l'intérêt de la RAF pour les avions intacts du Kommando Welter.

de Focke-Wulf 190 D-9 « long nez » mais cela ne garantit pas un retour sans encombres.

L'aérodrome de Burg est-il épargné ?

Non, il est littéralement rasé le dimanche de Pâques, le 10 avril, par des nuées de forteresses volantes. Je m'en tire de justesse, mais mon 262 est foutu. Je passe par Jüterbog où « j'emprunte » un petit bimoteur Siebel, au nez et à la barbe des Russes qui entrent dans le périmètre.

Où allez-vous ?

Direction Lübeck [important port de

la mer Baltique], où les jets survivants se sont repliés avec Welter, en bord d'autoroute près de l'aérodrome. C'est le chaos complet. Je décolle de l'autoroute avec mon camarade Becker pour chasser des Typhoon qui viennent de mitrailler le terrain. Nous les rattrapons, leur tirons dessus au jugé et rentrons à bride abattue. Mais Becker enfreint le silence radio et dévoile notre destination en donnant l'indicatif de l'aérodrome, « 001 ». Quand nous arrivons au-dessus de Lübeck, six Spitfire nous attendent. Je dis à Becker de se poser de front, pendant que je ferai le tour et atterrirai face à lui. Chacun prend le côté droit. Comme ça, nos poursuivants n'oseront pas se tirer dessus. Et ça marche ! Je prends des tirs en virage, deux balles traversent l'habitacle, miraculeusement sans me toucher. Je décide par prudence de me poser sur le ventre, car je ne connais pas l'étendue des dégâts. Ce n'est pas un problème avec le 262 car les deux nacelles moteur vous font glisser comme une luge, et puis je suis à sec. À ce moment-là, un Spitfire arrive à ma hauteur sur la gauche, incapable de ralentir pour rester dans mes 6 heures. À 10 m de lui, je hausse les épaules en signe d'impuissance, et il fait de même ! Je pose mon jet sur le ventre, sans me faire tirer dessus. Ouf !

C'est l'hallali pour la Luftwaffe. Mais vous n'êtes pas fait prisonnier.

Les ordres sont de détruire les appareils. Mais Welter, malin, suggère de les garder pour s'en

servir de monnaie d'échange. Nous les convoyons à Schleswig, un des tout derniers aérodromes intacts, sur la frontière danoise, d'où il est convenu que nous nous rendrons aux Britanniques, sans détruire les 262. C'est chose faite le 4 mai 1945. En contrepartie des cours que nous donnons aux pilotes britanniques — mais qui n'écoutent pas forcément nos conseils, ce qui leur coûtera plusieurs accidents —, nous négocions des sauf-conduits. Et nous échappons ainsi au camp. Nos six derniers appareils, trois biplaces et trois monoplaces, s'égaillent les uns après les autres. Je les veille jusqu'au dernier. Et je peux rentrer chez moi. ■

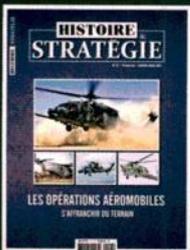
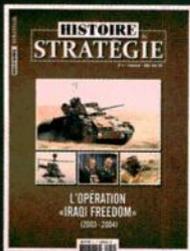
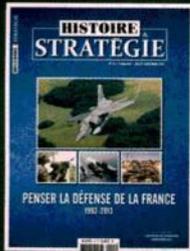
■ L'avis de la rédaction de G&H

Jorg Czypionka n'a rien perdu de son tempérament de fonceur : il conduit sa BMW sur les autoroutes californiennes comme il pilotait son *Sturmvogel* (un pétrel, en allemand littéralement « oiseau de tempête » ou « d'assaut »). Affable et pétillant, « Czypi » conte ses souvenirs de pilote sans boudier son plaisir. Comme beaucoup de vétérans, il préfère évoquer les « merveilleux défis techniques » qu'offrait le pilotage du Me 262 plutôt que les à-côtés gênants du régime nazi. Son engagement, assure-t-il, ne doit rien à la politique mais au pur amour du vol et à l'effet enthousiasmant pour la jeunesse d'un défilé de la Wehrmacht en 1939 dans les rues de Tchécoslovaquie. Wels, où le pilote instructeur a passé quatre ans, se trouve à 40 km du camp de concentration de Mauthausen, immanquable vu du ciel. N'a-t-il rien su ? Quels enseignements a-t-il retirés du désastre de 1945 ? Difficile à dire. Ce qui peut expliquer en revanche son séjour prolongé dans une école loin du front jusqu'en 1944, c'est que Jorg Czypionka, pilote et ingénieur hors pair, n'a rien d'un tueur. Il ne revendique qu'une victoire dans son récit sur les deux homologues (le Mosquito et un des chasseurs Typhoon attaqués à Lübeck). Sa modestie est sincère. Son témoignage, enfin, confirme l'usure de la Luftwaffe en 1945 : pas d'essence, ni d'avions, peu de pilotes (voir dossier dans G&H n° 15). Il fallait une sacrée baraka pour réchapper des combats et des caprices du Me 262. Czypionka est bien le seul à avoir survécu à une extinction de moteur à basse altitude. Même les plus cartésiens ont parfois besoin d'un ange gardien !

Pour en savoir +

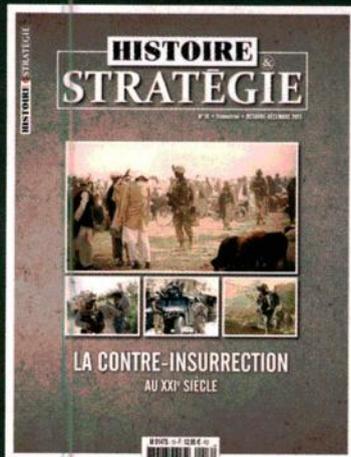
- **À lire** • *The Me 262 Stormbird, from the Pilots Who Flew, Fought and Survived It*, C. Heaton, A.-M. Lewis (introduction de J. Czypionka), Zenith, 2012.
- *Jusqu'au bout sur nos Messerschmitt*, A. Galland, Robert Laffont, 1954.
- *Axis German Jet Aces of World War 2*, H. Morgan, J. Weal (ill.), Osprey, 1998.
- *German Night Fighter Aces of World War 2*, J. Scutts, Osprey 1998.
- *Stormbird : One of the Luftwaffe's Highest Scoring Me 262 Aces*, H. Buchner, Crecy Classic, 2009.
- *The Nachtjagd War Diaries. An Operational History of the German Night Fighter Force in the West. Volume 2, April 1944 – May 1945*, T. Boiten, R. Mackenzie, Red Kite, 2008.
- *Ciel en ruine*, bande dessinée en cinq tomes de Philippe Pinard et d'Olivier Dauger, Paquet, 2007-2012 (les tomes 4 et 5 sont consacrés aux Bf 109).

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475



DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,85 €
Codification Presstalis 08434



www.GEOSTRATEGIQUE.COM

Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à **40 %!**

~~77,70€~~ **H&S**
55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**
95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 75 43 52 71 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____
Prénom _____
Profession/Organisation _____
Adresse _____

Code postal _____ Ville _____
Pays _____
Téléphone _____
E-mail _____

Paiement :

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

N° de carte _ _ _ / _ _ _ / _ _ _ / _ _ _

Date d'expiration _ / _

Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) _ _ _

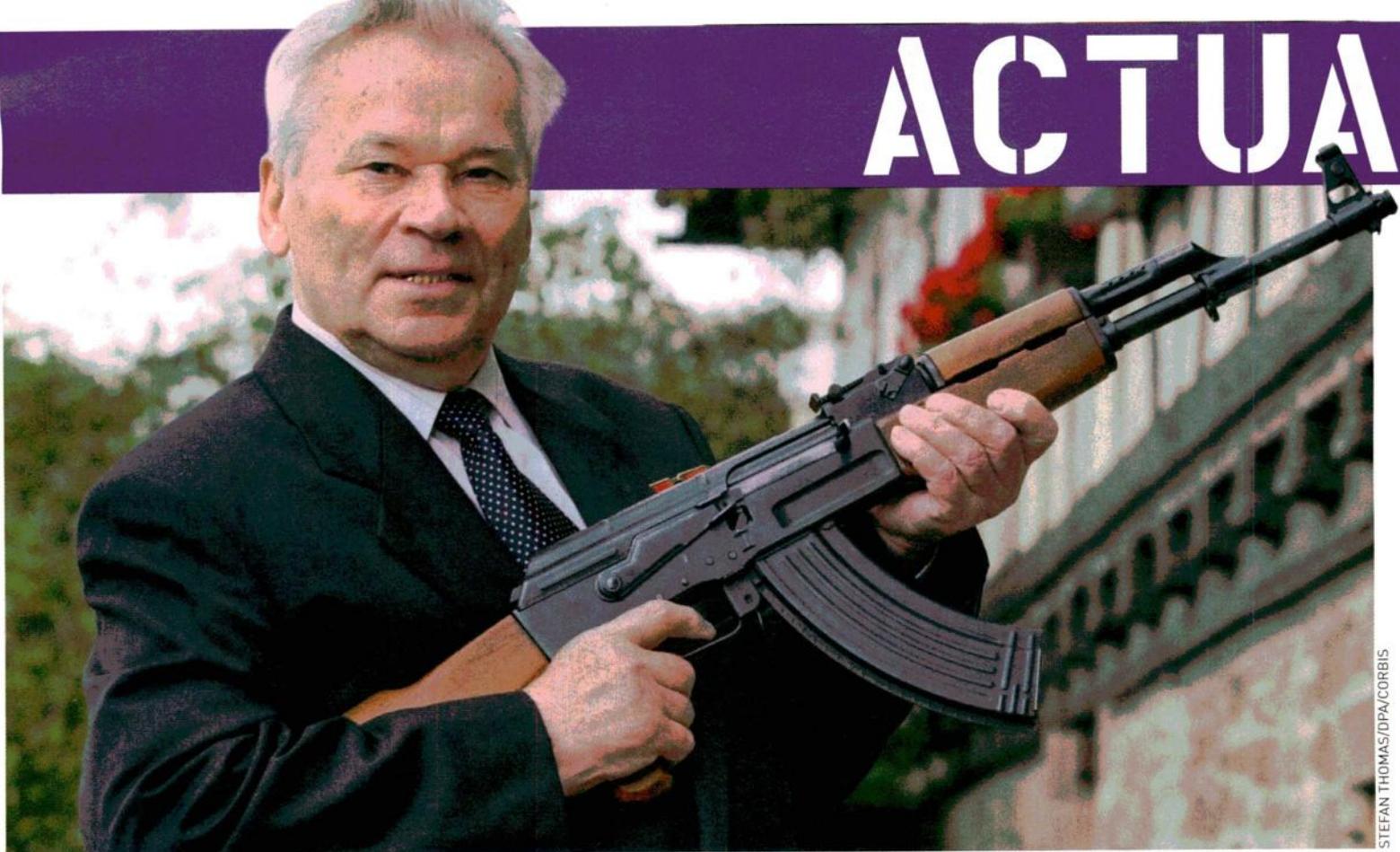
Signature (obligatoire)

[TARIFS VALABLES JUSQU'AU 31 MARS 2014]



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.



STEFAN THOMAS/DPA/CORBIS

Mikhaïl Kalachnikov passe l'arme à gauche

D'autres armuriers – Colt, Mauser, Browning... – ont étroitement associé leur nom à des armes légendaires. Mais Mikhaïl Timofeyevitch Kalachnikov, décédé le 23 décembre 2013 à 94 ans à Ijevsk, dans l'Oural, occupe dans ce discutabile panthéon une place à part. C'est que son invention est devenue l'arme la plus fabriquée de tous les temps : l'*Automat Kalachnikova* modèle 1947, ou AK-47, et ses dérivés immédiats (de l'AKM à l'actuelle AK-109 en passant par l'AK-74) a probablement été fabriquée à plus de 100 millions d'exemplaires, utilisés dans plus de 100 pays et par des guérillas et groupes criminels plus nombreux encore. Ce succès s'explique : combinant la précision du fusil avec la compacité et la cadence de tir du pistolet-mitrailleur, l'AK-47 offre au fantassin une puissance de feu incomparable. La fiabilité de l'arme et surtout la volonté soviétique de la diffuser en masse contribuent à faire de la « kalach' » un standard universel autant qu'une « arme de destruction massive », selon l'expression du *New York Times*. L'homme qui a donné son nom à cette arme mythique était pourtant bien mal parti dans la vie. « Je suis né le 10 novembre 1919, dix-septième enfant d'une famille de

Cosaques », nous a-t-il raconté en janvier 2012, très affaibli par la maladie. Misérable fils d'ennemis du régime déportés en 1930, le petit Mikhaïl a une chance : alors qu'il effectue son service dans les chars en 1940, il invente un compteur de vitesse qui le fait remarquer du commandant du district, un certain général Joukov. « Le commandant de notre compagnie a rédigé un rapport et Joukov m'a envoyé à l'école technique de Kiev, pour fabriquer et tester mon appareil. Il a été approuvé pour une production en série. Joukov m'a alors reçu et m'a offert une montre en récompense. » Expédié à Leningrad pour industrialiser son compteur, Kalachnikov s'y trouve saisi par la guerre en juillet 1941 et expédié sur le front de Briansk. C'est là que la chance – si l'on peut dire – le sauve une deuxième fois : alors qu'il est l'un des derniers survivants de son bataillon de char, il est grièvement blessé. « C'est à l'hôpital que j'ai eu l'idée du fusil automatique, reprend-il. Quand j'en suis sorti, j'ai été envoyé en convalescence mais, plutôt que de rentrer chez moi, je suis descendu à la gare de Mataï, au Kazakhstan. Le chef du dépôt de chemin de fer portait le même nom que moi. Je lui ai réclamé de l'aide pour la création de mon projet

et il a compris à quel point j'étais motivé. Il m'a promis l'aide d'un serrurier et d'un fraiseur. » Suit la légende d'un développement rapide à Alma Ata, d'un concours réussi. « Bon, nous avons dû travailler beaucoup, notamment pour améliorer la précision du tir mais, finalement, en 1947, mon invention a gagné le concours et a été adoptée. » Kalachnikov, certes sans devenir milliardaire, a bien bénéficié de « son invention », qui lui a permis d'atteindre un statut privilégié dans l'URSS des années 1950-1960. Pour autant, sa renommée doit au moins autant à ses origines populaires modestes, propres à séduire les propagandistes du Kremlin, qu'à ses qualités d'ingénieur. Comme l'a fort bien expliqué l'historien américain de l'AK-47, C. J. Chivers*, l'arme est en fait le fruit d'un développement collectif où se retrouvent les meilleurs armuriers soviétiques et même allemands. L'équipe Kalachnikov « accueille » ainsi rien moins que Hugo Schmeisser, concepteur du premier fusil d'assaut, le Sturmgewehr 44, dont l'AK-47 plagie le système de réarmement automatique par emprunt de gaz. Plus qu'un inventeur, c'est surtout un mythe que l'on enterre avec Mikhaïl Kalachnikov. ■ Y. MacLasha
* *The Gun*, C. J. Chivers, Allen Lane, 2010.

Le tribunal allemand de Cologne a annoncé le 8 janvier l'inculpation d'un ancien soldat de la division SS Das Reich âgé de 88 ans. Il est accusé d'avoir participé à l'exécution à la mitrailleuse de 25 habitants à Oradour-sur-Glane, village martyrisé le 10 juin 1944 ●●● Alexandre le Grand aurait été empoisonné volontairement par une décoction fermentée à base d'hellébore, assure un toxicologue néo-zélandais. L'emploi de cette plante à fleur blanche utilisée en Grèce comme vomitif expliquerait la longue et douloureuse agonie

L'URSS et la Russie ont investi massivement dans les armes mentales

De 1917 à 2003, l'URSS puis la nouvelle Russie ont dépensé au moins un milliard de dollars de recherche en « psychotronique », discipline floue dont l'objet vise au développement du contrôle des esprits – une partie de ces recherches, notamment celles conduites par le KGB, demeurant mal connues. C'est ce qu'affirme Serge Kernbach, chercheur au Centre de robotique avancée et de science environnementale de Stuttgart (Allemagne). Oscillant entre sérieux et fantaisie totale, ces « recherches » ont été conduites d'abord parce qu'une partie des dirigeants soviétiques croyaient en leur potentiel, mais aussi parce que les États-Unis s'étaient lancés dans des recherches pseudo et parascientifiques du même tonneau, à l'image du célèbre programme « MKUltra » des années 1950 à 1970 (dans lequel la CIA expérimentait, en particulier, les effets de drogues comme le LSD). Goutte d'eau financière dans l'océan du système militaire soviétique, ces programmes qui devaient déboucher sur des « armes guidées par la pensée » continuent de susciter tous les fantasmes. Une communauté de chercheurs en « psychotronique » existe toujours en Russie. ■ B. B.



Il y a 700 ans...

Le templier Jacques de Molay était exécuté.

Accusé d'hérésie et autres pratiques infâmes par la justice de Philippe le Bel, le grand maître de l'ordre des Templiers, Jacques de Molay, est brûlé sur l'île aux Juifs (voisine de celle de la Cité) à Paris, le 18 mars 1314. Disparaît ainsi dans les flammes l'ordre guerrier fondé en 1119, dont la surpuissance multinationale a fini par éveiller des jalousies. Lâché par un pape qui réprovoe son insubordination, Molay permet au roi de France de supprimer un pouvoir indépendant, inacceptable sur son territoire, de raffermir son autorité et de remplir ses caisses toujours vides. Quant à savoir si Molay a prononcé la fameuse malédiction qui maudit les Capétiens... Nul ne l'a entendue. ■ L. H.

Le premier ministre japonais s'offre un pèlerinage provocateur

Vêtu d'un costume à queue-de-pie, le Premier ministre Shinzo Abe s'est rendu le 26 décembre dans le sanctuaire du Yasukuni, au centre de Tokyo. Un an jour pour jour après son retour au pouvoir, il n'a prié qu'une dizaine de minutes dans ce lieu de culte shintoïste. Mais cela a suffi à raviver l'ire de la Chine et de la Corée du Sud, avec lesquelles le Japon entretient déjà des relations tendues en raison de conflits territoriaux. Le Yasukuni honore en effet les âmes de 2,5 millions de militaires morts pour le Japon, dont 14 criminels de guerre condamnés à mort par les Alliés. Il est ainsi perçu à l'étranger comme le symbole des atrocités commises par l'armée nipponne. Connu pour ses positions nationalistes, Shinzo Abe a affirmé que sa visite était un vœu de paix et précisé, le 7 janvier, qu'il souhaitait rencontrer le dirigeant chinois afin de lui « donner des explications ». La visite ne fait pas l'unanimité au Japon, où les médias évoquent un « geste personnel et stérile » (*Asahi Shimbun*) créant « des frictions inutiles » (*Nikkei*). Le dernier chef de gouvernement en exercice à s'être rendu au sanctuaire était Junichiro Koizumi, le 15 août 2006, jour anniversaire de la capitulation du Japon à la fin du conflit mondial. ■ R. Brillaud (à Kyoto)

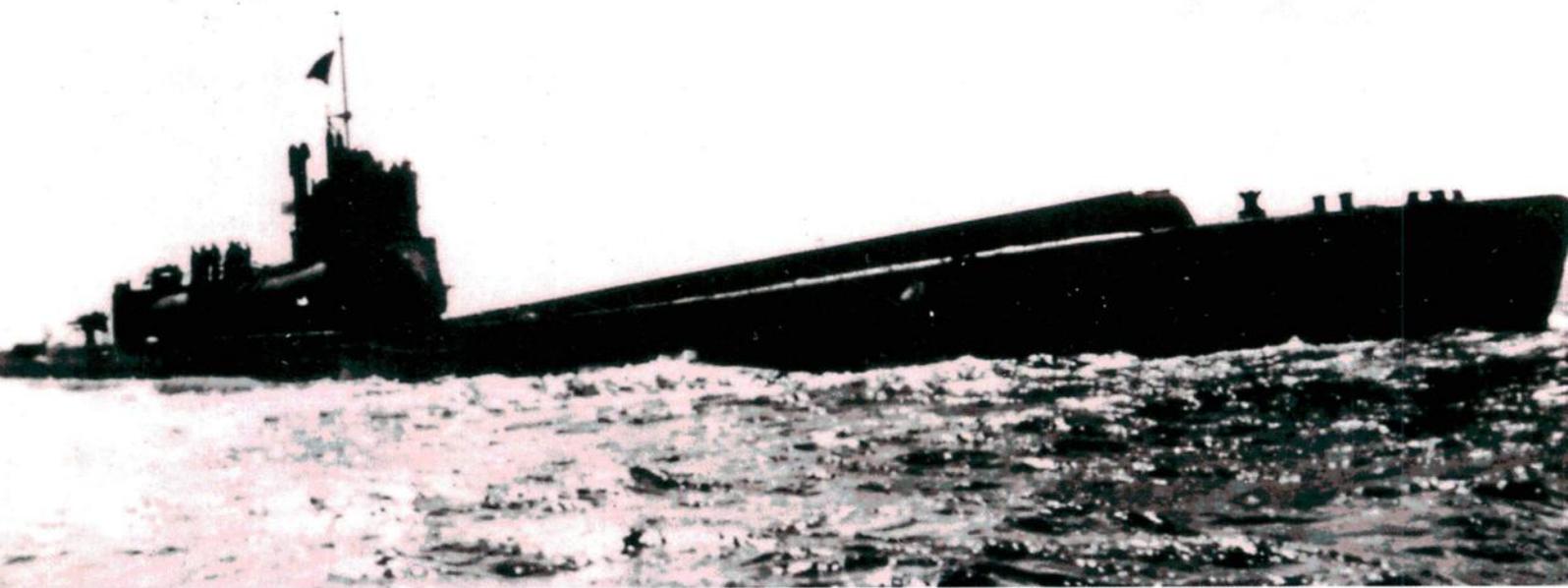


AFP PHOTO/JIJI PRESS

Mauthausen, lieu de recherches nucléaires ?

Depuis 1945, le programme nucléaire nazi n'avait plus de secret pour les Alliés : bête noire de Londres et Washington, le « projet Y » lancé en 1939 avait été finalement délaissé par Hitler, acquis aux « Wunderwaffen » (armes miracles) dans l'espoir de renverser le cours du conflit. Ces certitudes pourraient être ébranlées par des recherches dans les souterrains de St Georgen an der Gusen (Haute-Autriche), une annexe du camp de concentration de Mauthausen où 60 000 travailleurs forcés assemblèrent des Messerschmitt. Mais pas que : en janvier 1944, 272 hommes auraient creusé 50 000 m² de galeries destinées à des expérimentations d'enrichissement de l'uranium. C'est l'avis du documentariste Andreas Sulzer, qui aurait décelé des taux de radioactivité élevés pouvant attester d'anciens essais. Le complexe, occupé par les Soviétiques jusqu'en 1955 puis condamné, recèlerait-il des recoins oubliés ? Sulzer, qui a retrouvé des témoins et épiluché les archives, s'en dit convaincu. Les autorités l'ont autorisé à poursuivre ses prospections, au grand dam des riverains alarmés. ■ M. P.

du Conquérant ••• Alan Turing, génial mathématicien et déchiffreur des codes secrets allemands, a reçu en décembre le « pardon » de la reine Elizabeth. Condamné en 1952 pour rapports homosexuels, Turing avait fini par se suicider en 1954, à 41 ans ••• Le général Sikorski n'a pas été assassiné, conclut un rapport d'enquête polonais. Aucune preuve de sabotage n'a été trouvée dans le dossier du crash du 4 juillet 1943 à Gibraltar, dans lequel est mort le grand opposant à Staline ••• Présentant l'inéluctable, le roi George VI



Un sous-marin japonais géant est retrouvé à Hawaï

Avec un déplacement de 6 670 t et 122 m de long, le sous-marin japonais I-400 (photo) excédait les dimensions du *Surcouf* français, souvent présenté comme le plus grand jamais construit avant l'ère nucléaire. C'est ce monstre que des chercheurs américains de l'université

d'Hawaï ont révélé en décembre avoir retrouvé au large de l'île d'Oahu, à 700 m de profondeur. Capturé en 1945, le I-400 a été volontairement coulé un an plus tard dans un endroit secret afin de le soustraire à la curiosité des Soviétiques, fort intéressés par son énorme capacité et ses

hangars abritant trois hydravions. La marine de Staline arguant des traités mettant fin à la guerre pour avoir gain de cause, l'US Navy a préféré saborder le I-400 et un de ses deux bateaux frères, avant de prétendre tout ignorer du sort des deux navires. ■ P. G.

L'art grec aurait inspiré l'armée de terre cuite de Chine



La célèbre armée de terre cuite du premier empereur de Chine serait inspirée de l'art grec ! C'est la conclusion à laquelle parvient Lukas Nickel, de l'université de Londres. Depuis longtemps un fait troublait les archéologues : la statuaire est quasi absente de l'ensemble de l'histoire chinoise. Or, on sait maintenant que Qin Shi Huangdi, qui prend le titre d'empereur en -221, était parvenu à se procurer douze mystérieuses statues monumentales, « provenant de l'Ouest » et vêtues de « robes étrangères ». Pour Lukas Nickel, ces œuvres

En chiffres

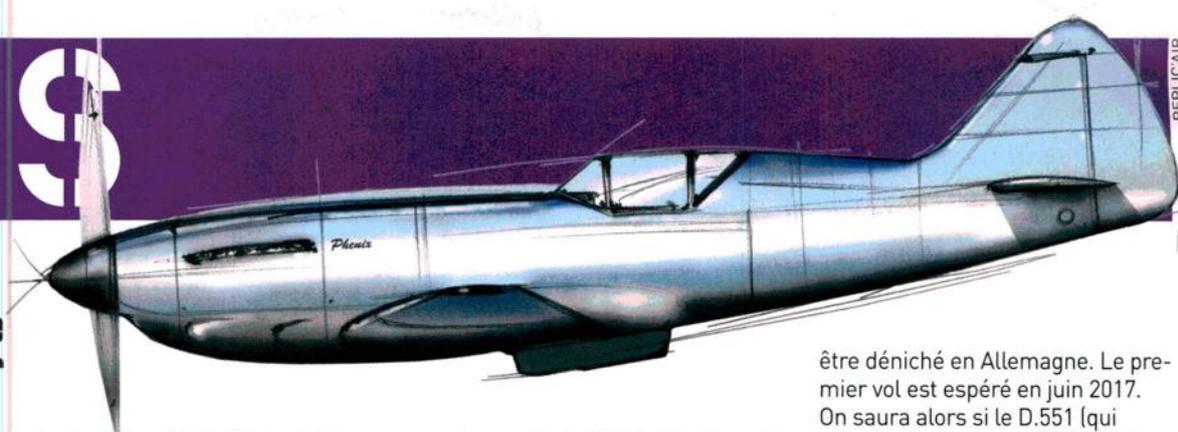
82 %. Telle est, selon un sondage réalisé fin décembre 2013 par CNN, la proportion des Américains opposés à l'intervention de leur pays en Afghanistan, alors qu'ils n'étaient que 46 % cinq ans plus tôt.

Cette guerre démarrée il y a douze ans atteint ainsi un record d'impopularité. Selon CNN, l'opposition respectives aux guerres d'Irak et du Vietnam n'a jamais dépassé 69 et 60 %. ■ L. H.

sont certainement originaires des royaumes d'Asie centrale établis dans la foulée des conquêtes d'Alexandre (IV^e s. av. J.-C.). Ce véritable choc esthétique-hellénistique aurait incité l'empereur à ordonner la création de ces milliers de statues que l'on admire encore

aujourd'hui à Xian. Arrivés au pouvoir en -206, la dynastie des Han et leurs idéologues bannirent non seulement cet art, mais aussi tout ce qui pouvait être inspiré par l'étranger. Et l'armée de terre cuite de Qin Shi Huangdi est ainsi restée unique. ■ L. H.

avait rédigé dès le 25 août 1939 le discours de déclaration de guerre à l'Allemagne qu'il a prononcé le 3 septembre ••• Une partie du prieuré de Bentley (Stanmore, nord-ouest de Londres), QG du Fighter Command de la RAF pendant la bataille d'Angleterre, va être aménagée en appartements de luxe. Avec Spitfire et Hurricane exposés sur la terrasse ••• Le général Paul Aussaresses, chargé de renseignement pendant la bataille d'Alger en 1957, est mort dans son lit, en Alsace, à 95 ans. Il avait par le passé admis avoir eu



Le mythique Dewoitine D.551 de 1940 va enfin voler

Le Dewoitine D.551, dérivé du chasseur D.520 par le biais de l'avion de record D.550, aurait pu être le Spitfire français. Mais les deux prototypes prêts en juin 1940 n'ont jamais décollé... L'avion aurait-il volé à hauteur de sa réputation ? Pour le savoir, l'association

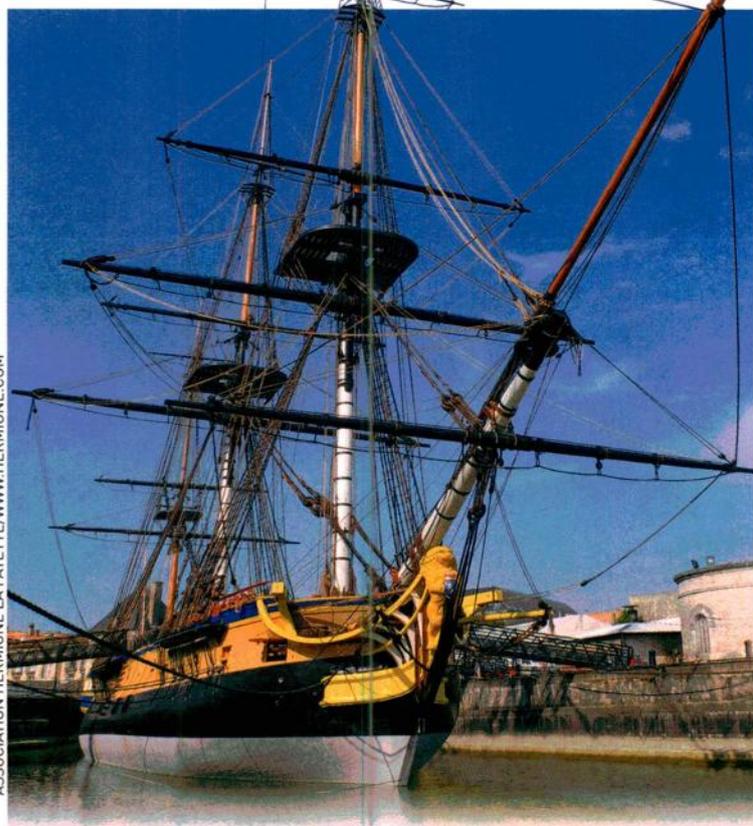
toulousaine Réplic'Air, spécialiste de la reconstruction à neuf d'appareils anciens, a décidé de le ressusciter. « Nous avons retrouvé les plans aux archives départementales de Haute-Garonne, explique Arnaud Montoya,

porte-parole de Réplic'Air. Ils sont désormais numérisés et nous sommes prêts pour la fabrication. » Bonne nouvelle, un moteur destiné au D.551, un Hispano-Suiza 12Y-51 de 1000 ch construit sous licence en Suisse par Saurer, a pu

être déniché en Allemagne. Le premier vol est espéré en juin 2017. On saura alors si le D.551 (qui rappelle furieusement le MiG-3, équipé lui aussi d'un Hispano sous licence Klimov), aurait tenu les performances calculées à l'époque : grimper à 6000 m en 5 minutes et 8 secondes et y voler à 662 km/h. ■ P. G.

L'Hermione de La Fayette voguera vers les États-Unis en 2015

C'est confirmé ! La réplique de l'*Hermione*, la frégate de 12 qui porta La Fayette aux États-Unis en 1780, s'élancera bien de Rochefort à travers l'Atlantique en avril 2015. Le voilier ralliera alors Norfolk, Baltimore, Philadelphie, New York, Boston puis Halifax. Ce beau programme sera le couronnement d'une longue aventure : s'il a suffi de onze mois pour sortir l'original des chantiers de Rochefort, la nouvelle *Hermione* est née en 1997 et n'est pas encore achevée. Il reste en effet à poser les voiles et installer 32 canons de bronze. Sans compter bien sûr le recrutement de 80 hommes d'équipage et leur formation avant la grande traversée. ■ M. P.



ASSOCIATION HERMIONE LA FAYETTE/WWW.HERMIONE.COM

Un charnier carolingien lié à un raid viking en Bourgogne ?

Une trentaine de corps reposaient au fond d'un puits découvert sur le site gallo-roman d'Entrains-sur-Nohain (Bourgogne). Retrouvées à 4 m de profondeur par les chercheurs de l'Institut national de recherches archéologiques préventives, ces dépouilles d'hommes, de femmes et d'enfants pourraient être les victimes d'un raid viking ou des guerres microcholines de l'Empire carolingien. Des tests au carbone 14 placent leur décès entre le VIII^e et le X^e siècle. À 25 km du site s'est justement déroulée la bataille de Fontenoy-en-Puisaye, le 25 juin 841, opposant Lothaire I^{er}, fils de Louis I^{er} le Pieux, à ses deux frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve. Autre piste valable : une épidémie foudroyante. ■ M. P.

On a retrouvé la recette de la boisson des guerriers nordiques

Miel et canneberges dans une bière de céréale (blé, seigle ou orge). Le tout mélangé avec un soupçon de vin importé de Méditerranée, et pourquoi pas une pointe de myrte des marais, de genièvre et de résine de bouleau pour le goût. Tels étaient les ingrédients du cocktail consommé par les guerriers scandinaves de l'Antiquité, explique l'archéologue américain Patrick McGovern (université de Pennsylvanie). Il a reconstitué la boisson en analysant les résidus laissés sur des récipients retrouvés dans une série de tombes scandinaves préchrétiennes, la plus ancienne datant de -1500. Les reconstitutions montrent que c'est amer mais pas mauvais... ■ P. G.

L'historien Simon Galli nous a quittés

« Mon écriture sera cause que ma mémoire ne mourra pas si tost. » Blaise de Montluc écrivit ces paroles dans ses *Commentaires*, que Simon Galli nous fit récemment connaître lors d'un colloque en histoire militaire à l'université de Genève en octobre 2013. Cette nouvelle école de Mars, dont Simon honorait les rangs, fut ébranlée d'apprendre sa disparition en décembre, alors que nous venions de découvrir son article sur les guerres de Bourgogne publié dans *Guerres & Histoire* n° 16. Nous attendions avec impatience l'aboutissement de la thèse de ce jeune chercheur prometteur, sur la formation à la guerre en Europe occidentale, du milieu du XV^e à la fin du XVI^e siècle, sous la direction de Pascal Briost. Même si cette étude et son auteur nous manqueront toujours, ils font définitivement partie de nos recherches. ■ Nicolas Baptiste

recours à la torture et défendu son usage ••• Selon le magazine *Bild*, deux œuvres d'art volées par les nazis auraient été retrouvées par un historien d'art dans la collection du Bundestag, le parlement allemand ••• La ville de Dietramszell, en Bavière (sud de Munich), révoque enfin la citoyenneté d'honneur jadis accordée à Adolf Hitler et au maréchal Hindenburg, après s'y être longtemps refusée au motif qu'« on ne peut pas refaire le passé » ••• Jack Womer, le dernier des vrais « douze salopards », est mort à l'âge de 96 ans.

Hollywood s'en va-t-en guerre

En 1941, le cinéma américain se mobilise. Films de propagande ou d'instruction, techniciens ou acteurs en uniforme, tournées des stars sur le front pour soutenir les troupes, la huitième plus grande industrie du pays participe pleinement à l'effort de guerre.

Par Laurent Henninger



À gauche, Tyrone Power, l'un des sex-symbols masculins des années 1940 et héros de nombreux films de cape et d'épée, s'engage dans les marines en 1942. Il devient pilote d'un transport C-46 et effectue de nombreuses missions dans le Pacifique, à Saipan, Iwo Jima et Okinawa, avant de participer à l'occupation du Japon.

Ci-contre, Clark Gable, sûrement la plus grande vedette masculine des années 1930 avec son rôle dans *Autant en emporte le vent*, est cameraman – et mitrailleur – sur bombardier B-17. Il s'engage le 12 août 1942 à la suite d'un drame personnel : son épouse, l'actrice Carole Lombard, s'est tuée dans un accident d'avion lors d'une tournée pour vendre des bons de guerre. D'abord inconsolable, Gable déclare : « *Je m'engage et je me moque bien d'en revenir ou pas.* » Il a 42 ans et fait figure d'ancêtre dans l'escadrille de la 8^e Air Force qu'il rejoint en Angleterre pour tourner un film. Hitler met sa tête à prix s'il venait à être abattu au-dessus de l'Allemagne. Gable effectue plusieurs missions à l'été 1943, période la plus dangereuse pour les équipages, et échappe de peu à une attaque au-dessus du Reich. Son film achevé en novembre, l'acteur est renvoyé aux États-Unis au grand soulagement du commandement.



CORBIS

**Des stars glorifiées comme soldats,
des soldats élevés au rang de stars :
la machine Hollywood fonctionne dans les deux sens.**



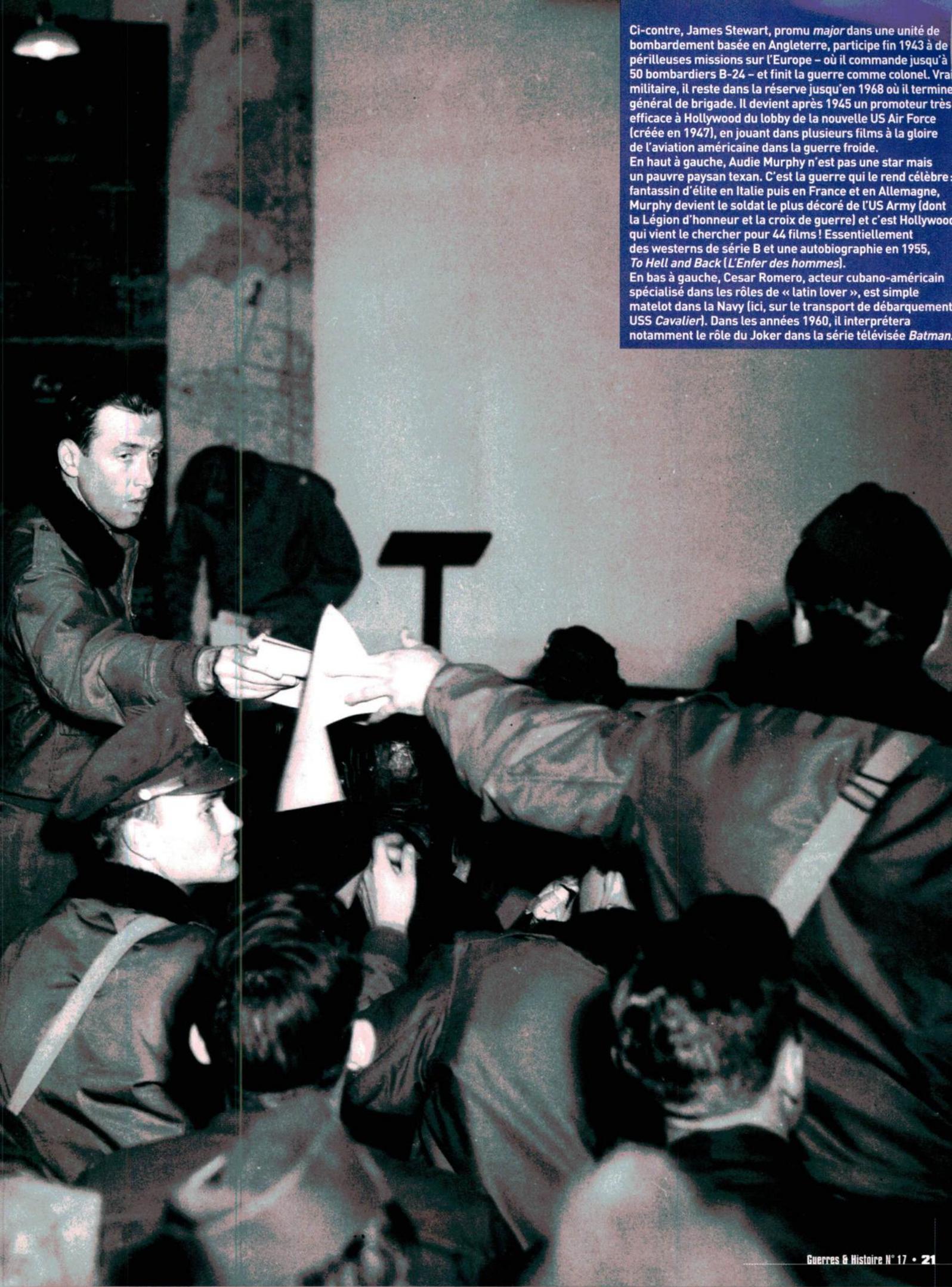
« LA GUERRE D'HOLLYWOOD » ÉDITIONS LA MARTINIÈRE/DR



Ci-contre, James Stewart, promu *major* dans une unité de bombardement basée en Angleterre, participe fin 1943 à de périlleuses missions sur l'Europe – où il commande jusqu'à 50 bombardiers B-24 – et finit la guerre comme colonel. Vrai militaire, il reste dans la réserve jusqu'en 1968 où il termine général de brigade. Il devient après 1945 un promoteur très efficace à Hollywood du lobby de la nouvelle US Air Force (créée en 1947), en jouant dans plusieurs films à la gloire de l'aviation américaine dans la guerre froide.

En haut à gauche, Audie Murphy n'est pas une star mais un pauvre paysan texan. C'est la guerre qui le rend célèbre : fantassin d'élite en Italie puis en France et en Allemagne, Murphy devient le soldat le plus décoré de l'US Army (dont la Légion d'honneur et la croix de guerre) et c'est Hollywood qui vient le chercher pour 44 films ! Essentiellement des westerns de série B et une autobiographie en 1955, *To Hell and Back* (*L'Enfer des hommes*).

En bas à gauche, Cesar Romero, acteur cubano-américain spécialisé dans les rôles de « latin lover », est simple matelot dans la Navy (ici, sur le transport de débarquement *USS Cavalier*). Dans les années 1960, il interprétera notamment le rôle du Joker dans la série télévisée *Batman*.





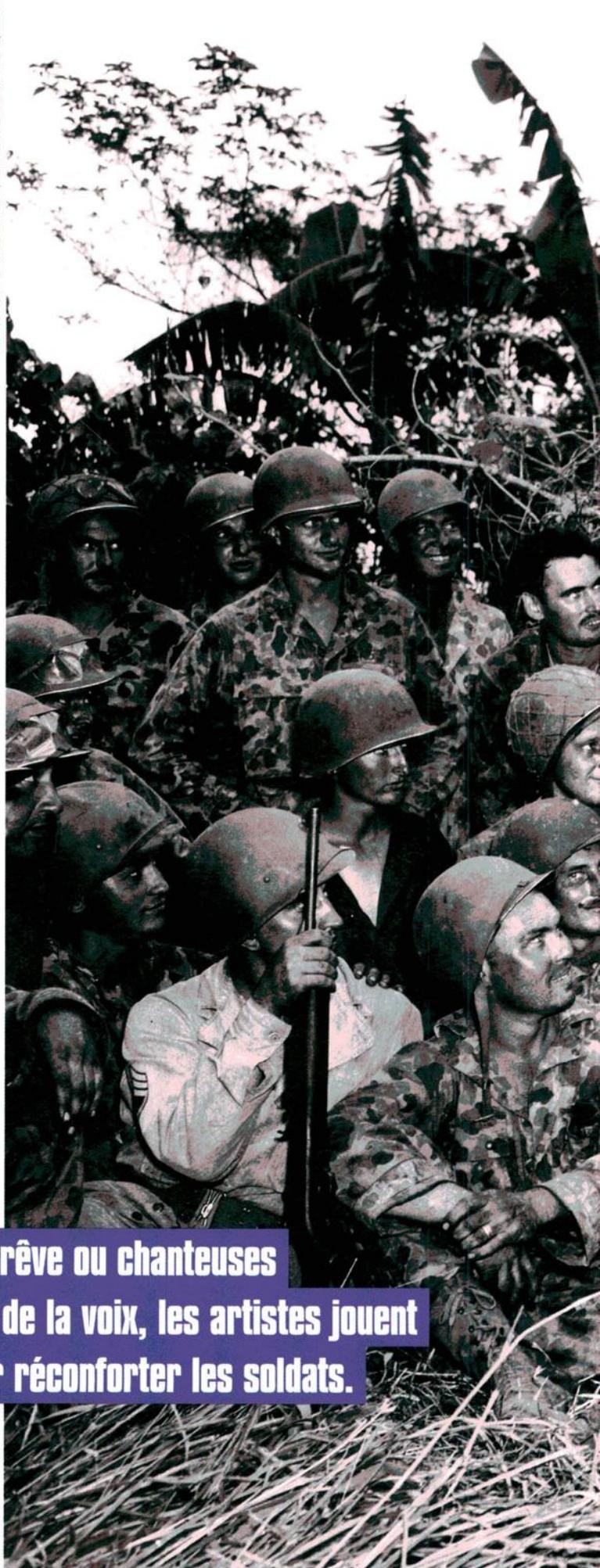
**Star planétaire, allemande
naturalisée américaine, Marlene Dietrich
se dépense sans compter pour soutenir les boys.**



La star allemande Marlene Dietrich est farouchement antinazie : naturalisée américaine en 1939, elle soutient à fond la cause alliée. Célèbre avant guerre dans le monde entier grâce aux films de Lubitsch ou Sternberg, elle se dépense sans compter aux États-Unis pour vendre des bons de la victoire. Après avoir participé à la Hollywood Canteen, un centre de détente où les géants du grand écran servent les hommes en kaki, elle tourne en Afrique du Nord, en Italie, en France et même en Allemagne dans les derniers mois du conflit (photo), à quelques kilomètres de la ligne de front, et au risque d'être capturée par les nazis : Goebbels, qui lui voue une haine personnelle, a mis sa tête à prix. Tout cela la fait adorer des soldats. En 1944, elle participe à un programme de démoralisation de la Wehrmacht organisé par l'Office Strategic Services (OSS), l'ancêtre de la CIA, chantant et récitant en allemand des textes antinazis. Pendant cette période, elle est aussi la maîtresse de Jean Gabin, réfugié à Hollywood puis volontaire dans les Forces françaises libres. L'engagement de l'actrice lui vaut la Medal of Freedom américaine en 1947 le grade de chevalier de la Légion d'honneur en 1951 et... une détestation tenace outre-Rhin.



« LA GUERRE D'HOLLYWOOD » ÉDITIONS LA MARTINIÈRE/NARA



Pin-up offrant du rêve ou chanteuses donnant de la voix, les artistes jouent de leur charme pour reconforter les soldats.



À gauche, Betty Grable, star sexy des comédies légères et musicales, sert de modèle préféré pour les pin-up ornant le nez des avions américains.
Ci-contre, la chanteuse Martha Tilton offre en juillet 1944 un récital en pleine jungle à des artilleurs sur l'île de Nouvelle-Bretagne, lors de la campagne des Salomon dans le Pacifique. Elle tourne pour le United Service Organizations Inc., ou USO Show, créé en 1941 à la demande de Roosevelt afin d'organiser le divertissement des militaires et de leur apporter du réconfort à l'autre bout du monde. D'abord réparties sur le territoire américain, les antennes de l'USO fleurissent partout où opèrent les soldats de l'Oncle Sam : Caraïbes, Grande-Bretagne, Australie, îles du Pacifique, Inde, Afrique du Nord, Europe. Leur activité la plus célèbre reste l'organisation d'énormes shows de variétés où se produisent les vedettes du cinéma et de la musique. L'USO poursuit son action lors des conflits américains (Corée, Vietnam, Golfe...) jusqu'à aujourd'hui.



L'imperturbable Buster Keaton, la star du cinéma muet des années 1920, sert ici du punch aux GI's venus se distraire à la Hollywood Canteen.

La Hollywood Canteen, animée par les plus grandes stars, tient tout à la fois du foyer du soldat et de la boîte de nuit.

Lorsque la guerre éclate, le cinéma est la huitième industrie de l'économie américaine. Il possède déjà une audience planétaire. Aux États-Unis, il est l'un des médias les plus populaires, avec la presse et la radio, car la télévision n'existe pas encore. Ses stars sont adulées : leurs faits et gestes servent de modèles à toute une nation. Il est donc logique qu'une telle puissance de communication — pour employer un terme actuel — soit mobilisée au service de l'effort de guerre.

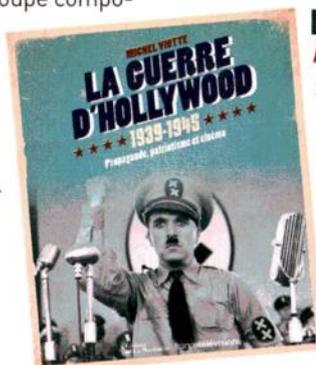
L'ensemble du système hollywoodien est ainsi mobilisé sous les drapeaux. Les stars font des tournées de propagande ou de vente de bons de guerre, jouent dans des films patriotiques ou d'instruction, mettent leur notoriété au service de l'Oncle Sam en s'engageant dans les forces armées. Les techniciens sont mobilisés dans les services photographiques et cinématographiques des armées, jusque dans les zones des combats, où nombre d'entre eux trouvent la mort. Les réalisateurs rapportent également du front des documentaires. John Ford est ainsi blessé alors qu'il filme la bataille de Midway, en 1942 — il sera plus tard nommé amiral dans la Naval Reserve. Les grands producteurs, comme Darryl Zanuck, de la Twentieth Century Fox, ou Jack Warner, revêtent l'uniforme et mettent tous leurs talents organisationnels et leurs carnets d'adresses au service du tournage de centaines de longs métrages.

Des organisations spécifiques sont créées pour orchestrer le soutien du monde du

show-business aux armées : l'USO (United Service Organizations Inc.), dont les spectacles se projettent jusque dans la jungle de Nouvelle-Guinée, mais aussi la Stagedoor Canteen et la Hollywood Canteen. La première « cantine » est créée à New York, comme une émanation directe de Broadway, et la seconde sur la côte Ouest. Il s'agit de vastes établissements qui tiennent tout à la fois du foyer du soldat et de la boîte de nuit. GI's, marins et *marines* viennent s'y détendre, boire un verre, danser avec les plus grandes stars. Celles-ci servent parfois au bar ou en cuisine et veillent au confort comme au moral des *boys* tandis que les meilleurs orchestres de jazz font swinguer l'assistance. Le moindre matelot a ainsi l'occasion de danser avec Rita Hayworth ou Judy Garland, ou de se faire servir un café accompagné de donuts par Bette Davis ou Hedi Lamarr. Des films y sont même tournés en direct puis diffusés partout pour bien montrer à quel point l'idéal démocratique et égalitaire de l'Amérique s'incarne dans ces lieux où les vedettes les plus riches et les plus inaccessibles apparaissent comme « normales » et proches d'une troupe composée d'hommes ordinaires. Certes, de petits scandales éclatent parfois, bien vite étouffés par les services de l'armée ou de relations publiques des grands studios, lorsque des stars parviennent à échapper à la conscription alors qu'elles se spécialisent dans les rôles de soldats durs à cuire. Athlète

à la forme olympique, mais âgé de 34 ans en 1941 et chargé de famille, John Wayne est exempté. Ce qui lui vaut tout de même d'être critiqué. En 1944, il effectue une tournée USO dans le Pacifique. Des rangs blessés à Saipan manquent de le molester et le traitent de planqué alors qu'il leur rend visite à l'hôpital. À un moindre niveau, l'effigie publicitaire sur Broadway de Frank Sinatra — réformé pour raisons de santé — est bombardée de tomates par des marins en permission...

Dans la production de guerre pléthorique, presque tous les genres sont représentés. Car on continue à tourner des films sans rapport avec le conflit, ne serait-ce que parce que le public, y compris et peut-être surtout le public militaire, cherche avant tout à se détendre. Les productions patriotiques sont ainsi plutôt destinées aux civils, au monde de « l'arrière ». On le voit, la machine hollywoodienne, loin d'être ralentie par les hostilités, est en réalité dopée par la conflagration planétaire. Elle sortira de la guerre plus puissante que jamais : en 1945, le cinéma américain devient de fait le cinéma populaire du monde entier. ■



Pour en savoir +

À lire • *La Guerre d'Hollywood : propagande, patriotisme et cinéma 1939-1945*, Michel Viotte, La Martinière/France Télévisions.

À voir • *La Guerre d'Hollywood 1939-1945*, documentaire de Michel Viotte, France TV Distribution. Lire nos critiques dans G&H n° 16, p. 100 et p. 106.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE

SCIENCE & VIE GUERRES & Histoire

2 ANS | 12 numéros

55€

au lieu de ~~71,40€~~

SEULEMENT

soit
23%
DE RÉDUCTION



BULLETIN D'ABONNEMENT

KIOSQUE mag Disponible sur KiosqueMag.com

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - CS 50273 - 27092 EVREUX Cedex 9

OUI, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à Guerres&Histoire pour 55 € seulement au lieu de 71,40€* soit 23% de réduction. 762591

je préfère m'abonner pour 1 an (6 numéros) pour 29 € seulement au lieu de 35,70€* soit 1 numéro gratuit. 762609

> Mes coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ Email : _____

Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de Guerres et Histoire

CB Signature: _____

Expire fin : _____ Cryptogramme: _____
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin juin 2014. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de Guerres et Histoire au prix de 5,95€ frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande. vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre



US ARMY

La citation

« Au combat, les pertes varient directement en fonction du temps d'exposition au feu. Votre feu réduit l'efficacité et le volume du feu adverse, tandis que la rapidité de votre attaque réduit le temps d'exposition. Une pinte de sueur économise un gallon de sang. »

George S. Patton, 1944

Vous utilisez souvent la notion de « révolution militaire ». Mais d'où vient ce concept et que recouvre-t-il ?

ANDRÉ LEROY-MIRAL, LYON (69)

La *Révolution militaire* est le titre d'un ouvrage de Geoffrey Parker paru en 1988. L'historien britannique y considère la période des temps modernes (1500-1800) comme ayant été le théâtre d'un changement radical de l'art de la guerre (tactique, stratégie, logistique...), des technologies militaires (armes à feu individuelles, artillerie, fortifications, navires, etc.), de l'organisation et de la taille des armées ainsi que de leur place dans les États occidentaux. Si Parker place

les innovations techniques au centre de ce processus – ce qui donne lieu à des controverses –, il n'en néglige pas pour autant ses aspects sociologiques, économiques, culturels et surtout politiques. Cette thèse est toujours explorée aujourd'hui par les historiens, et la notion est parfois utilisée pour d'autres phénomènes comparables dans l'histoire militaire. Le terme a aussi été repris par l'armée américaine dans les années 1990, à la suite de la première guerre du Golfe. ■ L. H.

Quel fut le rôle de l'arme blindée et comment a-t-elle été mise en œuvre durant la guerre de Corée ?

ALBAN MONTBROUSSOUS, LATTES (34)

La guerre de Corée ne constitue pas ce que l'on pourrait appeler une « guerre de blindés ». Les chars n'y jouent pas un rôle prépondérant, encore moins décisif. L'emploi des T-34/85 comme fer de lance de l'offensive nord-coréenne (juin 1950) représente une exception. En effet, formés à l'école soviétique, les tankistes nordistes utilisent leurs engins suivant les doctrines de la Seconde Guerre mondiale qui conduisent à la percée des lignes adverses et à l'exploitation en profondeur. Avec l'acquisition de la supériorité aérienne et l'entrée en jeu des chars

américains (M4 Sherman A3E8, dits « Easy Eight », à canon de 76 mm long – *photo ci-dessous* –, M26 Pershing et M46 Patton dotés d'un 90 mm), les chars communistes cessent d'être une menace et ne sont presque plus employés. Souvent intégrés dans un *Regimental Combat Team* (ancêtre du groupement tactique interarmes), les bataillons de blindés américains (mais aussi britanniques et australiens) sont surtout utilisés dans les vallées contre l'infanterie sino-coréenne ou, parfois embossés sur les crêtes, comme artillerie directe ou indirecte. Le terrain montagneux de Corée et les combats livrés à partir de l'été 1951 ont ainsi peu à peu confiné les blindés américains à un rôle de simple appui. ■

Ivan Cadeau, auteur de *La Guerre de Corée* (Perrin, 2013).



& REPONSES



Quand et qui a, pour la première fois, utilisé le terme de « stress post-traumatique » ? Comment cela était-il perçu, compris, traité, avant d'avoir un nom ?

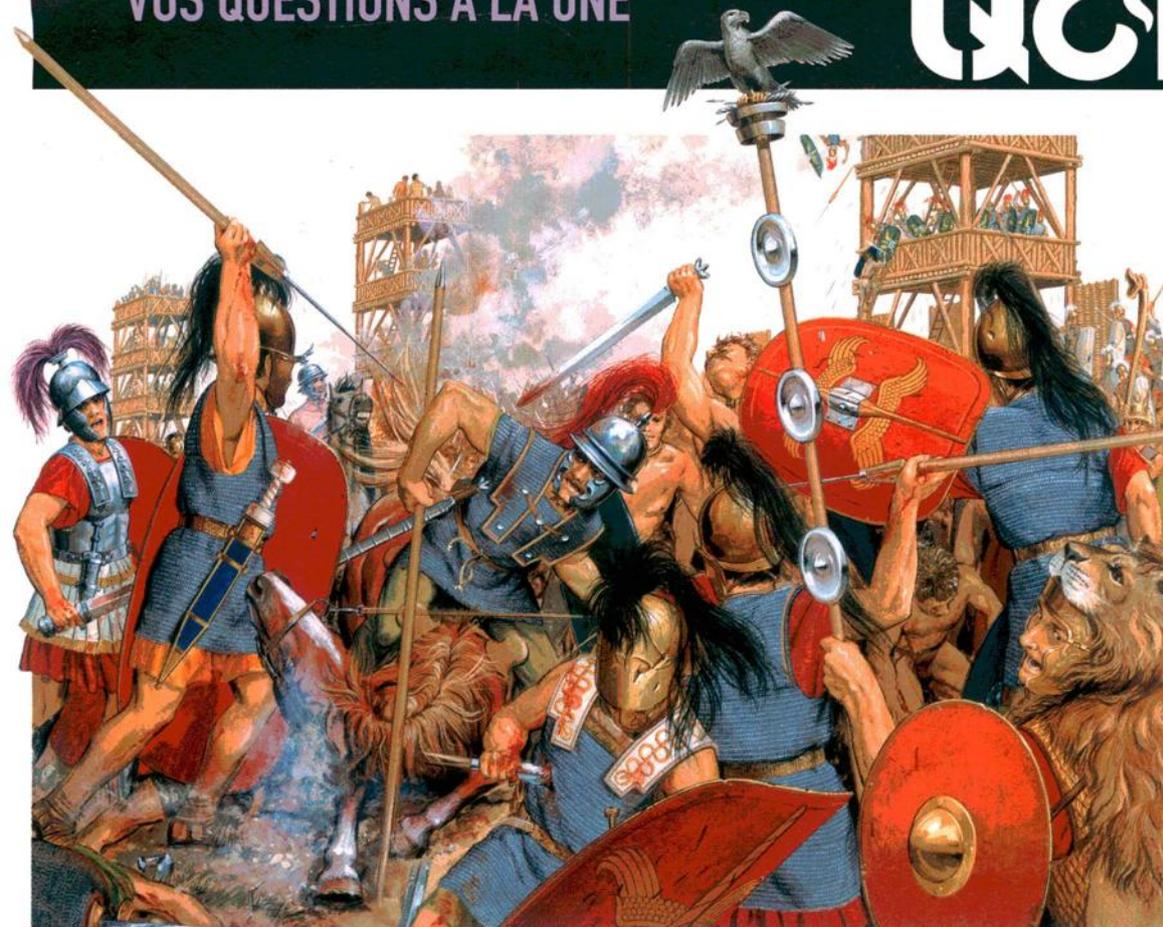
JULIE H., PARIS (75)

L'expression *post-traumatic stress disorder* (PTSD, « trouble de stress post-traumatique » en français) apparaît pour la première fois en 1980, sous l'impulsion d'une spécialiste des vétérans du Viêtnam, Sarah Haley, dans la troisième édition du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, en abrégé *DSM-III*, édité par l'American Psychiatric Association). Impression cauchemardesque de revivre les événements,

troubles du sommeil, repli sur soi, irritabilité... Le PTSD est associé aux séquelles de la guerre (*photo ci-dessus*: un Britannique en état de choc durant la bataille de Courcellette, en septembre 1916). Cet état dépressif est connu de fort longue date: il est décrit pour la première fois dans l'épopée mésopotamienne de Gilgamesh (2000-1000 av. J.-C.). Mais il faut attendre le XIX^e siècle pour que des symptômes, jusque-là associés à la lâcheté, soient considérés comme des signes pathologiques, que Dominique Larrey, chirurgien

en chef de la Grande Armée, est l'un des premiers à énumérer. Il évoque notamment le sentiment de frustration et de dépression typique. Le mal, resté encore sans nom, devient en 1871 la « maladie de Da Costa », du nom d'un médecin américain qui, en examinant les vétérans de la guerre de Sécession, établit un lien (vérifié) entre traumatisme et maladies cardiaques. Avec la naissance de la psychiatrie, des médecins de plus en plus nombreux, dont les Français Charcot et Janet, s'intéressent

à cette pathologie, qui devient le *shell shock* (« choc des obus », que Freud rebaptise « névrose de guerre ») pendant la Grande Guerre. Encore interprétés comme un signe de lâcheté et parfois punis de mort jusqu'en 1918, les troubles gagnent le statut de maladie pendant la Seconde Guerre mondiale, et surtout au Viêtnam sous l'appellation d'« épuisement opérationnel ». Une maladie soignée notamment en confrontant le patient aux événements traumatisants afin qu'il en accepte la réalité. ■ P.G.



La conquête des Gaules par César était-elle vraiment irrésistible ? Qu'auraient dû faire les Gaulois pour avoir une chance de battre le divin Jules ?

ANDRÉ MONNOYEUR, LA ROQUE-D'ANTHÉRON (13)

Ce qu'ils auraient dû faire ? S'unir. Les 330 tribus qui, selon Plutarque (*Vie de César*, chap. XV), se partagent alors le pays sont divisées : beaucoup sont déjà « amies » ou alliées de Rome, d'autres sont aux prises avec leurs voisins, d'autres encore font appel à César pour se débarrasser d'envahisseurs (Helvètes, Germains...). C'est après la conquête, en -52, que les Gaulois s'uniront – en partie – autour de Vercingétorix. Reste qu'à Alésia (illustration ci-dessus), 100 000 Romains – 12 légions et leurs

auxiliaires – viennent à bout de 350 000 Gaulois. Ces chiffres ne sont pas forcément fiables, mais la supériorité tactique de l'armée romaine et sa capacité à se transformer en entreprise de BTP ont été maintes fois démontrées. Cette supériorité explique le coût, inhumain et disproportionné, de la conquête : côté gaulois, un million de morts (sur 12 millions d'habitants environ) ; côté romain, une légion et cinq cohortes officiellement (plus probablement entre 20 000 et 30 000 morts). ■ É. T.

Que se serait-il passé si l'Allemagne avait gagné la guerre en 1914 ?

PHILIPPE CUNAT, SAINT-NABORD (88)

Pour que l'Allemagne « gagne la guerre », il aurait fallu le succès parfait du plan Schlieffen contre la France, que celle-ci capitule dans la foulée ou signe un armistice, comme en 1940, et que les armées allemandes et autrichiennes triomphent de la Russie. Que de conditions, quasi impossibles à cumuler : les Allemands, au mieux, n'auraient pu remplir avec certitude que la première. Tout aurait alors dépendu de l'attitude de la III^e République. Que celle-ci s'effondre et l'Allemagne, triomphante, aurait pu en finir avec la Russie en 1915. Qu'elle choisisse de résister pied à pied, comme en 1871, voire de continuer la lutte depuis l'Afrique du Nord, dans le pire des cas, et l'Allemagne se serait finalement trouvée dans une situation proche de la situation historique : il lui aurait fallu maintenir d'importantes forces en France, qui lui auraient manqué en Russie. Et l'Empire allemand victorieux serait devenu d'autant plus dangereux pour le Royaume-Uni, qui aurait continué la guerre par tous les moyens à sa disposition. ■ B. B.

Les Britanniques ont-ils utilisé des gaz de combat contre les bolcheviks lors de leurs interventions de 1918-1919 ?

LUCIEN GAVRILENKO, PARIS (75)

Oui, si l'on en croit Giles Milton, historien et journaliste britannique, qui, dans son livre *Russian Roulette*, affirme qu'en août 1919, Churchill, à l'époque ministre de la Guerre, a ordonné l'utilisation d'armes chimiques en Russie contre les bolcheviks, en pleine guerre civile. 50 000 exemplaires d'un obus chargé d'un gaz dérivé de l'arsenic, le « M » Device, auraient été acheminés en Russie. Fin août-début septembre 1919,

les Britanniques en auraient tiré 2718 au sud d'Arkhangelsk, le grand port du pays sur la mer Blanche. Au bout de quinze jours, les artilleurs britanniques auraient cependant renoncé à leur emploi en raison du temps humide et instable. Quoi qu'il en fût, l'idée était condamnée dès le départ, la concentration d'hommes étant en Russie bien trop faible pour donner à ces armes une quelconque efficacité. ■ Y. McL.



L'expression : « furia francese »

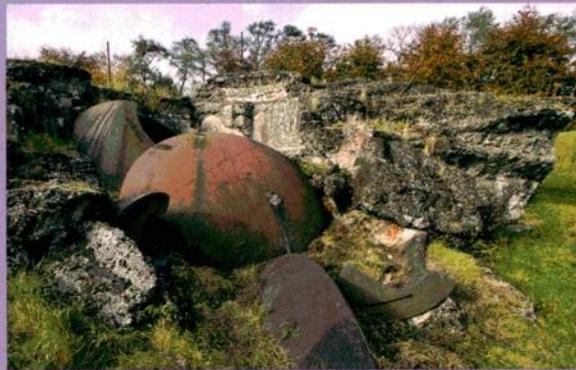
L'expression est couramment utilisée, notamment par les commentateurs des matchs de rugby, pour évoquer la fougue dont sait faire preuve l'équipe de France. Elle fait référence à la bataille de Fornoue (6 juillet 1495), au début des guerres d'Italie, durant laquelle l'armée du roi Charles VIII s'est battu de façon particulièrement âpre pour forcer le passage qui lui était barré par l'armée de la coalition vénéto-milanaise. Si l'on en croit le chroniqueur français Philippe de Commines, les chefs italiens déclarèrent alors : « *Non possumo resistere a questa furia francese !* » (« *On ne peut pas résister à cette furie française.* ») ■ L.H.



Henri Alexis Brialmont fut-il réellement un génie de la fortification au XIX^e siècle ?

B. JANSSENS, BRUXELLES (BELGIQUE)

On l'a surnommé « le Vauban belge ». Officier du génie, Brialmont (1821-1903) est, comme Todleben en Russie, Séré de Rivières en France et Biehler en Allemagne, un des grands ingénieurs militaires de son temps. Lucide quant aux menaces de guerre européenne, constatant les immenses progrès de l'artillerie rayée et des obusiers à tir plongeant, il a compris que les forts bastionnés (à la Vauban) n'y résisteraient plus. En lieu et place, il propose de vastes camps retranchés et des forts « polygonaux » armés de tourelles cuirassées, souvent éclipsables (comme ici au fort de Loncin, aux abords de Liège). Pays neutre et riche, la Belgique d'alors est antimilitariste... et avare. Hostiles à l'entretien d'une armée puissante, ses parlementaires admettent qu'à défaut de mobiliser des hommes, il faudrait construire des fortifications. Même ainsi, ils s'obstinent constamment à en rogner les budgets. Travailleur infatigable, Brialmont publie des dizaines de livres, articles et brochures pour défendre ses idées. Contre vents et marées, il crée l'énorme camp



retranché d'Anvers, à triple ceinture fortifiée, puis les remarquables ouvrages de Liège et de Namur. On lui doit également le fort de Shinkakasa, à l'embouchure du fleuve Congo. Internationalement reconnu et admiré, Brialmont contribue bientôt aux fortifications de Bucarest, de Sofia, du Bosphore et des

Dardanelles. Mais le monde politique belge persiste à bouder ses projets. C'est en vain qu'il démontre l'utilité d'une marine de guerre. En vain aussi qu'il réclame la construction d'un ouvrage entre Maastricht et Visé - « *dont l'absence, Messieurs, vous coûtera des larmes de sang !* » Que valaient les forts de Brialmont ? Sabotés par la pingrerie budgétaire, ils comportaient trop de briques, pas assez d'acier et de béton. L'aveuglement persistant des parlementaires a bloqué leur modernisation. Néanmoins, ils auraient été quasi imprenables... si la guerre avait éclaté en 1900. Mais quatorze ans après, d'énormes obusiers (280, 305, 420 mm !) sont disponibles pour les écraser. ■ C. Turquin

Quelles répercussions sur l'Europe y aurait-il eu si Napoléon avait remporté la bataille de Waterloo ?

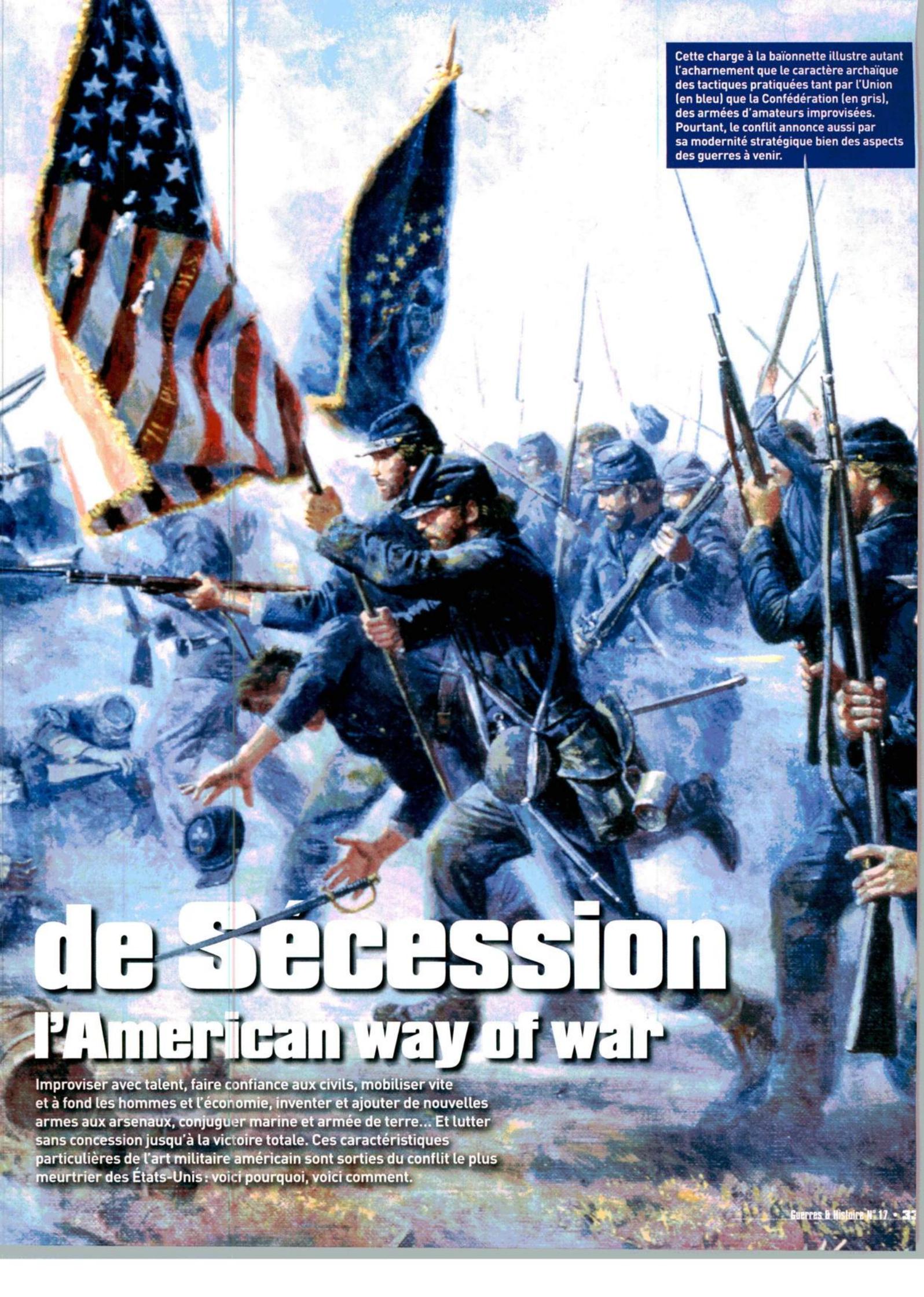
LUCAS CROSSET, LA CHAPELLE-DU-BARD (38)

La guerre aurait continué face au reste de la septième coalition, avec un rapport de forces plutôt défavorable aux Français ! Napoléon n'aligne en effet que 250 000 soldats, dont 126 000 sous son commandement direct, contre près de 850 000 adversaires à l'ouverture de la campagne de Belgique, qui le mène à Waterloo (ci-contre : une scène du film de Sergei Bondarchuk). Même victorieux des 110 000 Anglais et alliés de Wellington et des 123 000 Prussiens de Blücher, et en admettant qu'il ait subi des pertes raisonnables, il lui aurait fallu ensuite triompher des 225 000 Austro-Allemands de Schwarzenberg et des

168 000 Russes de Barclay de Tolly. Il lui aurait donc été difficile d'imposer une paix. Son attitude aurait été décisive : serait-il passé à l'offensive, accentuant l'union des trônes contre lui ? ou aurait-il choisi une défensive stratégique, comme Carnot en 1793, combinée à une diplomatie d'apaisement, pariant sur la lassitude des États européens ? Ces choix n'auraient pas manqué de jouer un rôle, notamment en Grande-Bretagne : Londres aurait pu finalement parier sur un Empire français dans ses frontières de 1792 et aux accents libéraux pour contrebalancer les puissances réactionnaires du continent. Mais cela reste peu probable. ■ B. B.



La guerre Naissance de



Cette charge à la baïonnette illustre autant l'acharnement que le caractère archaïque des tactiques pratiquées tant par l'Union (en bleu) que la Confédération (en gris), des armées d'amateurs improvisées. Pourtant, le conflit annonce aussi par sa modernité stratégique bien des aspects des guerres à venir.

de Sécession l'American way of war

Improviser avec talent, faire confiance aux civils, mobiliser vite et à fond les hommes et l'économie, inventer et ajouter de nouvelles armes aux arsenaux, conjuguer marine et armée de terre... Et lutter sans concession jusqu'à la victoire totale. Ces caractéristiques particulières de l'art militaire américain sont sorties du conflit le plus meurtrier des États-Unis : voici pourquoi, voici comment.



Cette misère vaut de l'or : dans le Sud, la valeur monétaire de vingt esclaves d'une plantation de coton typique est supérieure à celle de la ferme. Car l'esclavage est rentable. En 1860, le revenu moyen d'un Sudiste est deux fois supérieur à celui d'un Nordiste.



Bleus contre Gris, les raisons du bain de sang

Par Antoine Reverchon

De 1861 à 1865, les États du Nord et du Sud se déchirent, avec la question de l'esclavage des Noirs en toile de fond. Cette guerre fratricide atteint des sommets dans l'horreur : elle est le conflit le plus meurtrier qu'ait connu l'Amérique jusqu'à aujourd'hui. Des personnages clés aux conséquences, la guerre de Sécession en six questions.

1 - La question de l'esclavage n'est-elle qu'un prétexte à la guerre ?

C'est la thèse qui a longtemps dominé l'historiographie de la guerre de Sécession : elle aurait été le moyen, pour le Nord industriel (voir carte p. 37), de conquérir les marchés du Sud et de faire des esclaves noirs des plantations de tabac et de **coton** le prolétariat de ses usines. L'abolition de l'esclavage n'aurait été que le paravent « moral » d'une guerre livrée pour des motifs économiques. Si la victoire du Nord conduit effectivement à ce résultat, ce sont bien des convictions idéologiques, religieuses et politiques nourrissant deux conceptions opposées de la place des Noirs dans la société américaine, qui expliquent la montée des tensions entre Nord et Sud. Après la proclamation de l'indépendance (1776), les États du Nord ont adopté entre 1780 et 1801 des lois interdisant l'esclavage, sous l'influence de groupes, surtout religieux, qui l'estiment contraire aux lois divines et au principe d'égalité inscrit dans la Constitution de 1787. Des associations abolitionnistes, autant au Sud qu'au Nord, poussent les propriétaires d'esclaves à les affranchir et aident les fugitifs à gagner le Nord. La tension s'accroît au fur et à mesure que de nouveaux États entrent dans l'Union. Dès 1787, les abolitionnistes obtiennent l'interdiction de l'esclavage dans les territoires du Nord-Ouest. En 1820, le Congrès à Washington vote, au sujet de l'ancienne Louisiane française, le « compromis du Missouri », qui décide que l'esclavage sera interdit dans les futurs États

situés au nord du parallèle de latitude 36°30', et permis dans ceux situés au sud de cette ligne ! Les territoires pris au Mexique à l'issue de la guerre de 1846-1848 font l'objet d'un nouveau compromis, voté en 1850. Le Nord obtient que les futurs États soient « libres de leur choix », même au sud du 36° parallèle (la Californie votera contre l'esclavage, le Texas pour). En échange, le Sud obtient l'aide des autorités fédérales pour que les propriétaires récupèrent les esclaves fugitifs réfugiés au Nord. Ce compromis conduira en fait à une aggravation des tensions, jusqu'à déclencher la guerre. Si la question de l'esclavage est mise entre parenthèses la première année du conflit, elle en redevient le cœur

lorsqu'il s'avère qu'aucun compromis n'est possible et qu'une victoire rapide de l'un des deux camps paraît hors de portée. Le 22 juillet 1862, le Président Lincoln (voir encadré ci-dessous) annonce à ses ministres interloqués qu'il souhaite abolir l'esclavage sur tout le territoire. Car sa conviction abolitionniste correspond désormais à l'objectif stratégique. L'émancipation des Noirs, explique-t-il, privera le Sud de son principal outil de production, et offrira à l'armée fédérale des masses de soldats (il y a 3,5 millions d'esclaves au Sud) prêts à se battre pour leur liberté. Mais comme l'opinion, au Nord, est plus attachée à la défense de l'Union qu'à

L'arme principale du Sud est le **coton** : en 1860, il assure 75 % de la production mondiale. Le « roi coton » fait de la Confédération la quatrième puissance économique de la planète. Il doit en principe forcer le soutien de l'Angleterre et de la France, dont l'industrie textile souffre du blocus nordiste... Mais cette attente est vaine et le coton, quasi-monoculture entièrement vouée à l'export, pourrit bientôt sur les quais. En 1863, la Confédération, privée de ressources financières, est déjà affamée.



■ Abraham Lincoln, l'avocat de l'abolition

Autodidacte né dans une famille misérable de l'Ouest, Abraham Lincoln (1809-1865) devient dans les années 1830 avocat puis un des chefs du Parti whig (puis républicain) de l'État de l'Illinois. Progressiste convaincu, partisan du développement économique et de l'éducation, antiesclavagiste mais attaché à l'idée de démocratie et d'Union, ce politicien brillant est élu président en 1860 grâce au soutien massif du Nord. Chef de guerre à poigne, il est, avec ses généraux Grant et Sherman, l'artisan principal de la victoire de l'Union. À contre-courant, il réussit à imposer l'abolition de l'esclavage et se fait réélire en 1864. Blessé mortellement le 14 avril 1865 par un ex-agent de la Confédération à peine défaite, il meurt le lendemain.

L'appellation de **Pères fondateurs** (*Founding Fathers*) désigne les hommes politiques promoteurs de la déclaration d'indépendance de 1776 et de la Constitution de 1787 : George Washington, bien sûr, mais aussi John Adams, Thomas Jefferson, James Madison (tous élus présidents), Benjamin Franklin... L'expression est cependant postérieure à Lincoln.

Fort Sumter est édifié en 1829 sur une île protégeant (ou interdisant) les approches du port de Charleston (Caroline du Sud), la grande base navale du Sud. Il est occupé le 26 décembre 1860 par une garnison favorable à l'Union, juste après que la Caroline du Sud eut proclamé sa sécession. Sommée de se rendre le 11 avril, la garnison refuse et les Confédérés ouvrent le feu le 12, déclenchant la guerre. Le fort tombe le lendemain.

l'émancipation, Lincoln ruse : une loi de juillet 1862 assimile les esclaves à de la « contrebande de guerre » qui peut être réquisitionnée par l'armée fédérale au même titre que les biens matériels des rebelles...

Lincoln ne proclame l'émancipation que le 22 septembre. Il profite alors de l'annonce de la victoire d'Antietam (voir photo p. 39), mais agit aussi pour éviter que Paris et Londres ne reconnaissent la Confédération : l'opinion européenne ne peut en effet décevoir les esclavagistes contre ceux qui luttent pour la liberté. Le Sud compte dès lors sur le dégoût de l'opinion du Nord vis-à-vis d'une guerre livrée « pour les Noirs ». Cet espoir n'est pas infondé et dure toute la guerre. En juillet 1863, des émeutiers protestant contre la conscription lynchent les Noirs dans les quartiers pauvres de Baltimore, Boston et New York.

Au premier semestre 1864, alors que les armées de Grant subissent des pertes effroyables, la propagande du Sud et les démocrates (voir encadré p. 39) du Nord accusent la « negromania » de Lincoln de faire massacrer les Yankees. À ses partisans qui le supplient de renoncer à l'émancipation pour gagner la présidentielle de novembre, Lincoln répond que les 130 000 Noirs qui combattent alors dans l'armée fédérale déserteraient aussitôt... La prise d'Atlanta par Sherman en septembre et les victoires de Sheridan dans

la Shenandoah (voir p. 43 et p. 45), en octobre, sauvent le Président : l'armée vote à 78 % pour lui. Mais il ne recueille que 54 % des voix chez les civils. L'émancipation des Noirs, en fin de compte, est acceptée, de justesse, comme un but de la guerre.

2 – Pourquoi la guerre éclate-t-elle en 1861 ?

Lorsque le territoire du Kansas est appelé par une loi de 1854 à devenir un État, le principe du « libre choix » (voir plus haut) débouche sur une quasi-guerre civile. En effet, colons esclavagistes du Sud et abolitionnistes du Nord se ruent sur place afin d'assurer dans les urnes une majorité conforme à leurs idées. La vendetta qui les oppose durera jusqu'après la guerre. Parallèlement, la chasse aux esclaves autorisée au Nord par

la loi y provoque des incidents fréquents entre ceux qui traquent les fugitifs avec l'aide fédérale, et les militants abolitionnistes. Le plus grave survient en octobre 1859

à Harper's Ferry (Virginie), à la frontière du Maryland. En guise de représailles contre les chasseurs d'esclaves virginiens, un groupe de militants dirigé par John Brown attaque l'arsenal de la ville. Brown est arrêté et pendu le 2 décembre, ce qui fait de lui un martyr, tandis qu'au Sud, on se persuade qu'une révolte des esclaves soutenue par le Nord est imminente.

En novembre 1860, l'élection à la Maison Blanche d'Abraham Lincoln, le candidat du nouveau Parti républicain connu pour ses positions progressistes, met le feu aux poudres. Profitant de la division des démocrates et des whigs entre pro et anti-esclavage, Lincoln remporte tous les États du Nord, les plus peuplés, grâce à sa proposition d'interdire l'esclavage dans tous les nouveaux États — tout en reconnaissant prudemment son maintien dans les États esclavagistes. Mais ces derniers, convaincus que ce programme va les rendre minoritaires au Sénat, décident de quitter l'Union pour préserver leur autonomie législative. Entre l'annonce des résultats, fin novembre 1860, et la prise de fonction du nouveau Président, le 4 mars 1861, sept États (voir carte p. 37) font sécession, votent une Constitution

et, le 18 février, élisent un président, Jefferson Davis (voir encadré ci-dessous). Le conflit change alors de nature. Il s'agit, pour les partisans de Lincoln, d'empêcher la destruction de l'État construit par les **Pères fondateurs** sur les principes de la démocratie majoritaire. Ses ennemis, eux, veulent faire respecter les droits des États contre la majorité des électeurs. « Une maison divisée ne peut tenir debout », résumera Lincoln, selon qui l'issue de la guerre décidera si « un gouvernement par le peuple et pour le peuple pourra exister sur cette terre ».

En attendant, pour éviter que les huit États esclavagistes restants, hésitants, ne fassent aussi sécession, Lincoln se dit prêt à négocier. Cette carotte est assortie du bâton : le Président de l'Union avertit qu'il ripostera si la Confédération s'empare des « propriétés fédérales », en l'espace les forts de l'armée. En donnant le 12 avril 1861 l'ordre de bombarder **Fort Sumter** (Caroline du Sud), Davis prend la responsabilité de la guerre. L'opinion des États du Nord, pas forcément abolitionniste mais certainement antisécessionniste, bascule alors en faveur d'un Lincoln propulsé au rang de défenseur de l'unité nationale. Dans la foulée, quatre États esclavagistes rejoignent la Confédération et quatre autres l'Union. Les cinq États frontaliers (Virginie, Missouri, Maryland, Kentucky et Delaware) voient leur population se diviser, les abolitionnistes de Virginie allant jusqu'à créer en 1862 leur propre État, la Virginie-Occidentale. Tandis que le Missouri s'enfoncé dans une terrible guerre civile au sein de la guerre civile...

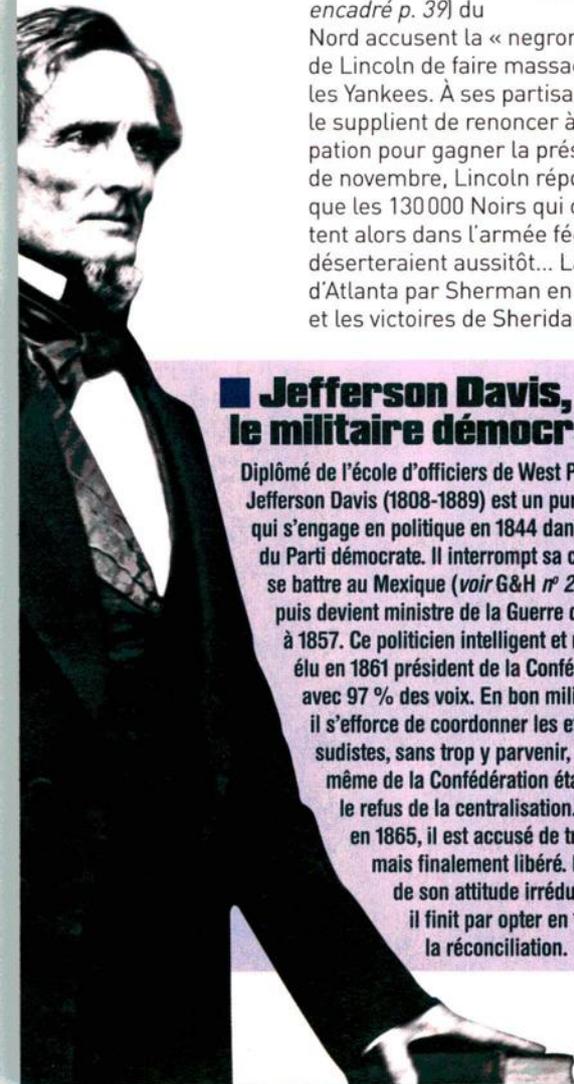
3 – Le Sud pouvait-il gagner au début ?

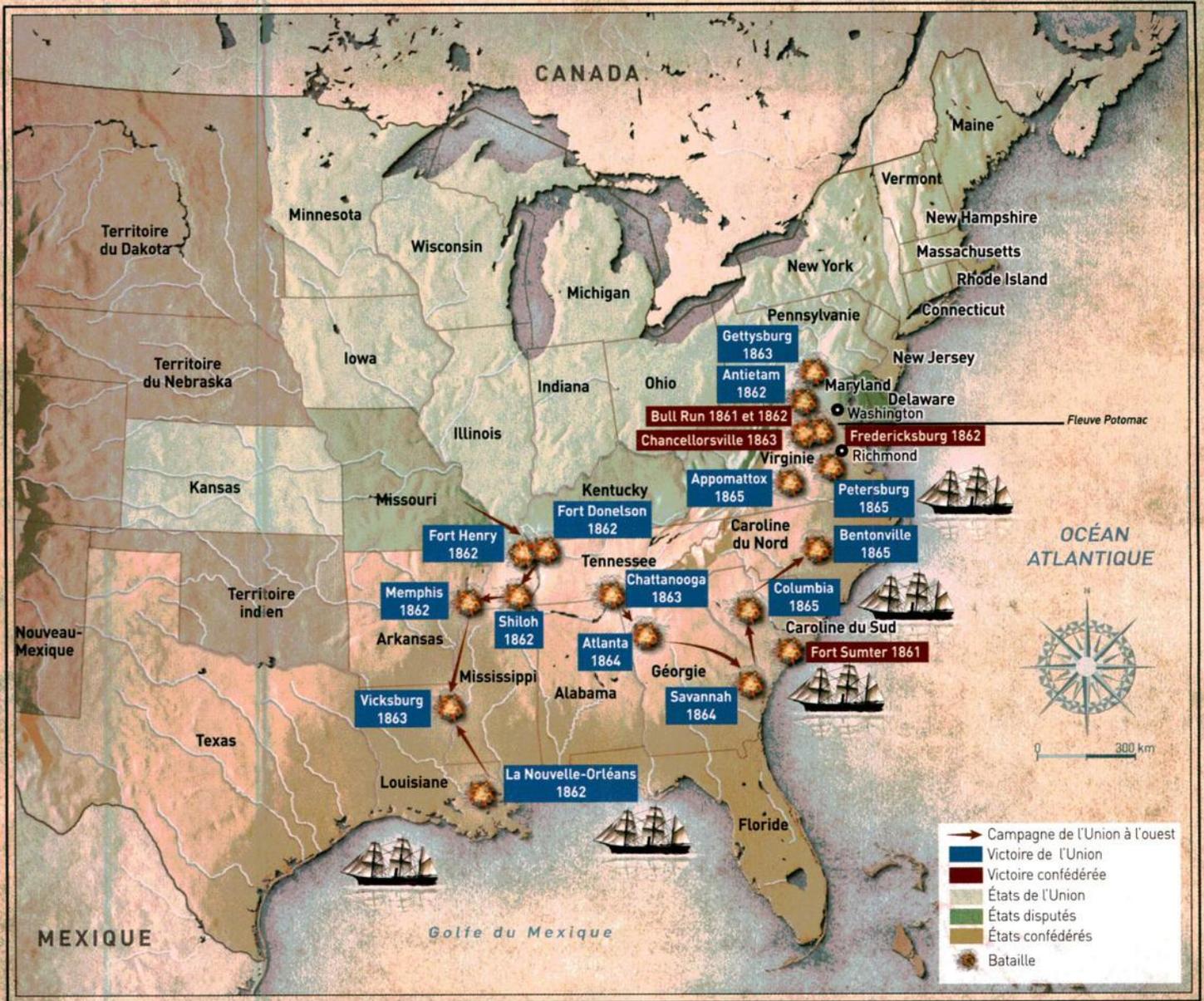
En 1861, les États-Unis ne comptent que 16 000 soldats professionnels, pour la plupart cantonnés dans l'Ouest, face aux Indiens. Les Pères fondateurs préféraient lever des milices en cas de guerre plutôt que maintenir une armée permanente, jugée dangereuse pour la démocratie. Portés par la mobilisation politique et idéologique qui a tenu en haleine les États-Unis pendant des années, les volontaires affluent en masse dans les deux camps. Mais il faut former et armer ces soldats improvisés, dispersés sur l'immense étendue du territoire américain, le recrutement étant essentiellement local. Le début de la guerre prend

L'émancipation des Noirs est acceptée au nom de la guerre.

■ Jefferson Davis, le militaire démocrate

Diplômé de l'école d'officiers de West Point, Jefferson Davis (1808-1889) est un pur militaire, qui s'engage en politique en 1844 dans les rangs du Parti démocrate. Il interrompt sa carrière pour se battre au Mexique (voir G&H n° 2, p. 60), puis devient ministre de la Guerre de 1853 à 1857. Ce politicien intelligent et reconnu est élu en 1861 président de la Confédération avec 97 % des voix. En bon militaire, il s'efforce de coordonner les efforts sudistes, sans trop y parvenir, l'essence même de la Confédération étant le refus de la centralisation. Capturé en 1865, il est accusé de trahison mais finalement libéré. En dépit de son attitude irréductible, il finit par opter en 1880 pour la réconciliation.





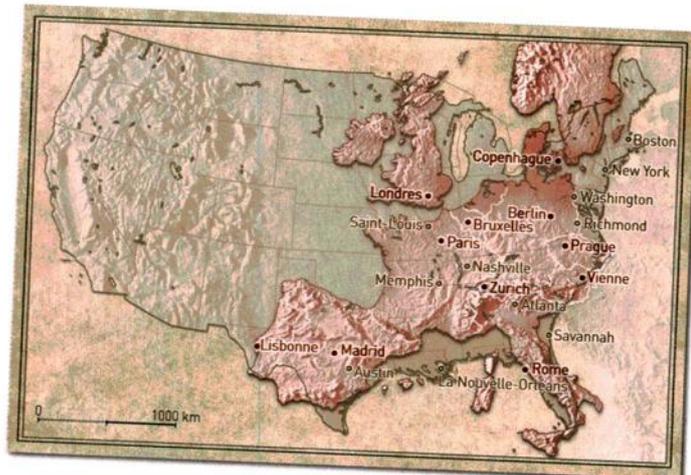
ainsi la forme d'une série d'offensives menées par les milices des États frontaliers contre leurs voisins immédiats, les effectifs les plus importants étant regroupés à proximité des deux capitales, Washington et Richmond, distantes de seulement 170 km. Si la première bataille de Bull Run (appelée aussi « bataille de Manassas », voir p. 52) est la plus connue, c'est parce qu'elle oppose les deux armées locales de Virginie et du Potomac. Mais des affrontements se déroulent simultanément dans le Missouri, en Virginie-Occidentale puis, au début de 1862, dans le Kentucky, le Tennessee, le Nouveau-Mexique, etc. Chaque État, jaloux de son indépendance, combat ainsi pour lui-même, en l'absence de stratégie centralisée. Faute de concentrer ses moyens, dès le départ inférieurs en hommes et en matériel à ceux du

Nord (voir infographies p. 38 et p. 51), le Sud ne sera jamais en mesure d'exploiter les succès tactiques ou opérationnels qu'il obtiendra régulièrement face à des chefs nordistes moins habiles. Il est vrai que le Sud ne peut guère définir d'autre stratégie qu'une résistance déterminée aux tentatives d'invasion nordistes jusqu'à ce que, découragée, l'Union reconnaisse son indépendance : le cœur de la puissance industrielle nordiste (Pittsburgh, New York, Boston) reste hors de portée.

4 - Pourquoi la guerre dure-t-elle si longtemps ?

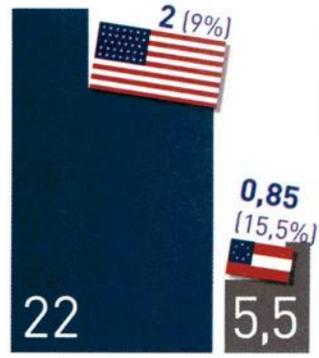
La guerre s'éternise quatre ans presque exactement, du 12 avril 1861 au 9 avril 1865. Cette incroyable

L'ÉCHELLE DE LA NORMANDIE CÔTÉ EST, ET DE L'EUROPE CÔTÉ OUEST
Le premier théâtre d'opérations se concentre sur les passages du fleuve Potomac, frontière entre Nord et Sud, dont les deux capitales, Washington et Richmond, sont voisines : 170 km les séparent, soit la distance de Paris au Havre ! En revanche, le théâtre Ouest est à l'échelle de l'Europe : la « marche à la mer » qui conduit le Nordiste Sherman d'Atlanta à Savannah en 1864 représente un bond de 480 km.

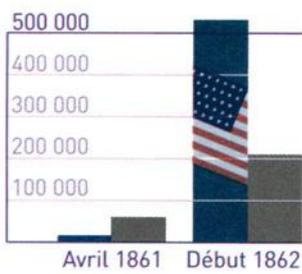


UNION contre CONFÉDÉRATION

Forces mobilisées
sur la population totale
du Nord et du Sud
(en millions)



Mobilisation



Taux d'alphabétisation



En 1861, le Sud compte 9 millions d'habitants, dont 3,5 millions d'esclaves ! En dépit d'un énorme effort de mobilisation, les Confédérés combattent à 1 contre 2,5, et ils ne peuvent supporter la guerre d'usure imposée par Grant en 1864. Les Nordistes, plus instruits, tirent en outre le meilleur des technologies, et la compétence de leur armée progresse.

LA GUERRE LA PLUS MEURTRIÈRE DE L'AMÉRIQUE

Pertes américaines (en milliers)



Le total de 620 000 morts (chiffre probablement sous-évalué, de nouvelles études évoquent plutôt 850 000) fait de la guerre de Sécession la plus meurtrière de toutes les guerres menées par les États-Unis : 2 % des habitants du pays, soit l'équivalent de 5 millions d'Américains si l'on rapporte ce pourcentage à la population actuelle !

durée s'explique d'abord par le manque de stratégie d'ensemble de part et d'autre. Les opérations se cristallisent, au début, sur deux théâtres principaux, le Nord de la Virginie et le bassin nord du Mississippi (voir carte p. 37), pour deux raisons : c'est là que les levées de miliciens sont les plus nombreuses et que l'animosité entre partisans de l'esclavage et abolitionnistes est la plus vive. Les armées du Nord et du Sud, régulièrement renouvelées par de nouvelles levées, y alternent offensives avortées et replis, victoires et défaites de la mi-1861 à la mi-1863.

Sur le front de Virginie, les Sudistes commandés par le général Lee repoussent toutes les tentatives adverses de prendre la capitale, Richmond, que ce soit par une attaque directe (en avril 1861, à Bull Run), en débarquant sur la côte (campagne de la Péninsule, avril-juin 1862) ou en essayant de tourner l'armée sudiste (deuxième Bull Run, juillet 1862). Ces belles victoires défensives, cependant, ne donnent pas au Sud les clés du Nord, qui se défend victorieusement à Antietam, en septembre 1862. Le balancier revient alors en sens inverse, et le Nord se fait moucher par deux fois à l'approche de Richmond (Fredericksburg, décembre 1862, Chancellorsville, avril-mai 1863). Et c'est à nouveau en passant à l'offensive que le Sud se voit défait

à Gettysburg (juillet 1863, voir p. 46), perdant cette fois tout espoir de victoire décisive. Faute de pouvoir déborder le doué tacticien qu'est Lee, les Nordistes optent pour une guerre d'usure sanglante. Des tentatives de débordement (The Wilderness et Spotsylvania, mai 1864 ; Cold Harbor, juin 1864) se heurtent aux lignes de fortification de plus en plus étendues qui protègent Richmond et Petersburg. La guerre de mouvement se transforme alors en guerre de tranchées... Comme en 1917, c'est l'impasse. Mais la situation sur le second front, celui du Mississippi, va changer la donne.

5 - Comment le Nord finit-il par l'emporter ?

Le dénouement vient des eaux. Fin 1864, Lincoln commence à engranger les fruits de la grande campagne de blocus des côtes imaginée par le général Scott : le plan « Anaconda » (voir encadré p. 52), ainsi nommé par la presse car il vise à étouffer la Confédération en la privant des ressources — munitions, armement, nourriture... — qu'elle doit importer faute de production locale suffisante. Les effets de la strangulation sont sensibles dès le printemps 1863 : la malnutrition frappe les pauvres, dont la situation



est aggravée par la conscription des hommes. Des émeutes de la faim secouent Richmond en avril. Aux élections de l'automne, Jefferson Davis ne conserve qu'une majorité de 15 et 2 sièges au Congrès et au Sénat confédérés. L'inflation atteint 9000 % (!) entre 1861 et 1865, contre 80 % dans le Nord. Équipement, nourriture et munitions commencent à manquer à l'armée à partir de l'automne 1864...

L'étouffement n'emprunte pas seulement la voie maritime : il passe également par le second front, celui du Sud-Ouest. Là, pas de mouvement de balancier, mais un grignotage progressif : grâce à la supériorité de leurs flottilles fluviales, les Nordistes parviennent, de février à juin 1862, à prendre le contrôle des rivières (Ohio, Cumberland, Tennessee) menant à la haute vallée du Mississippi.

À partir de ces positions, le général Grant, le grand chef de guerre de Lincoln, tente en décembre un raid amphibie sur Vicksburg (Mississippi), la principale forteresse qui garde le cours du fleuve, mais il échoue. En avril et mai 1863, il contourne la place par l'ouest et le sud, et prend à revers les armées sudistes, qui s'y enferment. Investi le 18 mai, Vicksburg capitule le 4 juillet. Le 9 juillet, une armée venue de La Nouvelle-Orléans s'empare de Port Hudson (Louisiane). La Confédération est coupée en deux ! Remplaçant Grant, dépêche

en Virginie pour prendre le commandement des armées de l'Union, Sherman avance au cœur de la Confédération pour en détruire les ressources. Parti du Tennessee fin mai 1864, il prend Atlanta (Géorgie) le 2 septembre, brise le 16 décembre une contre-offensive à Nashville (Tennessee). Puis il se rue vers l'Atlantique pour capturer Savannah (Géorgie) le 21 décembre. Le moral s'écroule alors sur le front de Virginie. Grant réussit à arracher aux Confédérés épuisés des positions clés autour de Petersburg le 1^{er} avril 1865, forçant son évacuation, puis celle de Richmond, le 2 avril. Lee tente de replier son armée en lambeaux vers l'ouest. Il est pris de vitesse, encerclé et contraint à capituler le 9 avril à Appomattox. Sherman, lui, remonte vers le nord : il occupe Raleigh (Caroline du Nord) le 13 avril et reçoit la reddition des dernières troupes confédérées le 26 avril. La guerre est finie.

6 – Quelles sont les conséquences pour les États-Unis ?

À l'issue du conflit, les deux buts de guerre du Président Lincoln semblent avoir été atteints : l'Union est rétablie et les 13^e, 14^e et 15^e amendements à la Constitution, votés entre 1865 et 1871, abolissent l'esclavage et offrent aux Noirs des droits politiques

■ Démocrates ou républicains : inversez votre vision

Jusque dans les années 1850, les deux partis politiques dominants sont les whigs (qui empruntent leur nom au parti pro-indépendance de 1776, lui-même reprenant le nom d'un parti britannique), majoritaires au Nord et à tendance plutôt progressiste, et les démocrates, majoritaires dans le Sud sur un programme plus conservateur. Jugeant les whigs trop timides dans la lutte contre les démocrates esclavagistes, les plus abolitionnistes d'entre eux font scission pour créer en 1854 le Parti républicain, qui capte rapidement les votes. L'un de ses dirigeants est un représentant de l'Illinois : l'avocat Abraham Lincoln, désigné candidat du parti à l'élection présidentielle de novembre 1860. Le Parti whig, vidé de sa substance, disparaît la même année. Bien qu'il ait entamé dans les années 1930 son virage à gauche, le Parti démocrate restera solidement accroché au Sud raciste jusque dans les années 1960.

égaux à ceux des Blancs. En réalité, les vieux démons américains n'ont pas été terrassés. L'égalité politique des Noirs est loin d'être obtenue : elle ne viendra qu'avec la loi sur les droits civiques de 1964, un siècle plus tard. L'égalité économique reste à conquérir...

La question de la place respective de la Fédération et des États dans la vie politique et sociale des citoyens n'est pas non plus tranchée, comme le montre l'actuel mouvement du Tea Party, qui a repris le flambeau sudiste du rejet de l'État fédéral et de la démocratie majoritaire au nom des droits des communautés. Malgré la guerre, malgré la victoire du Nord, la maison de la nation américaine n'est toujours pas aussi solide que le souhaitait Lincoln. ■

À Antietam, le 17 septembre 1862, la Pennsylvania Independent Battery contribue à noyer dans le sang l'offensive qui menace l'Union : un quart des 38 000 Sudistes engagés sont tués ou blessés. Le succès de l'artillerie nordiste va aller en s'amplifiant : le Nord industriel produit plus de canons (ici, des Parrott de 74 mm), sans compter les fusées-détonateurs qui font exploser les obus et les rendent bien plus meurtriers que les boulets napoléoniens.



Une guerre napoléonienne

Par Patrick Bouhet

Napoléon I^{er} n'aurait pas été complètement surpris de se retrouver à Gettysburg. En dépit de progrès techniques, Nordistes et Sudistes se fondent sur des manuels dont les origines remontent au XVIII^e siècle ! Faute de formation adéquate, d'effectifs et de chevaux, l'art de la guerre évolue peu, voire régresse.



Terre brûlée, massacres de civils, vagues de fantassins fauchés par milliers, canons lourds, trains blindés, mines, mitrailleuses et tranchées... Par bien des caractères, la guerre de Sécession semble annoncer la modernité, la « guerre totale » que sera la Première Guerre mondiale. Et pourtant, ces ressemblances indéniables, sans être anecdotiques, sont plutôt superficielles. Si l'on gratte en effet sous le vernis, une tout autre réalité apparaît au niveau tactique et opérationnel :

celle d'un conflit brutal, certes, mais archaïque, où les armées en présence s'essayent plutôt mal que bien à égaler les armées du Premier Empire. Avant d'examiner en profondeur ce curieux paradoxe, il convient de rappeler quelques éléments clés de la tactique napoléonienne. Dans sa forme la plus aboutie, elle consiste à organiser la coopération des trois armes (infanterie, cavalerie, artillerie) avec pour objet principal de conserver leur cohésion et de détruire celle des unités adverses. La destruction physique n'est, en elle-même, qu'une conséquence de cette perte de cohésion ou, à l'inverse, un prérequis. Le combat

rejouée par des amateurs



est lui-même divisé selon deux modes d'action : le feu et le choc. Le feu est moins décisif mais plus coûteux dans la durée ; le choc a un effet souvent immédiat et décisif tout en étant, paradoxalement, souvent moins létal. La coopération des armes, dans ce cadre, a pour principal avantage de créer un dilemme pour l'adversaire, dans la mesure où aucune formation ou tactique n'est universelle et ne permet de répondre de façon optimale à toutes les menaces. Bien au contraire, une solution efficace dans une situation peut être la pire dans l'autre... C'est le cas, par exemple, du carré contre la cavalerie qui devient piège mortel face à l'artillerie.

L'infanterie ne profite pas des progrès techniques

L'infanterie est l'arme principale de la guerre napoléonienne comme de la guerre de Sécession. Elle est polyvalente, peut manœuvrer sur tous les terrains, défendre et attaquer, agir par le feu et le choc. Cependant, la prépondérance de cette arme est encore accentuée par la part qu'elle représente dans les effectifs des deux armées (plus de 90 %, contre plutôt 75 à 80 % sous l'Empire). La première raison en est que le fantassin est sans conteste le soldat le plus facile et le moins cher à équiper, armer et former. L'infanterie de la guerre civile devrait

bénéficier en principe de trois grands progrès techniques intervenus depuis 1815. D'abord, l'amélioration de la mise à feu grâce au remplacement de la platine à silex par le **système à percussion**. Ensuite, l'utilisation de plus en plus répandue des armes à canon rayé. Enfin, le remplacement de la balle sphérique par la balle cylindro-ogivale Minié. En résultent une diminution des accidents de tir et une portée étendue (de 100 à 500 m en théorie), avec une précision plus grande. Ces « progrès » auraient dû conduire à une évolution de la tactique. L'étude des combats conduits entre 1861 et 1865 démontrerait plutôt le contraire. Question d'atavisme tout

Winfield Scott Hancock est l'un des rares bons « pros » rejoignant l'Union. D'Antietam (ici à la tête de la brigade irlandaise) à Gettysburg, ses actions lui valent le surnom de « Superbe ».

Le **système à percussion**, inventé par plusieurs armuriers au début des années 1820, remplace l'antique système de mise à feu à silex par un percuteur frappant une amorce qui contient un explosif chimique (fulminate de mercure). Il se révèle plus fiable et est utilisable par tous les temps.



Ce troupier nordiste du 71^e régiment de Pennsylvanie est équipé du fusil Springfield modèle 1861, une arme à canon rayé qui fait mouche à 300 m. Une performance inimaginable à Waterloo!

d'abord. Le règlement de formation des unités sur lequel s'appuient les deux camps est celui du lieutenant-colonel William J. Hardee livré en 1855. Mais il s'agit d'une actualisation du règlement de 1835 signé par le général Winfield Scott (à ne pas confondre avec le Winfield Scott Hancock de la page précédente!), lui-même adapté du règlement français de... 1791, un texte qui a réglé le ballet de l'infanterie française pendant toutes les guerres de l'Empire! Certes, des progrès (d'origine française, eux aussi) sont pris en compte par Hardee. Il s'agit, en particulier, des essais conduits pour continuer à mener des charges avec succès en dépit de l'emploi massif des armes rayées. Force est de reconnaître toutefois que la bataille de Gettysburg (voir p. 46), vue par le fantassin en 1863, s'apparente plus à Leipzig, un demi-siècle plus tôt, qu'à Sadowa, trois ans plus tard. Les formations utilisées, la ligne, les différents types de colonnes et l'emploi des tirailleurs sont très comparables à ceux de l'Empire. La poudre utilisée est la même qu'au début du siècle: elle obscurcit toujours autant le champ



de bataille, ce qui limite la vue, et la portée réelle des tirs n'augmente guère. Le combat est donc mené de près et les échanges de tirs peuvent être par ce fait longs et coûteux. Le système à percussion? Il diminue de 18 à 17 le nombre de gestes nécessaires au chargement du fusil. Rien qui bouleverse la cadence de tir. Enfin, le problème tactique majeur — amener une unité au contact d'une autre — reste le même: une unité qui a commencé à tirer n'avance plus... Les charges sont rarement poussées à fond, le combat s'éternise, les pertes s'accumulent et la décision rapide espérée disparaît, surtout sur le terrain américain, souvent difficile et compartimenté. Ces difficultés sont accentuées par le manque de formation des unités (voir encadré ci-contre). Elles sont incapables, par exemple, de développer les « passages de ligne », ces manœuvres savantes qui permettent de se glisser dans l'intervalle laissé entre deux unités pour se redéployer, devant ou derrière. Difficile de ce fait, pour une unité, de relancer une attaque ou de se replier sans

interpénétrer d'autres unités amies: le contrôle de l'action est vite perdu, et le désordre s'installe. Enfin, les unités varient considérablement dans le temps: un régiment comptant en principe plus de 1 000 hommes se retrouve souvent réduit, après quelque temps, à moins de 200, l'effectif d'une compagnie en Europe... Avec d'évidentes implications tactiques, notamment sur la longueur de ligne tenue. Tout cela ne favorise pas la mise en pratique de méthodes complexes, que l'armée française a mis plus de dix ans à apprendre sous la Révolution avant de les maîtriser sous l'Empire.

La cavalerie s'invente un nouveau rôle

Les cavaleries, tant confédérée que nordiste, n'ont rien de comparable avec celles des puissances européennes de l'époque, voire de Napoléon. En termes d'effectifs, d'abord: les armées de l'Empire comptent 20 à 25 % de cavaliers, contre moins de 8 % au sein des armées de la guerre de Sécession.

Des armées en panne d'officiers

Quand éclate la guerre en 1861, les États-Unis disposent de 2 000 officiers diplômés de West Point. Un vivier où puisent les deux armées pour diriger... des centaines de milliers d'amateurs. Cet insurmontable casse-tête explique le déficit d'efficacité tactique par rapport aux armées de l'Empire. Gettysburg offre un bon exemple des erreurs commises (voir p. 46). La « doctrine » militaire inculquée à West Point peut elle-même être incriminée: insistant sur le feu, les couverts et la conduite méthodique du combat, elle nuit à l'élan et à la décision par le choc. La crise de l'encadrement est criante dans les états-majors, composés d'une minorité de professionnels et d'une majorité d'expoliticiens, ingénieurs, hommes d'affaires et universitaires inexpérimentés (dont certains révéleront toutefois d'immenses talents). La transmission des ordres s'en ressent: jamais n'auront cours la clarté et la concision pratiquées sous Napoléon, ce qui empêche toute manœuvre complexe digne de la Grande Armée. Les généraux de la guerre de Sécession ont cependant tiré le maximum des troupes et des moyens dont ils disposaient. Ainsi se sont illustrés le Sudiste George Pickett et le Nordiste George Custer, alors qu'ils n'avaient pas brillé à West Point (ils sortirent derniers de leurs promotions respectives, en 1846 et 1861). Sans surprise, les plus doués furent ceux ayant l'expérience de la guerre américano-mexicaine de 1846-1848 (voir G&H n° 2, p. 60): Grant, McClellan, Burnside et Meade côté Union; Lee, « Stonewall » Jackson, Longstreet et Davis (le Président) côté Confédération.



La cavalerie opère souvent indépendamment de l'infanterie, comme ici à Gettysburg, où un raid du Sudiste Wade Hampton (au centre) est contré par les Nordistes de Custer.

Les raisons de ce déficit (aggravé au Sud, qui compte moitié moins de montures) : le coût, les délais d'apprentissage, les besoins en ravitaillement des chevaux et le terrain défavorable au déploiement de grandes unités montées. Les différences sont aussi d'ordre tactique. Les traditions et la doctrine américaines se portent plus naturellement vers des unités de dragons ou d'infanterie montée que vers de la « cavalerie de bataille » européenne, qui charge à l'arme blanche. La mode des raids massifs (jusqu'à 10 000 cavaliers) contre les voies de communication explique également le manque de coopération avec les autres armes, si ce n'est l'artillerie à cheval. Ainsi, à Gettysburg, toute la cavalerie sudiste est employée dans un raid, privant le général Lee de ses « yeux » au moment décisif. En vertu de ces « traditions » particulières, l'impact de la cavalerie sur le champ de bataille principal est symbolique. Pendant les trois premières années de la guerre, la cavalerie de l'armée nordiste du Potomac ne charge sabre au clair que cinq fois, avec des

effectifs inférieurs à 500 hommes et sur des terrains souvent défavorables... Ce n'est qu'à partir de 1863 qu'apparaissent de nouvelles tactiques sur le théâtre Est de la guerre, grâce à la progression qualitative des effectifs, à la diffusion des armes à répétition (comme le fusil Spencer, qui tire entre 14 et 20 coups par minute, ou le célèbre revolver Colt à 6 coups) et à la conduite agressive de chefs comme le Nordiste **Sheridan**. Tirant parti de la mobilité des troupes montées qui prennent les meilleures positions avant l'adversaire, des nouvelles capacités de feu et de l'emploi de réserves à cheval chargeant sabre au clair, la cavalerie nordiste contribue fortement à la victoire. Ainsi, c'est à souligner, la cavalerie de l'Union finit par innover à la fin de la guerre, sans jamais être parvenue à remplir, ne serait-ce que de loin,

Tactiquement, la cavalerie de l'Union ne parvient à innover qu'à la fin de la guerre.

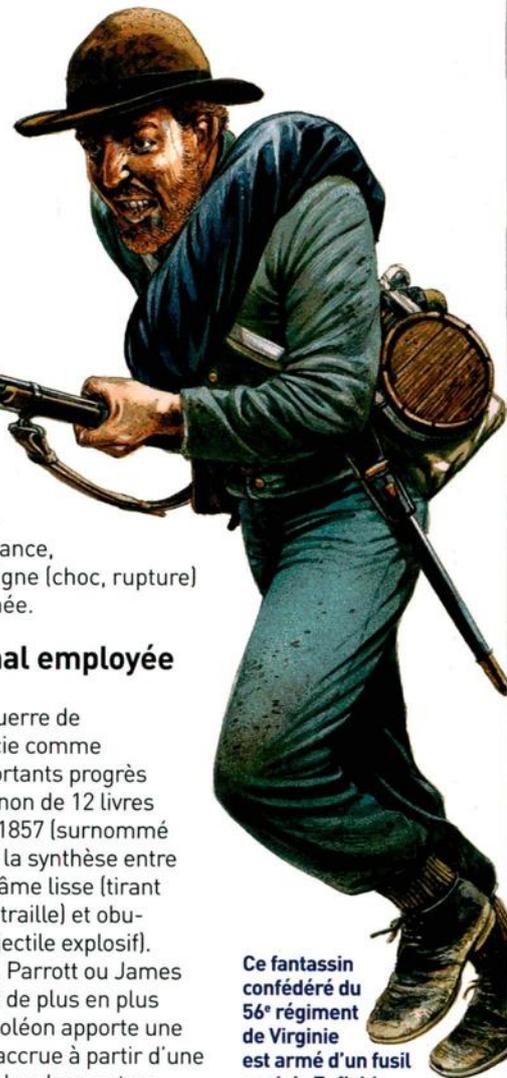
les missions des cavaleries légères (harcèlement, reconnaissance, poursuite) et de ligne (choc, rupture) de la Grande Armée.

L'artillerie mal employée

L'artillerie de la guerre de Sécession bénéficie comme l'infanterie d'importants progrès techniques. Le canon de 12 livres « léger » modèle 1857 (surnommé « Napoléon ») fait la synthèse entre pièce classique à âme lisse (tirant boulet plein ou mitraille) et obusier (tirant un projectile explosif). Les canons rayés, Parrott ou James par exemple, sont de plus en plus répandus. Le Napoléon apporte une puissance de feu accrue à partir d'une pièce très mobile, les deux autres une précision nettement supérieure à des portées beaucoup plus longues. À Fredericksburg, en 1862, les batteries qui soutiennent l'attaque nordiste sont placées à plus de 1 000 m derrière les lignes, alors qu'elles sont sur la ligne — ou devant — à Leipzig. Enfin, le matériel de siège voit apparaître des pièces de très gros calibre sur voie ferrée.

En dépit de ces progrès, les limites des autres armes s'appliquent à l'artillerie : faute de savoir-faire initial, il faut longuement réapprendre les leçons du Premier Empire. Ainsi, les batteries sont souvent dispersées dans les brigades d'infanterie, sous les ordres d'officiers incompetents.

L'emploi efficace de grandes batteries sous direction centralisée est rare, excepté en présence de bons spécialistes, tels Henry Jackson Hunt pour le Nord et Edward Porter Alexander pour les Confédérés. À courte portée, néanmoins, l'artillerie ne régresse pas : elle conserve la puissance observée autrefois



Ce fantassin confédéré du 56^e régiment de Virginie est armé d'un fusil anglais Enfield, aux performances équivalentes à celles du Springfield. Insuffisamment armés en raison du blocus nordiste et de la faible production locale, les Confédérés dépensent une énergie considérable à cibler et piller les stocks ennemis.

Diplômé de West Point, le général **Philip Sheridan** (1831-1888) combat d'abord à pied contre les Indiens dans l'Ouest. Rapidement promu par l'armée de l'Union, il intègre la cavalerie en 1862, où il s'illustre régulièrement (encore à l'Ouest). Nommé par Grant commandant de la cavalerie sur le théâtre Est, il obtient des résultats mitigés en mai 1864, mais se distingue en septembre en bloquant un ultime raid sudiste sur Washington et en conquérant, dans la foulée, la vallée de Shenandoah, stratégique pour l'approvisionnement ennemi (voir p. 45).

Du 28 au 30 août 1862, le général Lee et 50 000 Sudistes profitent d'une scission de l'armée nordiste pour culbuter les 62 000 Nordistes du général Pope lors de la **deuxième bataille de Bull Run** (appelée aussi Manassas). Lee regagne l'initiative mais les pertes sont équilibrées (20 %) et Pope s'échappe.

à Friedland ou Wagram, avec d'importantes disparités selon les camps. L'artillerie sudiste, souvent surclassée, cherche rarement le duel. Elle reste fréquemment cachée afin de se démasquer contre l'infanterie à courte portée. Les Sudistes, en outre, n'ont que fort peu de canons rayés modernes, encore que ce handicap soit relatif : plus précis, ils sont moins puissants que les pièces lisses, qui excellent dans le massacre de fantassins. Au point que le Nordiste McClellan souhaite, au début de la guerre, en diminuer le nombre au profit des Napoléon.

Lee contre Grant : la collision des parallèles

Le grand duel de la guerre de Sécession qui oppose Robert Lee (1807-1870) et Ulysses Grant (1822-1885) commence par un parcours commun dans l'armée. Le premier est fils d'un planteur de tabac virginien ruiné, ancien compagnon de Washington. Officier du génie, il sort de l'Académie militaire de West Point en 1829. Grant, fils d'un tanneur de l'Ohio, est lui aussi diplômé de West Point en 1843. Tous deux se distinguent contre le Mexique entre 1846 et 1848

(bien que Grant juge la guerre injuste). Puis Lee dirige West Point de 1852 à 1855, avant de passer à la cavalerie, tandis que Grant quitte l'armée en 1854 (gravement alcoolique, il rate ensuite sa vie civile). La guerre qui menace en 1861 fait diverger des parcours presque parallèles. Défavorable à la Sécession, Lee n'en refuse pas moins, par fidélité à son État natal (la Virginie), le commandement des forces de l'Union offert par Lincoln. Promu dès 1862 à la tête de l'armée de Virginie du Nord, il se révèle un général hors pair, qui brise net les tentatives d'invasion. Quant à Grant, facilement réintégré dans l'armée par une Union en manque d'expérience, il est général dès 1861 et brille à l'Ouest.

L'année 1863 marque un tournant pour la carrière des rivaux. Grant arrache le 4 juillet un succès majeur en emportant Vicksburg, clé du Mississippi, un jour après la défaite de Lee à Gettysburg. Lincoln fait alors de Grant, le 17 mars 1864, le commandant en chef combatif qui lui manque. Lee ne le devient, côté Sud, que le 31 janvier 1865. Dans la campagne qui s'ouvre en mai, Grant mord l'adversaire sans plus le lâcher, acceptant des pertes supérieures pour affaiblir l'ennemi. C'est là que les styles se révèlent. Par son expérience d'entrepreneur (même ratée), Grant a pris conscience de la supériorité démographique, économique et industrielle de l'Union. Il se montre ainsi stratège, imposant une guerre d'usure que Lee, tacticien brillant mais aux moyens limités, ne peut gagner. Le Nordiste se fait une réputation de boucher... et obtient la capitulation sans conditions qu'il recherche. Sa popularité le conduit quatre ans plus tard à la Maison Blanche, où il sera réélu (1869-1877).

La différence joue également en fonction des théâtres. À l'Est, la concentration dans les deux armées atteint quatre pièces pour 1 000 hommes, moitié moins à l'Ouest. Parfois, Lee réussit à dépasser largement ces proportions, ce qui montre qu'il perçoit parfaitement l'utilité du canon. Il joue, de fait, un rôle fondamental dans les batailles majeures : Antietam, Chancellorsville, Fredericksburg, Gettysburg... Mais l'apprentissage est long, d'autant qu'il s'agit d'une arme technique. Si la puissance défensive est tôt exploitée, la capacité offensive, en coopération avec les autres armes et en accompagnement des attaques, reste en retrait. Là encore, ce ne sont pas les progrès techniques qui empêchent de réaliser ce qui l'a été au début du siècle, mais bien un défaut de doctrine, de formation et d'expérience.

Le fantôme de la « bataille décisive »

Les guerres de l'Empire sont souvent caricaturées comme la recherche de la bataille décisive : une seule bataille, sur un seul lieu, en un seul jour, déciderait des résultats d'une campagne, pour ne pas dire d'une guerre. Ainsi que le montrent, cependant, les campagnes napoléoniennes de 1805, 1806, 1809 ou 1812 (sans parler de l'Espagne), la bataille « décisive » tient en réalité du fantasme : elle est rarissime. Les opérations de la guerre de Sécession reprennent ce modèle. Certes, une victoire de l'Union à l'issue de la première bataille de Bull Run (voir p. 52), le 21 juillet 1861, aurait pu ouvrir les portes de Richmond et faire gagner la guerre. Mais le Sud aurait-il reconnu sa défaite sur un seul combat ? Pas sûr... Quoi qu'il en soit, l'idéal de « bataille décisive » s'estompe progressivement, et les opérations se bornent à un ensemble d'escarmouches jusqu'en avril 1862. Les Nordistes, sous le coup de la défaite de Bull Run, sont trop inexpérimentés pour « mieux faire » ; et une stratégie défensive prime chez les Sudistes, dont le souci premier est — davantage qu'une victoire décisive conduisant à la disparition du Nord — d'assurer leur propre survie. La campagne menant à la seconde victoire sudiste à **Bull Run** fin août 1862, menée par Lee, est très napoléonienne dans sa conduite. Mais si Lee manie remarquablement ses corps d'armée, il ne poursuit

pas l'ennemi battu, comme l'aurait typiquement préconisé Napoléon, et il laisse échapper son adversaire. En traversant le Potomac (le fleuve qui sépare la Virginie du Maryland, et donc le Nord du Sud) le 24 juin 1863 et en s'enfonçant en Pennsylvanie, Lee ne vise pas non plus une victoire décisive au sens napoléonien, mais trois objectifs très différents. D'abord, se procurer chez l'ennemi le ravitaillement qui manque déjà à son armée, étranglée par le plan Anaconda (voir p. 52). Ensuite, dégager le précieux grenier que constitue en Virginie la vallée de **Shenandoah**, couloir d'invasion classique depuis le Nord. Enfin, faire pression sur les institutions du Nord (où Lincoln est toujours discuté) pour renforcer le parti de la paix. Mais l'opération est arrêtée à Gettysburg dès le 3 juillet. Cette défaite ramène les Sudistes au sud du Potomac et signe la fin de leurs offensives d'ampleur sur le territoire adverse.



Il s'ensuit une période de calme relatif : la qualité opérationnelle des deux adversaires est alors équilibrée, et nul ne peut forcer l'autre à combattre dans les conditions voulues. Tout change avec l'arrivée de Grant au poste de général en chef des armées du Nord en mars 1864 (voir encadré p. 44). Acculant l'ennemi dans une guerre d'usure, qui se poursuit dans les tranchées de Petersburg, ultime rempart de Richmond, Grant force Lee à capituler le 9 avril 1865 à Appomattox.

De nombreuses similitudes

Finalement, que ce soit dans la tactique ou les opérations, la guerre de Sécession ne diffère pas fondamentalement des guerres du Premier Empire. Elle s'en « démarque » par

une perte de performance de l'outil militaire, due au caractère improvisé des armées, au contexte particulier d'une guerre civile et aux conditions géographiques. Mais les armées

et le théâtre global des opérations sont de tailles comparables. De plus, la technologie, bien qu'ayant progressé, n'a pas induit d'évolution majeure des méthodes et des tactiques. Même le train

et le télégraphe (voir p. 50) ont plus d'impact sur les aspects stratégiques de la guerre que sur les opérations elles-mêmes.

Quant au blocage tactique d'un front, qui aboutit aux fameuses tranchées de Petersburg, il n'a rien d'inédit. On en observe déjà sous l'Empire, comme sur les lignes de **Torres Vedras** fortifiées par le Britannique Wellington entre 1809

et 1810. Cela n'en fait pas obligatoirement le signe avant-coureur des tranchées de la guerre de 1914-1918. D'autres guerres civiles dans l'histoire ont déjà conduit à faire pression, voire plus, sur les populations civiles, sans pour autant que l'on parle immédiatement de guerre totale.

En fait, la réputation de modernité de la guerre de Sécession est en partie causée par sa proximité, cinq ans plus tard seulement, avec la guerre franco-prussienne de 1870, où apparaissent de véritables bouleversements tactiques et opérationnels. Systématiquement, l'artillerie, chargée par la culasse, ne sert plus sur la même ligne que l'infanterie. Les fusils modernes, précis et à tir rapide, contraignent les fantassins au combat couché. Le train opère la concentration puis le ravitaillement d'armées immenses. Et la cavalerie, engagée et massacrée en masse par l'artillerie à tir rapide, entame son inexorable déclin... Une autre ère commence. ■

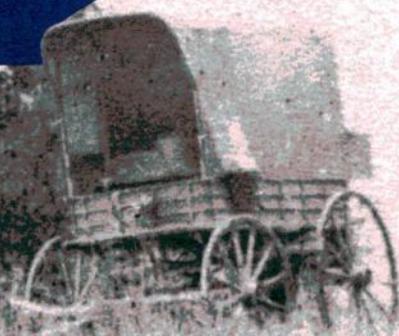
Bordée de montagnes et orientée vers le nord-est, la vallée de **Shenandoah** serpente de la Virginie sudiste vers l'intérieur nordiste, Maryland et Washington. Voie d'invasion obligée et garde-manger de l'armée confédérée, elle est âprement disputée mais tombe, en septembre 1864, aux mains de Sheridan.

Le général Wellington fortifie les lignes de **Torres Vedras** de novembre 1809 à septembre 1810 pour protéger la péninsule de Lisbonne, base d'approvisionnement britannique. L'armée française s'y casse les dents en septembre 1810. Forcée à une guerre de tranchées stérile durant un automne glacial, elle se retire en novembre après avoir perdu 25 000 hommes.

Les progrès techniques n'ont pas bouleversé le combat.



Un caporal du 22^e régiment de volontaires de New York veille sur un canon Napoléon, ainsi surnommé en l'honneur de Napoléon III (il est né en France en 1853). Apprécié pour sa fiabilité, il a été adopté par les deux camps.



Gettysburg : une colline, trois jours, 8 000 morts

Par Patrick Bouhet

Napoléon disait que le meilleur général est celui qui commet le moins d'erreurs. Rien n'éclaire mieux cette sage parole que le festival de bévues de Gettysburg en juillet 1863, bataille dont les « frictions » révèlent plus que jamais le manque de professionnalisme des combattants aux ordres de Lee et Meade.

Le général Pickett, à qui Lee ordonne une ultime et suicidaire charge sous la mitraille.

« **Q**uand tout est fini, un type aussi stupide que moi peut constater que des erreurs ont été commises. Je remarque cependant que mes erreurs me sont toujours signalées trop tard », aurait reproché à ses officiers le général Lee, le grand chef des armées confédérées, pour les inciter à le critiquer. Il parlait d'or. Du début à la toute fin, la guerre de Sécession a été marquée par des erreurs, à tous les niveaux. La bataille de Gettysburg, si elle dévoile les qualités des deux armées, est un révélateur exemplaire de leurs déficiences.

Comme bien des batailles du conflit, celle-ci découle plus d'un concours de circonstances que de la volonté d'un des deux généraux en chef.

Chefs aveugles et sourds

D'un côté, le général Robert E. Lee, qui commande l'armée de Virginie du Nord, est privé des renseignements qu'aurait dû lui fournir la cavalerie du flamboyant « Jeb » Stuart. Celui-ci a perdu le contact avec son chef et conduit son propre raid autour de l'armée yankee. De l'autre, le général George G. Meade s'empare du commandement de l'armée du Potomac le 28 juin 1863, trois jours seulement avant la bataille. Il n'a pas pris ses marques... Mais un

de ses commandants de cavalerie, Buford, parvient à freiner suffisamment l'offensive adverse pour offrir aux Nordistes la clé de leur victoire : la possession des hauteurs au sud de Gettysburg.

Le premier jour de bataille, le 1^{er} juillet, est un combat de rencontre, où les plus gros renforts prennent l'avantage. Pourtant, les Confédérés pourraient l'emporter si le général Ewell, successeur tout frais du célèbre « Stonewall » Jackson tué le 10 mai 1863, obéissait à Lee — ce n'est pas le cas —, qui lui conseille de prendre les points hauts sur lesquels les Nordistes sont repliés. L'incapacité du chef sudiste à contrôler ses subordonnés se signale encore avec Hill, qui engage son corps d'armée, contre



Gettysburg coûte à Lee entre 23 000 et 28 000 tués, blessés ou prisonniers. Un tiers des forces engagées. Un désastre pour une armée déjà à court d'effectifs. L'Union subit des pertes équivalentes mais peut s'appuyer sur des réserves importantes.

1^{er} juillet 1863

L'armée confédérée de Lee, arrivée par l'ouest, vise les carrefours de Gettysburg. Dans la matinée, elle se heurte par hasard aux soldats nordistes de George Meade. Ces derniers tentent de se défendre au nord de la ville, en arc de cercle ①. Mais ils sont repoussés et doivent se retrancher au sud de Gettysburg sur une ligne de hauteur propice ②, centrée sur la colline de Cemetery Hill.

2 juillet 1863

Le combat de la veille se déplace aux ailes. L'armée nordiste s'organise en fer à cheval, suivant les crêtes qui vont de Wheatfield (gauche) à Culp's Hill (droite) en passant par Cemetery Ridge-Cemetery Hill (centre). À gauche, le général nordiste Sickles veut se porter sur les hauteurs du Peach Orchard ①. Ce mouvement hasardeux est percuté par la contre-attaque de Longstreet, et Sickles, en péril, doit se replier en disputant furieusement le Devil's Den ②. Longstreet tente alors de tourner le flanc gauche par Little Round Top, mais des renforts arrivés *in extremis* font échouer la manœuvre ③. À droite, les Nordistes contiennent à grand-peine les assauts sur Cemetery Hill et Culp's Hill ④.



l'avis de Lee, dans un combat majeur. Le lendemain 2 juillet, les Sudistes n'y voient guère mieux et leur attaque sur les flancs adverses (voir ci-contre) est mal coordonnée. Le 1^{er} corps, que commande le général Longstreet et qu'une longue marche d'approche retarde jusqu'à 16 heures, n'arrive pas à localiser la gauche nordiste et ne peut déborder. Est-on mieux loti côté yankee ? Guère. Désobéissant à Meade, le général Sickles porte son corps sur le Peach Orchard, une hauteur qu'il estime plus favorable à la défense. Mais il forme alors un saillant vulnérable et s'y fait étriller, exposant tout son flanc gauche. Heureusement pour Sickles, le colonel Vincent, un avocat de 26 ans, prend l'initiative de mener sa brigade sur la colline de Little Round Top, quelques minutes avant que Longstreet n'y parachève un fatal mouvement tournant. Les Nordistes ont de la chance : leur position défensive en fer à cheval, imposée par le relief, favorise le passage de renforts d'un flanc à l'autre.

Assauts désordonnés

Aggravant les errances du commandement, les trois armes mènent une guerre séparée, bien au-dessous du niveau de collaboration atteint depuis les guerres de l'Empire. On l'a

vu, la cavalerie sudiste de Stuart opère en totale autonomie. C'est aussi le cas des Nordistes, sur les flancs de la bataille. Les charges, rares et mal conduites avec des effectifs insuffisants, le sont sans coordination avec l'infanterie. L'artillerie, elle, se montre incapable de préparer une attaque puis de l'appuyer pendant sa durée, comme le démontre, le 3 juillet, la célèbre charge du général Pickett. Non seulement l'ampleur et la durée de la préparation ont averti l'ennemi de l'assaut, mais les fantassins de Pickett ont à franchir 1 200 m de glacis, sous le feu de l'artillerie nordiste. Le résultat est un massacre : sur les 12 500 partants, la moitié sont tués, blessés ou prisonniers. Et Lee, toujours à court d'effectifs, perd sa bataille. Enfin, il y a un réel décalage entre les ordres du commandement et la capacité des troupes à exécuter. Trop ambitieux, les plans de Lee exigent une coordination irréalisable. Mais la perception même de cette faiblesse empêche Meade d'exploiter l'avantage acquis au soir du 3 juillet : peu sûr des capacités de ses troupes (épuisées il est vrai), il laisse Lee s'échapper sans poursuivre. Le Sudiste déplore 4 700 tués, son adversaire 3 200.

Ainsi, après plus de deux ans de combats, Gettysburg démontre une fois de plus la validité des lois universelles de la guerre : la conduite d'une armée de près de 100 000 hommes ne s'improvise pas ; la réussite d'une manœuvre, même simple et bien conçue, exige entraînement et excellence des participants ; enfin, la bonne volonté et l'engagement ne remplacent pas le professionnalisme pour limiter les « frictions » propres aux opérations militaires. ■

3 juillet 1863

Le troisième jour, Lee joue son va-tout : tenu en échec devant Culp's Hill ①, il charge Pickett d'enfoncer la ligne de Cemetery Ridge ②. Mais la charge, menée à découvert, vire à la boucherie et l'assaut échoue. Lee a perdu la bataille et n'a plus qu'à battre en retraite vers le Sud.

Le Nord improvise mieux la guerre moderne

Par Benoist Bihan

Faute d'un vrai passé militaire en 1861, les belligérants n'ont aucune idée de ce qu'est une « grande » guerre. Plus industrialisé, urbanisé, le Nord parvient à s'extirper des représentations napoléoniennes pour inventer une guerre nouvelle, où industrie, économie et politique se combinent au service d'une stratégie.

Le maréchal **Helmuth von Moltke** (1800-1891) est chef d'état-major de l'armée prussienne pendant trente ans. Véritable intellectuel militaire, il est avec Bismarck l'artisan des victoires prusso-allemandes de 1864 contre le Danemark, de 1866 contre l'Autriche et de 1870-1871 contre la France.

L'intervention militaire française au Mexique est déclenchée par Napoléon III avec l'appui initial de Londres et Madrid. La raison ? La suspension du paiement des intérêts de ses créances internationales décrétée par le président mexicain Benito Juárez en juillet 1861. Débarqués en décembre 1861, les Français prennent Mexico en juin 1863 et installent un empereur de la maison de Habsbourg, Maximilien. Mais la guerre d'usure qui suit aboutit au retrait sans gloire de juin 1867.

Entre l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence, *casus belli* pour le Sud en novembre 1860, et le bombardement de Fort Sumter qui ouvre la guerre en avril 1861 (voir p. 36), plus de six mois s'écoulent. Pourtant, aucun des deux belligérants ne met ce délai à profit pour développer un plan de guerre efficace, ou, dans le chaos politique qui suit la naissance de la Confédération, une stratégie cohérente. Cette imprévoyance paraît curieuse alors qu'une guerre semble inévitable. Mais elle est en réalité compréhensible. Les États (désormais désunis) d'Amérique n'ont aucune expérience d'un conflit majeur. La guerre de l'Indépendance (1774-1781), celle de 1812-1813 contre le Royaume-Uni (voir G&H n° 10, p. 62), celle contre le Mexique (1846-1848, voir G&H n° 2, p. 60) sont demeurées d'une ampleur limitée. Le reste n'a consisté qu'en expéditions coloniales punitives contre les Amérindiens.

Ainsi, la « grande » guerre, familière aux militaires européens, est totalement étrangère aux Américains. Nombre d'entre eux la considèrent même comme une manifestation de la « barbarie » supposée du Vieux Continent. L'expérience européenne — dont les penseurs, Jomini en particulier, sont lus outre-Atlantique — aurait-elle pour autant aidé les deux camps à trouver une solution à leurs dilemmes ? Ce n'est pas évident. La guerre de Sécession, sous des paravents napoléoniens,

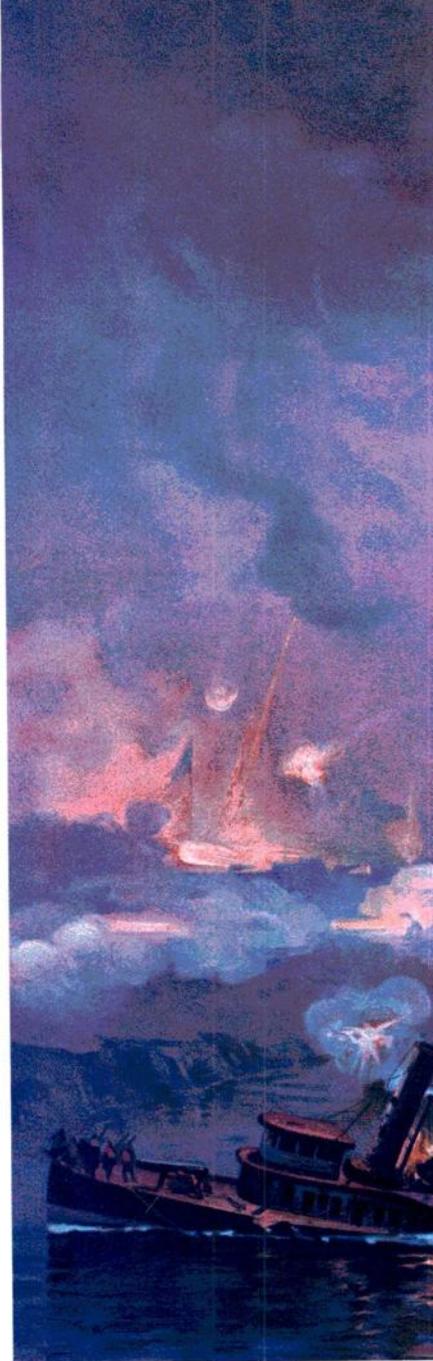
place en effet ses combattants face à des problèmes stratégiques aussi complexes qu'inattendus, en particulier parce que la majeure partie d'entre eux se situent très en amont des champs de bataille, loin des regards de la théorie militaire de l'époque.

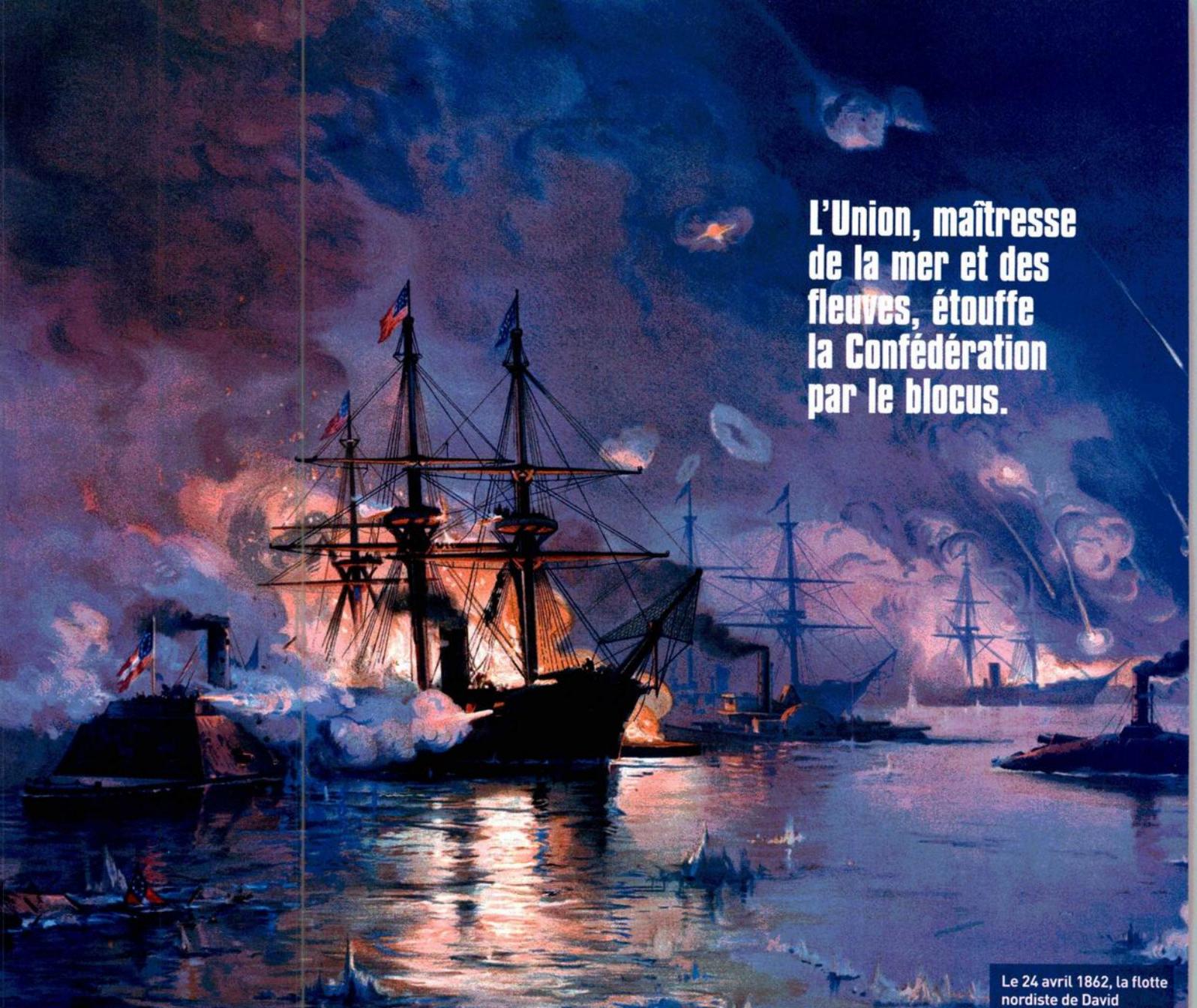
Aussi la guerre de Sécession illustre sans doute mieux que toute autre la phrase du Prussien **Helmuth von Moltke** : « La stratégie est un système d'expédients. » Un adage qui se vérifie dans les quatre domaines clés que sont l'intégration de la dimension maritime du conflit, la mise en réseau de l'immense territoire américain au service d'opérations efficaces, la mobilisation des moyens de production et, enfin, celle des hommes. Autant de dimensions inexplorées dans lesquelles l'Union révèle son habileté et qui trouvent leur synthèse dans le plan connu sous le nom de « Anaconda » adopté fin 1861 (voir p. 52).

1 – La mer, clé de la lutte terrestre

Paradoxe apparent pour une guerre civile, donc éminemment terrestre, la dimension maritime y joue un rôle capital. C'est que les États-Unis sont une île du point de vue stratégique, et les États du Sud encore plus que ceux du Nord. Bordée par l'Atlantique à l'est et le golfe du Mexique au sud, la Confédération a pour frontière ouest les grandes plaines du centre américain ou les déserts du futur Nouveau-Mexique : de véritables

océans continentaux, que borde l'axe fluvial décisif du Mississippi, qui pénètre depuis la mer dans la profondeur du sous-continent nord-américain. Seule la frontière avec le Mexique permettrait à la Confédération de disposer d'un débouché continental. Mais ce pays sous-développé est de surcroît en proie à des désordres internes, aggravés par l'intervention française en décembre 1861. Et manque de chance pour les Confédérés, le Nord du Mexique n'est pas occupé par les troupes de Napoléon III, sensible à la cause sudiste, mais par les républicains du président Juárez, appuyés par l'Union. Dans ces conditions, le contrôle de l'élément liquide se révèle vite décisif. Or, l'Union dispose d'un avantage écrasant, en mettant la main dès le début sur pratiquement la totalité de l'US Navy. Certes, ses 42 pauvres





L'Union, maîtresse de la mer et des fleuves, étouffe la Confédération par le blocus.

Le 24 avril 1862, la flotte nordiste de David Farragut, montée sur la corvette *Hartford* (au centre), force de nuit l'entrée du Mississippi sous le feu des forts Jackson et Saint Philip, malgré l'opposition de la barge cuirassée *Louisiana* (à gauche) et du navire éperon *Manassas* (à droite). L'audace de Farragut lui livre sans combattre la première ville de la Confédération : La Nouvelle-Orléans, à 120 km en amont, et ses 170 000 habitants.

navires sont obsolètes. Mais ils peuvent agir en quasi-impunité, bloquant les ports adverses et gagnant le temps nécessaire à la construction de nouveaux bâtiments dans les chantiers navals du Nord.

Le Sud se retrouve ainsi placé dans la situation de la France du Premier Empire sous blocus britannique, mais sans disposer, comme Napoléon, de l'appui d'un continent entier. Priver la Confédération de liaisons maritimes est une menace mortelle. Reposant presque exclusivement sur le coton (voir p. 35) et le tabac, l'économie sudiste dépend entièrement des exportations. Richmond dépend également des importations pour son armement. Et le Président Davis a besoin de maintenir un lien diplomatique pour gagner l'appui des puissances européennes... en particulier pour faire lever le blocus. Malheureusement pour lui,

ses moyens navals sont bien insuffisants. Quelques corsaires tentent de perturber le commerce adverse, une poignée de navires marchands rapides s'essayent à forcer le blocus... À ces expédients classiques s'ajoute un bricolage plus ou moins heureux. Le cuirassé CSS *Virginia* menace — l'espace de quelques heures — le blocus du plus grand port confédéré, Charleston. Le sous-marin *Hunley* (voir photo p. 52) coule un navire de guerre, mais au prix de sa propre existence.

Ce harcèlement sudiste, aussi spectaculaire et novateur soit-il, reste dérisoire. Maître de puissants chantiers navals, bien approvisionné en métaux dont la Confédération est privée, le Nord s'appuie en outre sur un énorme vivier d'ingénieurs. Cela permet de compenser instantanément chaque avancée technologique adverse (dès sa

deuxième sortie, le *Virginia* doit affronter le cuirassé *Monitor*; voir G&H n° 9, p. 86). Et le Sud n'a rien à opposer aux offensives navales qui l'étouffent. Opérations amphibies — comme à La Nouvelle-Orléans en 1862 (voir ci-dessus) ou à Mobile, en Alabama, en 1864 —, contrôle des fleuves, transport de renforts d'un point à un autre des États-Unis... La marine démultiplie par sa présence l'efficacité des opérations terrestres. L'exemple le plus éclatant est la « marche à la mer » de l'armée nordiste de Sherman en 1864 (voir carte p. 37). Après un mois d'opérations coupée de ses bases, cette force de 62 000 hommes rallie le port de Savannah, cœur de la Confédération, où attendent les navires de la Navy avec du ravitaillement. Que l'Union ait pu prendre le risque d'un tel rendez-vous révèle bien l'impuissance navale de son adversaire...



2 – Rail, vapeur et télégraphe modifient la logistique

Si la maîtrise des mers, premier clou dans le cercueil des ambitions confédérées, se révèle si importante, c'est aussi parce que l'Amérique du Nord, en 1860, se résume à une immensité quasiment vide d'infrastructures. De gigantesques espaces semi-sauvages traversent les théâtres d'opérations dans lesquels la distance impose sa tyrannie, démultipliée par l'absence d'agriculture développée et par une densité de population très inférieure à celle de l'Europe. Impossible dans ces circonstances d'importer les recettes logistiques fondées sur la géographie de l'Europe de l'Ouest. L'ensemble de la guerre de Sécession s'apparente de ce point de vue à une campagne de Russie façon Napoléon, mais dédoublée [voir carte p. 37] ! Au problème du ravitaillement s'ajoute celui de la transmission des ordres et des comptes rendus, difficultés posées

Un rôle novateur, même si limité, est joué par les « trains télégraphistes » de l'Union : deux chariots, un télégraphe et 8 km de fil capables de suivre les unités au combat.

tant à l'intérieur des deux théâtres d'opérations qu'entre eux et les capitales respectives.

Heureusement pour les logisticiens, on n'est plus en 1812 : la révolution industrielle a bouleversé l'espace et le temps. Ainsi le chemin de fer abolit dans une certaine mesure la distance, en accélérant la traversée des immensités américaines : en tenant compte des nécessaires arrêts pour les « pleins » de bois et d'eau, un train peut parcourir 120 à 150 km par jour, contre 20 à 30 km seulement pour un convoi de chariots. Le ravitaillement des armées

en marche n'est certes pas réglé mais, au moins, vivres, munitions et équipements divers transitent bien plus vite vers et depuis les dépôts. Le train, surtout, permet de dépêcher tout aussi rapidement des renforts d'un point à un autre, donnant à la

manœuvre ferroviaire une nouvelle dimension stratégique.

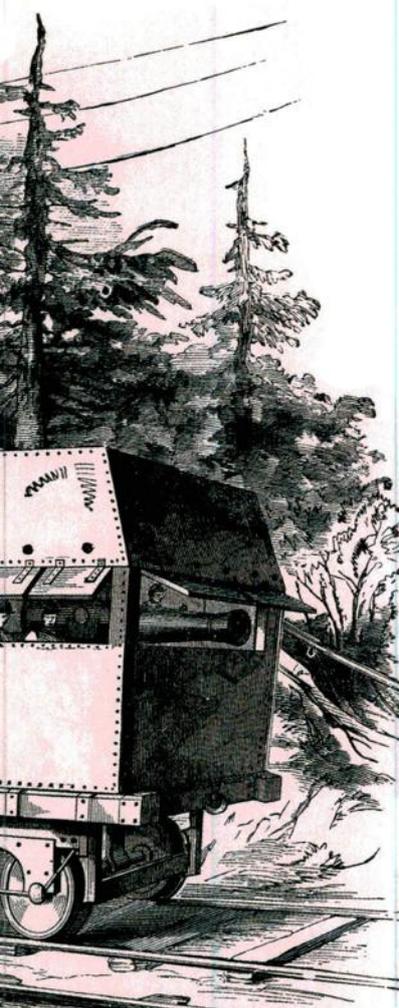
Le transport fluvial profite aussi de la propulsion mécanique. Et les voies navigables tel le puissant Mississippi, que l'on peut pour la première fois remonter grâce aux bateaux à vapeur, jouent un rôle similaire aux voies ferrées. Les bateaux possèdent même une autonomie supérieure aux loco-

motives : franchir 1 000 km demande ainsi quarante jours de chariot, sept jours de train et seulement trois à quatre jours de bateau ! On comprend dès lors l'avantage de maîtriser les fleuves.

Le télégraphe joue,

lui, le même rôle d'accélération pour l'information : il est possible désormais, chose impensable à l'époque de Napoléon, d'envisager des opérations réellement combinées entre des armées distantes de plusieurs centaines de kilomètres.

Le télégraphe permet de combiner des opérations entre des armées fort éloignées.



3 – Le Nord enrôle l'industrie

L'une des principales ruptures de la guerre de Sécession tient au poids de la mobilisation économique et à l'importance de son intégration aux opérations militaires. Certes, il fallait à Napoléon des manufactures d'armes et des fabriques de poudre; certes, la Royal Navy de Nelson était l'aboutissement d'un effort économique sans équivalent dans l'Europe moderne. Mais la révolution industrielle rend l'équation plus complexe. La question pour les deux belligérants n'est plus seulement de produire des armes, mais en amont d'arbitrer entre industrie civile et effort de guerre, de mettre la première au service du second afin d'optimiser son efficacité.

Impossible d'espérer mener la guerre en autonomie par rapport à l'économie du pays. Le Sud, faute de moyens, s'y essaie, conduisant des raids systématiques, allant du simple coup de main à des razzias lancées par une armée. Cette économie de pillage ne mène pas très loin. Développer une véritable économie de guerre est une tout autre affaire, où entre en jeu une multitude de questions complexes. Répartir au plus juste les ressources entre armée, marine, rail, production civile. Standardiser les acquisitions d'armement pour gagner du temps et, nerf de la guerre, de l'argent. Harmoniser un système bancaire alors chaotique et réguler des secteurs comme le chemin de fer pour donner au gouvernement les moyens de son effort militaire.

Le Nord concentre 71 % du réseau ferré en 1860, un atout jalousement préservé grâce au blindage des wagons. Une armée de 100 000 hommes et 35 000 bêtes nécessite 600 t d'approvisionnement par jour.

Ni rail ni télégraphe, c'est vrai, ne sont tout à fait neufs: Napoléon III a déjà utilisé le premier pour transporter des troupes en Italie, en 1859, tandis qu'un « fil qui chante » relie Londres à sa Navy opérant en Crimée de 1853 à 1856. Jamais l'un comme l'autre n'avaient cependant été employés de manière aussi systématique, ni joué un rôle aussi important: les particularités géographiques locales amplifient le poids stratégique de la logistique. Et le Nord, comme en matière de marine, part avec un avantage écrasant: en 1861, il monopolise 35 000 des 49 000 km de voies ferrées disponibles, une supériorité renforcée par le fait que les chemins de fer sudistes desservent surtout les ports rendus inutiles par le blocus. L'Union produit en outre bien plus de rails et de locomotives (voir infographie ci-dessus) que le Sud — le rapport est plus équilibré pour le télégraphe, industrie plus « légère ». Surtout, l'Union se révèle bien plus habile à mobiliser ses moyens.

EN 1860, L'UNION CONCENTRE LA PRODUCTION ÉCONOMIQUE (en %)

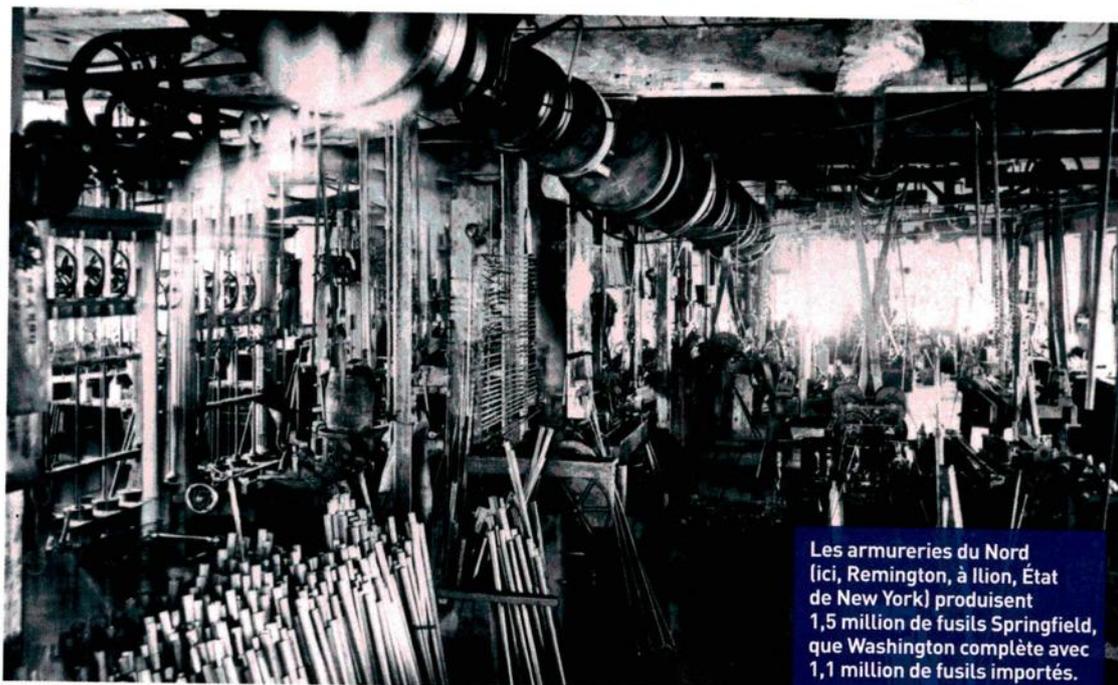


Dès 1850, plus de 80 % de l'industrie est installée au Nord. Et la moitié du petit secteur industriel du Sud est localisée dans des États frontaliers qui seront vulnérables pendant la guerre. Le Sud ne produit ainsi en 1860 que 19 locomotives contre 470 pour le Nord ! Il doit importer la quasi-totalité de son matériel de guerre et de son équipement ferroviaire. Ce que le blocus organisé par l'Union rend très difficile.

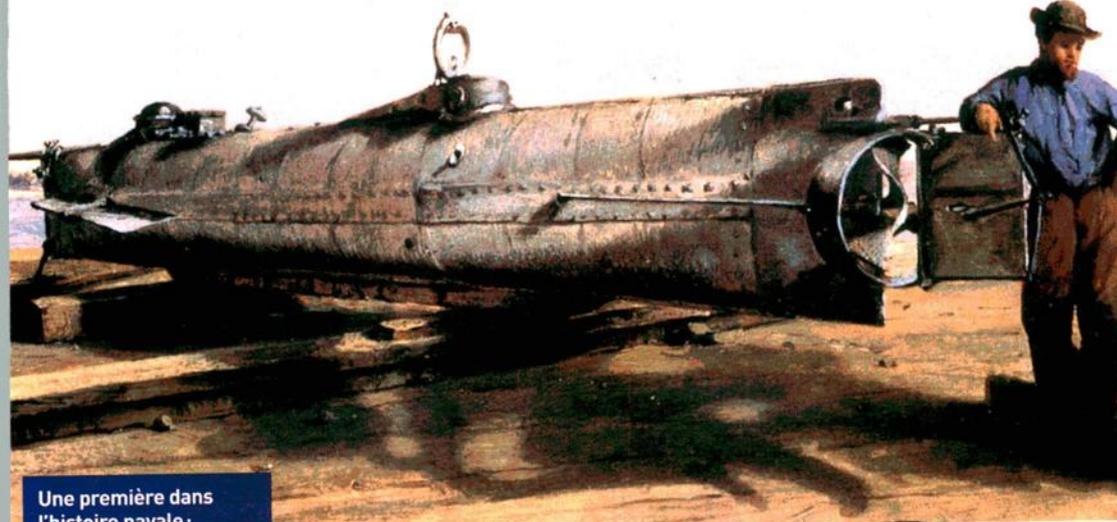
UN NORD INDUSTRIALISÉ FACE À UN SUD RURAL



Plus modernisée, plus urbanisée, l'Union mobilise dans l'armée une grande quantité d'intellectuels et de techniciens civils, dont les qualités d'organisateur vont encadrer et développer l'effort de guerre.



Les armureries du Nord (ici, Remington, à Ilion, État de New York) produisent 1,5 million de fusils Springfield, que Washington complète avec 1,1 million de fusils importés.



Une première dans l'histoire navale : le 17 février 1864, le sous-marin sudiste *Hunley* coule la corvette *Housatonic*... et disparaît dans l'explosion avec ses huit hommes d'équipage.

Alors que gaspillage et corruption sont monnaie courante, aucun des belligérants ne parvient à coordonner réellement ses efforts. Ainsi, la marine et l'armée gèrent-elles leurs propres arsenaux, leur propre base industrielle. La « guerre industrielle » est aussi intestine à chaque camp. La standardisation est lente à s'imposer, particulièrement dans le domaine naval. La nouveauté de systèmes comme les cuirassés rend difficile l'accord autour d'un modèle unique. De surcroît, les différents départements du même gouvernement ont des opinions et des intérêts divergents. Et cette réalité est encore plus marquée entre gouvernement et acteurs privés...

L'Union, dans ces domaines, n'est pas meilleure que la Confédération ; elle est seulement moins pire, surtout grâce à une répartition initiale plus favorable des moyens de production. Industrialisé (voir *infographies p. 51*), doté d'un secteur financier et bancaire mieux développé, capable de commercer avec l'Europe, le Nord part avec un avantage initial déterminant sur un Sud voué tout entier aux productions agricoles d'exportations, où l'industrie est embryonnaire et où la main-d'œuvre qualifiée et les machines outils manquent tout autant que les sources de revenus. En 1863, seules 10 % des armes sudistes sont ainsi de fabrication confédérée...

L'essentiel de l'artillerie est pris à l'ennemi, les fusils sont capturés de même ou importés par des briseurs de blocus. Pire : la structure même de la Confédération rend difficile sa mobilisation.

4 – Mobiliser : savoir convaincre et contraindre

En dépit de leur importance, les moyens de production et de communication restent secondaires face au réel défi de la guerre civile : la mobilisation des hommes et des institutions. La guerre de Sécession n'oppose pas deux États monolithiques et homogènes, mais deux démocraties où s'affrontent des conceptions différentes de l'État, des buts de guerre et de la manière de les atteindre. Ces visions évoluent en outre en fonction des résultats militaires, qui influent sur les équilibres politiques par le biais des élections. Or, il se trouve que l'évolution de ces conceptions donne rapidement à l'Union un avantage écrasant.

Le premier de ces avantages est institutionnel. Le système confédéral du Sud, qui préserve les prérogatives des États (c'est l'un des prétextes mêmes de la sécession), est plus difficile à gouverner que le système fédéral. Quand Lincoln ordonne, son adversaire Davis doit négocier, plaider, faire des concessions. Il faut dire que le président nordiste s'avère un politicien hors pair, qui met tout son talent

De la négociation armée à la destruction,

Persuadés d'un succès facile, le général nordiste McDowell et ses 35 000 hommes sont refoulés le 21 juillet 1861, devant le nœud ferroviaire de Manassas — proche de la rivière **Bull Run**, qui donne son nom à la bataille —, par les 20 000 Confédérés du général Beauregard, renforcés (une première dans la guerre) par 9 000 hommes arrivés en train.

La stratégie gagnante de l'Union doit énormément au plan conçu dès les premières semaines de la sécession par le général Winfield Scott (1786-1866), commandant en chef de l'US Army depuis 1841. L'homme a du mal à passer pour un foudre de guerre. Il a 74 ans, souffre de surpoids et ses lauriers sont quelque peu défraîchis : il a combattu les Anglais en 1812, a dirigé la guerre contre le Mexique (1846-1848)... Il n'en garde pas moins esprit vif et tête froide, même dans les mois enfiévrés qui précèdent le conflit. Scott envisage son plan comme un moyen de forcer le Sud à réintégrer l'Union en deux étapes. La marine bloquera les ports rebelles ; simultanément, une armée descendra le

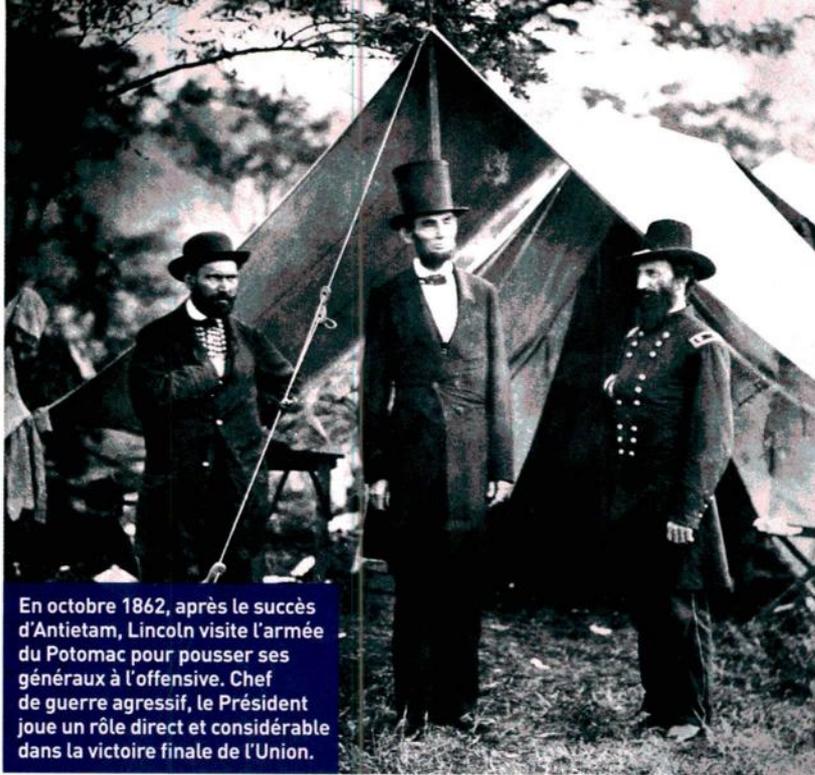
cours du Mississippi, axe vital et frontière ouest de la Confédération, pour s'emparer de La Nouvelle-Orléans. Le blocus naval sera ainsi doublé d'un blocus fluvial. Isolés, incapables d'exporter la production qui assure leur survie financière, les États rebelles se rendront alors à la raison commerciale...

Bien qu'unioniste, Scott est originaire du Sud et cherche à limiter l'intensité du conflit. Son plan, surnommé « Anaconda » parce qu'il vise à exercer sur le Sud une pression concentrique à la manière du serpent sur sa proie, est toutefois rejeté par l'opinion échauffée. À quoi bon une stratégie aussi compliquée alors que 160 km seulement — même pas une semaine de marche — séparent les deux

capitales ? Il suffira de balayer les rebelles et d'occuper Richmond. Puis tout rentrera dans l'ordre.

Cette volonté d'aller vite se heurte à un obstacle : les régiments tout neufs du général McDowell, enthousiastes mais inexpérimentés, tombent sur un mur de fusils confédérés autour de la petite gare de Manassas. Cette première bataille dite de **Bull Run** s'achève sur un succès sudiste, qui laisse Washington désarmée. La guerre va être plus difficile et plus longue qu'escompté.

Anaconda retrouve grâce aux yeux de Lincoln et devient un véritable canevas stratégique. Et le plan ne cesse d'évoluer avec l'accroissement continu de la puissance coercitive de ses anneaux. Le blocus se resserre d'abord grâce



En octobre 1862, après le succès d'Antietam, Lincoln visite l'armée du Potomac pour pousser ses généraux à l'offensive. Chef de guerre agressif, le Président joue un rôle direct et considérable dans la victoire finale de l'Union.

à renforcer les pouvoirs présidentiels. Tirant le maximum des institutions, Lincoln sait aussi, dès le début de la guerre, les contourner par des biais informels quand il le juge nécessaire. En déclarant en avril 1861 que la sécession est une insurrection, il force ainsi la main du Congrès divisé sur l'attitude à adopter vis-à-vis du Sud. Pour récompenser les territoires loyaux et renforcer le camp de l'Union, il appuie la création de nouveaux États : le Kansas en janvier 1861, la Virginie-Occidentale dès 1862 (entrée dans l'Union officiellement en juin 1863). Toutes manœuvres interdites aux Confédérés, sauf

à renier les fondements mêmes de la sécession. Non seulement le Sud est plus difficile à gouverner mais sa constitution qui laisse de larges prérogatives aux États nuit à l'effort de guerre. L'armée n'est pas unie, mais formée de contingents d'États qui restent à leur charge, aboutissant à des clauses d'engagement différentes et à des querelles de commandement, surtout dans l'Ouest. La capacité du gouvernement à employer l'outil législatif pour s'imposer aux milieux d'affaires est également moindre : la nationalisation de fait des chemins de fer et des banques par Lincoln n'a pas d'équivalents au Sud. La Confédération, si elle

met en place une autorité centrale des chemins de fer, ne la dote pas de réels pouvoirs, ceux-ci demeurant aux mains des États ou des actionnaires. Le résultat est un réseau ferroviaire inadapté, avec de fréquentes ruptures de charge. De la même manière, l'emprunt et la planche à billets sont préférés à l'impôt, avec pour conséquence une inflation rapidement incontrôlable.

Le seul domaine dans lequel les deux camps jouent à armes égales est celui de l'opinion. Journaux et lobbies sont employés par chacun pour mobiliser sa population et diviser celle de l'adversaire, tandis que dans les États frontaliers — Kansas, Missouri, Tennessee, Kentucky, Maryland, Virginie — les partisans de chaque camp emploient des méthodes plus radicales : guérilla, pillage, assassinat... Qui alimenteront le banditisme (comme celui des célèbres frères James) après la guerre. Les unités irrégulières viennent ainsi renforcer les efforts croissants des armées régulières des deux camps pour frapper les esprits. Une victoire spectaculaire ressoude une population lasse et contribue en outre à démoraliser celle de l'adversaire, en particulier dans la Confédération : comme le résumera Sherman, il n'est jamais inutile de rappeler à l'adversaire que « la guerre, c'est l'enfer ». ■

Le revolver Colt à 6 coups et le fusil Henry à 16 coups annoncent l'ère des armes à répétition. La production du Henry (290 par mois) est limitée, mais le Nord en a l'exclusivité, ce qui lui procure des effets tactiques dévastateurs : un soldat peut tirer 28 coups par minute !



les mues du plan Anaconda

au développement de la Navy : 42 navires (dont 12 vraiment utilisables) au début de la guerre, 260 fin 1861, 671 en 1865 ! Cet arsenal permet la multiplication des prises de ports et des débarquements. La conquête de La Nouvelle-Orléans le 1^{er} mai 1862 accélère par le sud le contrôle du Mississippi, réalisé en avril 1863 avec la chute de Vicksburg. Isolée par la mer, tronçonnée par la ligne du Mississippi qui exclut trois États, la Confédération rétrécit en outre en septembre 1863 avec la mainmise de l'Union sur les États disputés du centre : Kansas, Missouri, Tennessee. L'année suivante, le serpent ajoute les crocs à l'étouffement et croque la Géorgie et l'Alabama, deux piliers du Sud, attaqués par

la terre depuis le Tennessee et par la mer depuis La Nouvelle-Orléans, tandis que les anneaux du siège se referment autour de Petersburg, ultime rempart de Richmond. Voué à étouffer l'adversaire, Anaconda vise désormais à l'écraser : il ne s'agit plus de ramener les rebelles à la raison, mais d'abattre leur autonomie sociale et politique, de disloquer la société sudiste pour en éliminer les ferments sécessionnistes. Cette ambition débute le 1^{er} janvier 1863 par la proclamation de l'émancipation des esclaves. Pour l'accélérer, l'Union entreprend à partir de 1864 la destruction des infrastructures et des plantations dans certains secteurs clés, en particulier lors de la « marche à la mer » de Sherman,

qui coupe en deux la Confédération. Le Sud, alors, est réduit à l'épaisseur de la Virginie et des Carolines, dont la reddition est inévitable. Conçu au départ autour d'objectifs limités, Anaconda finit par englober tous les aspects d'une guerre totale, économique, sociale, diplomatique, militaire... Avec une intégration d'autant plus poussée que les enjeux deviennent absolus : il s'agit non plus de vaincre mais d'obtenir une reddition sans condition, une exigence que les Américains manifesteront dans toutes leurs guerres ultérieures. Remarquable improvisation, ce plan présente toutes les caractéristiques fondamentales de la stratégie moderne, dont il constitue la première manifestation. ■ B. B.



À Appomattox, le 9 avril 1865, Robert Lee, général en chef de l'armée confédérée, signe la reddition de son armée au général Grant (assis à droite).

Une postérité politique plus que militaire

Par Benoist Bihan

À la différence des guerres napoléoniennes, décortiquées dans les moindres détails par les théoriciens comme Clausewitz, la guerre de Sécession n'a guère laissé d'enseignements militaires. Pourtant, le conflit a profondément marqué l'Amérique et, à travers elle, le monde contemporain.

Le 15 février 1898, le cuirassé USS *Maine* explose à La Havane, où il est ancré pour « protéger » les ressortissants américains alors que la guerre d'indépendance contre l'Espagne fait rage à Cuba. Washington accuse Madrid d'avoir fomenté un attentat (ce qui n'a jamais été clairement prouvé) et déclenche, le 25 avril, la guerre hispano-américaine. L'Espagne jette l'éponge le 12 août, après que sa flotte eut été écrasée par la Navy à Manille et Santiago de Cuba. Les États-Unis y gagnent les Philippines, Guam et Porto Rico, ainsi que le contrôle de Cuba.

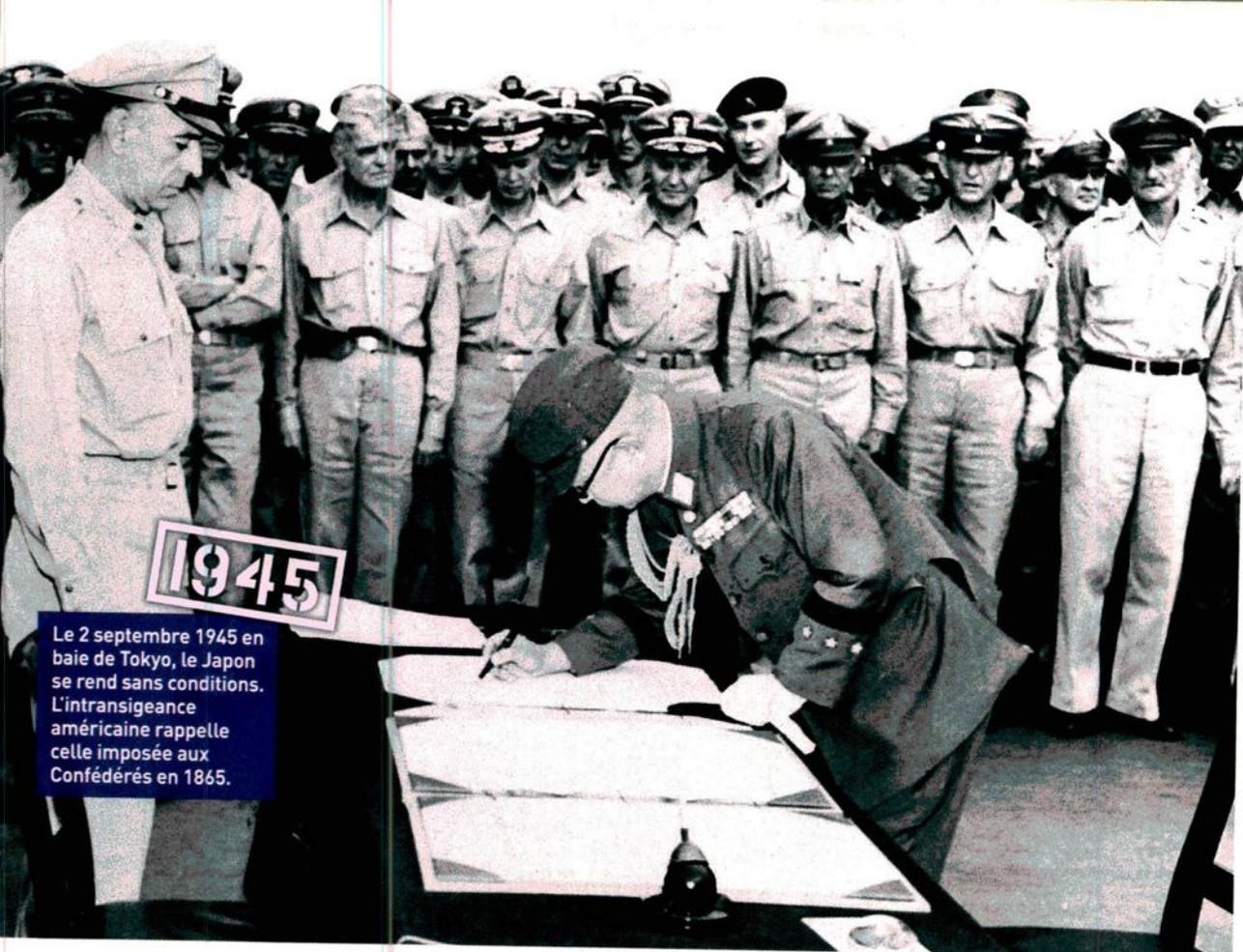
La guerre civile américaine est sans conteste le conflit le plus important entre la fin des guerres napoléoniennes et le début de la Première Guerre mondiale. Par sa durée de quatre ans, les trois millions d'hommes engagés, la nature et l'ampleur d'opérations conduites à l'échelle d'un continent, la mobilisation politique, sociale, économique et militaire totale des belligérants... Et pourtant, elle n'apparaît pas, ou peu, dans la pensée militaire et stratégique. Les armées concernées — US Army et US Navy — se sont empressées de tourner la page d'un conflit politiquement douloureux et fort différent des guerres menées ultérieurement par les États (enfin) réunis d'Amérique. Largement démobilisée et dominée par des vétérans du conflit (dont quelques Confédérés réintégrés)

plusieurs décennies encore après la guerre de Sécession, l'Army va vivre sur ses acquis. Ses maigres effectifs vont se partager entre défense côtière et guerre irrégulière contre les Indiens. Double mission peu exigeante, qui ne laisse guère d'opportunités pour appliquer les leçons de l'immense conflit qu'a été l'*American Civil War*. Le résultat ? Une sclérose intellectuelle et technique que révéleront les errements de la guerre hispano-américaine, en 1898. La Navy, elle, a mené jusqu'en 1865 une guerre sur le littoral alors qu'elle lorgne désormais vers la haute mer, et son expérience industrielle des Monitor, intéressante, est vite dépassée.

Leçons peu transposables

Quant aux Européens, ils ont bien dépêché des observateurs militaires dans l'Union comme dans la

Confédération. Mais leurs rapports, souvent riches et pertinents, sont bornés par leur expérience personnelle, et leurs armées n'en tirent que des leçons partielles, d'autant que l'on y juge avec dédain les officiers « amateurs » américains. En outre, les leçons logistiques apprises sur le terrain difficile et dépeuplé des États-Unis s'appliquent difficilement à une Europe déjà développée, ou correspondent mal au modèle de guerre colonial pratiqué, par exemple, par les Britanniques. Enfin, les académies militaires russes, britanniques et françaises n'intègrent la guerre de Sécession qu'à partir de 1867. Or, la guerre entre la Prusse et l'Autriche s'est produite entre-temps, et apparaît plus pertinente pour les Européens (surtout pour les Prussiens, forts de leur propre expérience victorieuse). Au milieu de cette relative indifférence vis-à-vis du conflit américain, la Russie,



1945
Le 2 septembre 1945 en baie de Tokyo, le Japon se rend sans conditions. L'intransigeance américaine rappelle celle imposée aux Confédérés en 1865.

qui a soutenu le Nord, fait exception. Immense et sous-développée, elle voit dans les opérations de l'Union à la fin de la guerre un exemple à suivre en matière de logistique et de communications mais aussi de raids massifs dans la profondeur adverse. Toutefois, les militaires russes n'envisagent d'enseignements du conflit que sous l'angle strictement militaire.

La naissance de l'« American way of war »

De fait, à part Karl Marx et surtout Friedrich Engels, les deux théoriciens du communisme, rares sont les Européens qui comprennent les vraies leçons stratégiques du conflit : l'importance de mobiliser économie et industrie au service de l'effort de guerre, le rôle clé de l'opinion, la nécessité d'inscrire l'affrontement dans la durée...

Ce capital théorique échappe aux militaires, qui l'ignorent complètement. S'appuyant sur une vision caricaturale de Clausewitz que très peu ont lu, les officiers ne considèrent la stratégie que comme l'art de concentrer les forces en vue de LA bataille décisive, dont la guerre de Sécession puis la guerre franco-prussienne de 1870-1871 ont pourtant montré le caractère chimérique.

Cette ignorance de la guerre de Sécession par ses contemporains ne signifie pas l'absence de postérité : elle a façonné durablement la conception politique et sociale de la guerre aux États-Unis. La victoire de l'Union est obtenue en effet par la reddition sans (guère de) conditions de la Confédération, prélude à l'achèvement de la destruction du système social et politique du Sud. Une destruction entamée dès 1864 par la ruine systématique du potentiel économique via le ciblage de la base sociale du pouvoir confédéré : la dévastation d'Atlanta par les troupes de Sherman en est l'exemple parfait. Cette façon de vaincre s'est imposée, depuis, comme un archétype dans l'inconscient collectif américain. Elle explique en particulier l'exigence unilatérale de Roosevelt d'une reddition sans conditions de l'Allemagne et du Japon pendant la Seconde Guerre mondiale — choix alors incompris, tant par Churchill que par Staline. Elle explique également, de manière plus générale, la tendance naturelle des États-Unis à « monter aux extrêmes » dans la détermination de leurs buts de

Pour les États-Unis, la guerre doit aboutir à des résultats définitifs.

guerre, et leur difficulté à mesurer l'emploi de leur force militaire. Ainsi, MacArthur sera-t-il prêt à risquer l'escalade nucléaire pour gagner la guerre, pourtant limitée, de Corée (1950-1953) ; l'US Air Force à raser le Viêtnam (1964-1975) ; George Bush fils à mener une apocalyptique « guerre mondiale contre le terrorisme » après le 11-Septembre...

La guerre, pour être juste, doit aboutir à des résultats définitifs. Cette conviction, moraliste, pétrie de protestantisme mais aussi ancrée

dans l'idée démocratique que le sacrifice consenti par la nation n'est politiquement justifiable que s'il n'a pas à être renouvelé, constitue le legs le plus important

de la guerre de Sécession. Sa portée va bien au-delà des frontières américaines : les États-Unis favoriseront ainsi, cette fois en Europe, la création d'une autre Union, dont la fonction première est de rendre définitifs les résultats de la « pacification » du continent européen au terme de deux guerres mondiales. À ce titre, l'Europe contemporaine est, elle aussi, l'héritière indirecte de la guerre civile américaine. ■

Pour en savoir + sur le dossier

- *À lire* • *La Guerre de Sécession 1861-1865*, James McPherson, Robert Laffont, 1991.
- *La Guerre de Sécession – Images d'une Amérique déchirée*, Farid Aueur, François Bourin Éditeur, 2011.
- *La Guerre de Sécession*, Farid Aueur, PUF, collection Que sais-je ?, 2013.
- *Voyage en Amérique 1861-1862 – Un prince français dans la guerre de Sécession*, Philippe d'Orléans, comte de Paris, préface de Farid Aueur, Perrin / Fondation Saint-Louis, 2011.
- *La Conquête du courage*, Stephen Crane (roman), Gallimard, 1982.
- *The Atlas of the Civil War*, James McPherson, Running Press, 2005.
- *The American Civil War and the Origins of Modern Warfare: Ideas, Organization and Field Command*, Edward Hagerman, Indiana University Press, 1988.
- *War on the Waters: The Union and Confederate Navies 1861-1865*, James McPherson, University of North Carolina Press, 2012.
- *Battle Tactics of the Civil War*, Paddy Griffith, Yale University Press, 1989.
- *Tried by War: Abraham Lincoln as Commander in Chief*, James McPherson, Penguin Books, 2009.
- *The Military Legacy of the Civil War: The European Inheritance*, Jay Luvaas, University Press of Kansas, 1988.
- *The Grand Design – Strategy and the U.S. Civil War*, Donald Stoker, Oxford University Press, 2010.
- *The Gettysburg Campaign – A Study in Command*, Edwin B. Coddington, Touchstone, 1997.
- *À voir* • *La Guerre de Sécession*, Ken Burns, 4 DVD, Arte Editions, 2009.

ENCYCLOPÉDIE DE L'ARMEMENT MONDIAL

Plus de 3000 armes dans 190 pays!

L'encyclopédie de l'armement mondial décrit avec toutes les précisions techniques utiles, et un nombre impressionnant d'illustrations en couleur, les armes légères (individuelles et collectives) utilisées dans le monde depuis 1860 dans 190 pays différents.

5 tomes déjà sortis. 2 autres encore à venir.

L'encyclopédie de l'armement mondial

AUTEUR : JEAN HUON.
ALBUM RELIÉ.
DIM. 21 x 29,7 CM.
320 PAGES SUR PAPIER GLACÉ.
5 TOMES DÉJÀ SORTIS.
2 AUTRES ENCORE À VENIR.



LE TOME À PARTIR DE

52€
FRAIS D'ENVOI OFFERTS

Jean Lopez
Lasha Otkhmezuri

JOUKOV
L'homme qui a vaincu Hitler

-5%
26,60€
SEULEMENT
AU LIEU DE 28€



Par le rédacteur en chef de Guerres & Histoire!

S'il est un soldat qui mérite qu'on s'arrête sur son action durant la Seconde Guerre mondiale, c'est le maréchal soviétique Joukov. En voici sa première biographie, rédigée par Jean Lopez, notre rédacteur en chef, à partir des archives ouvertes après la chute du communisme.

JOUKOV. L'homme qui a vaincu Hitler

FORMAT : 15,4 x 24 CM.
732 PAGES.
PERRIN.

Hastings 1066, acte de naissance de l'Angleterre

Par Joanne Taaffe

Le 14 octobre 1066, Guillaume, le duc de Normandie, débarque sur les côtes anglaises et s'empare du trône en une journée sanglante. La bataille de Hastings reste mal connue. Elle constitue pourtant un tournant de l'histoire britannique.

« **T**en sixty six and all that : histoire mémorable de l'Angleterre, avec tous les trucs à se rappeler, dont 103 événements heureux, cinq mauvais rois et deux dates authentiques. » Écrite en 1930, cette parodie de manuel scolaire, devenue best-seller, est aussi ancrée dans la culture populaire anglaise que l'*Almanach Vermot* l'est en France. La première des « dates authentiques » est 1066, ou plus précisément le 14 octobre 1066, jour de la bataille d'Hastings. La seconde est 55 avant J.-C., année de

la première expédition de Jules César dans la future province romaine de Britannia. Les auteurs auraient pu rajouter une date, ou jeter les Romains par-dessus bord, mais 1066 serait restée à coup sûr. Qu'est-ce que cette date a de si exceptionnel ? Après tout, l'Angleterre a vécu quantité de moments historiques. Comme la **Grande Charte** de 1215, première constitution d'Europe, à la base du régime

politique anglais. Ou encore l'exécution du roi Charles 1^{er} par un gouvernement révolutionnaire en 1649 (voir G&H n° 10, p. 84), là encore une première européenne. Qu'importe, la victoire des Normands du duc Guillaume sur les Anglo-Saxons du roi Harold reste perçue par les Anglais comme le pivot fondamental de leur destinée commune. L'Américain Stephen Morillo, professeur d'histoire militaire médiévale au Wabash College (Indiana) et spécialiste de la bataille, y voit l'une des

La **Grande Charte** (*Magna Carta*) est imposée en 1215 au roi Jean sans Terre par ses barons. Base de la constitution non écrite en usage en Angleterre, elle pose des limites au pouvoir royal, notamment en matière fiscale (contrôle de l'impôt) — ce qui fondera le pouvoir du futur Parlement — et en droit commun (fin de la détention arbitraire).

Normands et Anglais portent des protections très proches de celles de leurs adversaires, ce qui ne facilite pas leur identification : casque à nasal, broigne (mailles de fer cousues sur un vêtement) ou haubert (cotte de maille) tout droit venus de l'époque romaine.



rare « vraies » batailles décisives de l'histoire, dont les retentissements se font toujours sentir.

Plusieurs prétendants pour un trône

Le chemin qui mène à Hastings suit les méandres tortueux des querelles dynastiques incessantes au sein des royaumes encore mal assurés de l'Europe du XI^e siècle. Tout débute le 5 janvier 1066 avec la mort sans héritier du roi d'Angleterre en titre, **Édouard le Confesseur**. Harold Godwinson se fait alors couronner par le *Witenagemot*, l'assemblée anglo-saxonne des notables du royaume. Les prétentions d'Harold sont justifiées : comme son patronyme l'indique, il est le fils du puissant Godwin, comte de Wessex (1001-1053), et de Gytha Thorkelsdottir (977-1069), belle-sœur de Knut le Grand, roi de Danemark et roi d'Angleterre de 1017 à 1035. La sœur d'Harold, Édith, est en outre la veuve du Confesseur. Dommage pour Harold, le défunt roi Édouard a de la famille outre-Manche. Car il est le fils d'Emma, sœur du

duc de Normandie Richard sans Peur (933-996), et d'Ethelred II, le prédécesseur du Danois Knut sur le trône d'Angleterre de 978 à 1016. Les liens ne sont pas seulement ceux du sang : Édouard a passé vingt-cinq ans en Normandie, avec laquelle il a gardé des rapports étroits après son accession au trône en 1042.

Les Normands ont donc quelques raisons de prétendre qu'Édouard a nommé comme successeur Guillaume II (*voir encadré p. 62*), l'arrière-petit-fils de Richard sans Peur devenu duc en 1035. Des chroniques — postérieures à la conquête normande de l'Angleterre — mentionnent de plus qu'Édouard aurait envoyé Harold, son bras droit, prêter serment de fidélité à Guillaume en 1064. Voire... Harold a fait naufrage au Ponthieu cette année-là et rejoint le duc, mais sa présence au sud de la Manche pourrait être liée à d'autres raisons : la libération de membres de sa famille retenus en otage ou tout simplement un vent soufflant dans la mauvaise direction. Quoiqu'il en soit, Guillaume est décidé à faire valoir ses droits, discutables

ou non, et fait construire à la mi-août 1066 une flotte d'invasion. Harold le sait, prépare armée et navires... Mais Guillaume ne vient pas et Harold, le 8 septembre, libère ses soldats pour les moissons. C'est alors que survient une menace imprévue : son propre frère, Tostig, a juré allégeance à Harald Hardrade, roi de Norvège depuis 1046. Ce dernier réclame aussi la couronne, arguant d'un accord antérieur entre son prédécesseur Magnus I^{er} et le Danois Harthaknut, roi d'Angleterre de 1040 à 1042. Chacun aurait promis son trône à l'autre s'il venait à mourir sans enfants. Le prétexte ne vaut que par l'acier qui l'appuie, et, justement, Harald débarque avec une grosse armée près d'York (*voir carte p. 60*), dont il culbute les défenseurs à Fulford, le 20 septembre. Harold fonce vers le nord à marche forcée et extermine les envahisseurs (roi et frère compris) à **Stamford Bridge** le 25.

Pas le temps de se reposer, Harold redégingole l'Angleterre à la hâte : le 28, Guillaume a débarqué à Pevensey ! Les intempéries ont-elles, comme l'affirment les chroniqueurs,

Édouard le Confesseur (vers 1004-1066) reprend en 1042 au nom de la maison anglo-saxonne de Wessex le trône confisqué en 1016 à son père Ethelred par le Danois Knut puis par ses deux fils, Harald et Harthaknut. Pieux (d'où son surnom), Édouard doit dans les années 1050 disputer le pouvoir au très puissant Godwin, le père d'Harold.

À **Stamford Bridge**, près d'York le 25 septembre 1066, l'armée d'Harold surprend au repos celle de son frère Tostig et du Norvégien Harald Hardrade. Le massacre, dit la légende, est tel que 24 drakkars évacuent l'armée norvégienne débarquée par 300 navires.



La victoire normande reste perçue par les Anglais comme le pivot fondamental de leur destinée commune.

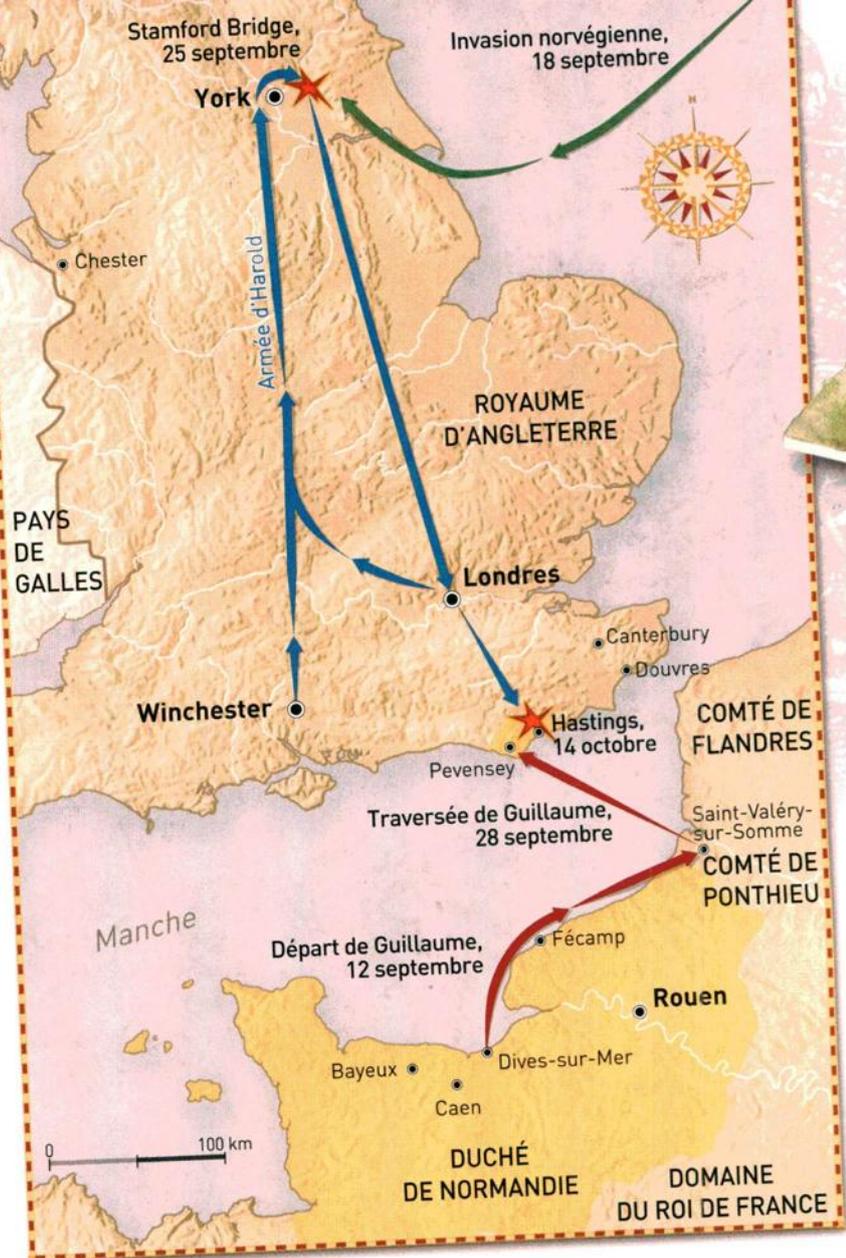
La **tapisserie de Bayeux** est une broderie de 70 m de long représentant la bataille d'Hastings. Ce document extraordinaire, unique, a dû être réalisé entre 1070 et 1077 non à la demande de la reine Mathilde, l'épouse de Guillaume, mais plutôt à celle d'Odon, demi-frère du Conquérant, vétéran d'Hastings et évêque de Bayeux.

retardé son arrivée ? Ou a-t-il calculé son coup pour frapper Harold en difficulté, comme le pensent depuis trente ans quelques historiens ? « *Le plus probable, répond Stephen Morillo, est que Guillaume a eu de la chance.* » Avis partagé par Marc Morris, ancien professeur des universités de Londres et d'Oxford, spécialiste de la conquête normande : « *Les chroniques médiévales sont peuplées d'ambassadeurs retenus en mer par des tempêtes, tout cela n'a rien d'improbable.* » Les Normands musardent, construisent leur camp et, quand ils se mettent en route le 14 octobre depuis le village d'Hastings, Harold leur barre la route de Londres, installé solidement sur la colline de Senlac. À partir de là, on n'est plus certain de rien. Ce qui est pour le moins paradoxal : la bataille d'Hastings est l'une des mieux documentées de l'Europe médiévale, elle a même été immortalisée en détail dans une vraie bande dessinée, la fameuse **tapisserie de Bayeux**. Et pourtant les commentateurs contemporains, quasiment tous à la solde du vainqueur, se contredisent grandement et le quasi millénaire qui a suivi a laissé naître maintes légendes...

Les housecarls, gardes personnels d'Harold, sont armés de la hache nordique à long manche. Le bouclier rond (la targe) voisine encore à l'époque avec l'écu en amande figuré sur la tapisserie de Bayeux.

Des détails perdus dans la brume des côtes anglaises

Pour commencer, le lieu même du combat est incertain. D'accord pour le nord-ouest de l'actuelle ville d'Hastings, mais sur quelle colline ? Celle du site appelé « *battle* » ou un sommet voisin ? Et Harold est-il tombé sur les lieux mêmes où Guillaume a fait construire l'actuelle abbaye bénédictine, comme le disent les chroniqueurs, ou à 100 m de là, sur l'emplacement actuel d'un rond-point ? Impossible de le savoir, la nature ayant effacé les débris qui auraient pu permettre une identification précise, même si l'abbaye a la faveur des historiens : « *Ça n'a*



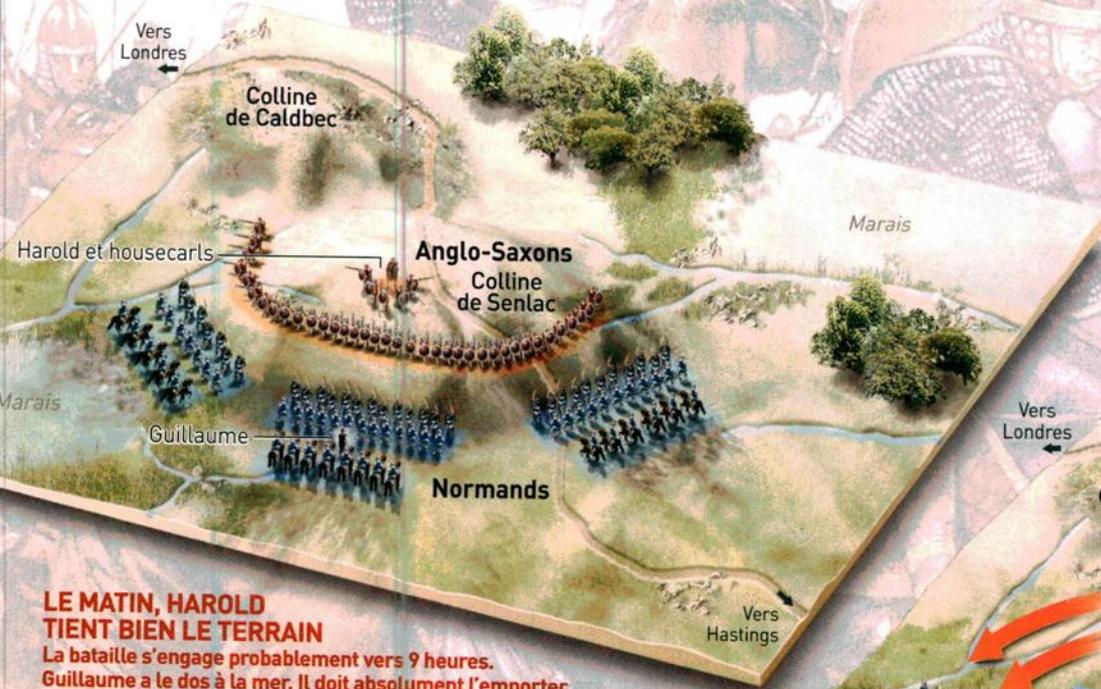
EN 1066, HAROLD FAIT FACE À DEUX INVASIONS

Alors qu'il attend Guillaume près de Winchester, Harold doit accomplir 400 km à marche forcée pour contrer les Norvégiens près d'York, où il livre bataille avant de couvrir les 430 km séparant York et Hastings. Un périple épuisant pour la meilleure des armées, alors que celle de Guillaume, débarquée par bateau, est toute fraîche.

pas de sens de construire une telle bâtisse à flanc de coteau, sauf si cette hypothèse est la bonne », plaide Stephen Morillo. Les effectifs des deux armées sont encore moins connus. « *Les sources avancent des chiffres comme 50 000, ce qui est une façon médiévale de dire "un tas",* explique en souriant Stephen Morillo. *Les estimations modernes varient entre 3 000 et 15 000 hommes de chaque côté... D'après la taille du champ de bataille et les contraintes logistiques de l'époque, je penche pour 6 000.* » Même incertitude quant à la composition des armées. Toutes les sources s'accordent sur le fait que les soldats d'Harold étaient tous des

fantassins et qu'il manquait d'archers... Mais personne ne dit s'il n'en avait pas du tout ou juste un peu. Côté normand, les historiens pensent désormais que l'infanterie a joué un rôle bien plus important qu'on ne l'a cru. « *Les commentateurs surestiment le rôle des cavaliers, plus prestigieux, et minimisent celui des piétons,* continue Stephen Morillo. *En termes de logistique pure, il est impossible que les deux tiers de l'armée de Guillaume aient pu être montés.* » Disposer de chevaux, en outre, n'implique pas forcément de combattre en selle. « *80 % à 90 % des Normands ont dû combattre à pied,* estime Marc Morris. *Ils étaient positionnés en bas d'une colline escarpée, les Anglo-Saxons en haut. Or, la cavalerie ne présente guère d'intérêt pour attaquer des hauteurs.* »





LE MATIN, HAROLD TIEN BIEN LE TERRAIN

La bataille s'engage probablement vers 9 heures. Guillaume a le dos à la mer. Il doit absolument l'emporter. Protégée derrière son mur de boucliers, installée sur une hauteur avec une profondeur d'une dizaine de rangs, l'armée d'Harold est à l'abri des flèches que Guillaume fait tirer pour l'affaiblir. Les premiers assauts, menés sans doute à pied car la pente n'est pas propice à une charge montée, sont facilement repoussés. Vers midi, les Normands sont dans l'impasse : il est impossible de tourner la position.

Autre idée répandue : l'armée anglo-saxonne aurait été composée de troupes médiocres, jetées sous les lances d'une élite normande qui révolutionne l'art de la guerre en introduisant les chevaux et l'entraînement militaire intensif. En réalité, les deux camps étaient d'égale valeur et il est probable que si Harold et ses gens n'avaient pas eu dans les jambes deux traversées de l'Angleterre et une bataille, l'issue du combat aurait été fort différente, confirme Grégory Cattaneo, historien spécialiste des mondes scandinaves médiévaux à l'université de Paris-Sorbonne : « Les troupes anglo-saxonnes — levées de *fyrdmen* et élite des *housecarls* [voir encadré ci-contre] — étaient bien supérieures à la coalition de Normands, Flamands et Bretons conduite par Guillaume. Leur victoire sur les troupes scandinaves à Stamford Bridge en atteste. Le faible intervalle entre les deux batailles a joué en faveur des Normands. »

Un coup de chance

Le manque d'imagination d'Harold aide également son adversaire. « Vu l'équilibre relatif des forces et en l'absence de l'effet de surprise qui a si bien fonctionné à Stamford Bridge, Harold a fait une grosse erreur en acceptant la bataille rangée, remarque Stephen Morillo. Faute d'avoir surpris son adversaire, comme à Stamford Bridge, il aurait mieux fait de boucler Guillaume dans la péninsule d'Hastings, et de le laisser crever de faim. » Tout n'est pas perdu

d'avance, cependant. Perchés sur leur colline, abrités par un « mur de boucliers » (*shieldwall*), les Anglo-Saxons sont à l'abri des surprises.

« Tactiquement, tout ce que leur chef doit faire, c'est rester sur place et tenir ses troupes », résume Stephen Morillo. En vérité, le seul réel avantage de Guillaume réside dans la mobilité de sa cavalerie. Selon la version la plus généralement admise, la bataille (voir déroulé ci-dessus) est engagée dans la matinée par une volée de flèches normandes, sans effet. Bien protégés, les défenseurs, qui, on l'a vu, n'ont pas ou peu d'arcs, se gardent bien de réexpédier les projectiles. Là-dessus, Guillaume lance une série d'attaques frontales sans plus de succès. En repensant à un incident de la matinée, pendant lequel un parti anglo-saxon a quitté sa ligne pour poursuivre son aile gauche en fuite, le duc imagine, selon les chroniqueurs, de feindre de nouvelles retraites. « Ce genre de fuites simulées était une tactique standard chez les Francs, que les Normands auraient pu utiliser, commente Marc Morris. Mais il se peut aussi bien qu'il se soit agi de vrais revers, que Guillaume est parvenu à enrayer. »

La tactique normande, combinée avec les pertes et la fatigue, finit probablement, après dix heures de combat furieux, à affaiblir le *shieldwall*. Mais la décision n'intervient qu'avec la mort d'Harold. La tradition, fondée sur une représentation ambiguë de la

MENACE À L'AILE GAUCHE NORMANDE

À midi, l'un des assauts menés à l'aile gauche par le contingent breton de Guillaume est repoussé et les *fyrdmen* d'Harold décident de rompre leur ligne pour poursuivre. Les fuyards sont pourchassés dans un marais. Guillaume, que l'on croit mort, doit se faire reconnaître et contre-attaquer. La menace est éliminée. Mais l'incident fait réfléchir le duc.



IN EXTREMIS, GUILLAUME TROUVE LA SOLUTION

La journée avance, les Normands donnent des signes de faiblesse. Il semble alors que Guillaume réédite volontairement l'épisode de midi : ses soldats feignent de battre en retraite, entraînant des poursuites qui fissurent le mur anglais. Un groupe normand s'infiltra et tue Harold. Ses troupes, démoralisées, s'enfuient.

Housecarls, thegns et fyrdmen, l'armée d'Harold

Les soldats alignés par Harold à Hastings viennent de trois origines différentes, fondées sur des traditions scandinaves (danoises pour l'essentiel). Une minorité — quelques centaines — appartient aux *housecarls*, guerriers d'élite soldés pour assurer la garde du roi, aux côtés des grands nobles propriétaires (futurs chevaliers et barons de l'Angleterre normande) appelés *thegns*. Le plus grand nombre — 5 000 à 6 000 probablement — sont issus du *fyrd*, levée temporaire de petits propriétaires assimilée à un impôt. La totalité sont des fantassins, équipés comme les Normands (armure de maille ou de cuir, casque, bouclier rond ou allongé, épée, lances), avec une différence : la hache scandinave à long manche, maniée à deux mains.



Les archers de Guillaume tentent en début de bataille d'affaiblir la ligne d'Harold. Mais s'il porte à 200 m, leur arc court, moins puissant que le futur grand arc anglais, n'a guère d'effet sur les boucliers ennemis.

tapisserie de Bayeux, veut que le roi soit abattu par une flèche dans l'œil. Les historiens penchent aujourd'hui plutôt pour une charge de fantassins ou de cavaliers : le roi aurait été abattu d'un coup d'épée ou de hache. Guillaume veut la peau d'Harold : le duc n'est qu'un prétendant, en effet, alors que son adversaire est déjà roi. « *Toute la bataille se joue en fait sur un coup de chance : Harold est tué et pas Guillaume* », résume Marc Morris. À partir de là, les Anglo-Saxons, épuisés et démoralisés, dévissent et laissent les Normands les envelopper. C'est là, et dans la poursuite qui s'engage, que la cavalerie révèle son avantage, encore que la nuit tombante et le terrain boisé nuisent à son efficacité. La mort d'Harold et de deux de ses frères, les pertes combinées de Stamford Bridge et d'Hastings

décapitent la résistance anglo-saxonne. Les défenseurs n'ont pas, en outre, construit un réseau de fortifications sur lequel s'appuyer. Guillaume sécurise donc facilement ses bases au sud de l'Angleterre, avant de marcher (prudemment) sur Londres où il reçoit la couronne le jour de Noël 1066. Le cadeau n'est pas gratuit. Consolider le trône va demander quatre années de campagnes épuisantes pour mater les révoltes locales et repousser les invasions danoises.

Londres regarde désormais vers Paris

En 1070, le trône est assuré et l'Angleterre peut changer de cap. Bien assis, le nouveau roi ordonne fin 1085 la rédaction du *Domesday Book* (« Livre du Jugement dernier », ainsi appelé en raison de son caractère exhaustif, comparable au catalogue des âmes), recensement foncier et démographique du royaume. Bien qu'inachevé à la mort de Guillaume en 1087, cet ouvrage sans précédent établit un lien spécial entre propriété privée et gouvernement : le roi consulte en effet, avant de légiférer, une proto-assemblée de grands propriétaires (*tenants in chiefs*) qui modèle profondément la société anglaise. « *Les mécanismes de gouvernance légale anglo-saxons et la culture normande relative au sol et au pouvoir fusionnent dans un système très particulier, ancêtre direct du système actuel*, souligne Stephen Morillo. *Ce droit qui place la propriété privée et la création de richesse — donc la possession de terres — au-dessus de la naissance*

créé les conditions de base du développement du Parlement, dont les membres tirent leur légitimité de la propriété plus que du sang. En encourageant par ailleurs l'investissement, il sème au-delà les germes de la révolution industrielle. » L'autre conséquence, gigantesque, de la conquête est d'arracher l'Angleterre à l'influence scandinave. La langue « anglaise », encore très proche de ses racines germaniques, s'imprègne de français et change radicalement ; Londres regarde désormais vers Paris. « *L'Angleterre se mue en puissance politique capable de rivaliser avec le royaume de France, note Grégory Cattaneo. Mathilde, petite-fille de Guillaume, va épouser le duc d'Anjou Geoffroy Plantagenêt, tandis que son arrière-petit-fils, Henri [le futur Henri II, NDLR], se marie avec Aliénor, duchesse d'Aquitaine. À la fin du XII^e siècle, le roi d'Angleterre et duc de Normandie possède la moitié du royaume de France. Les divers conflits qui vont opposer la France et l'Angleterre — dont la guerre de Cent Ans — sont la conséquence de la conquête normande.* » « Hastings Ten Sixty Six » aurait donc une portée historique bien plus importante que « Marignan 1515 ». Pourtant, quel écolier français en a entendu parler ? ■

■ Du Bâtard au Conquérant

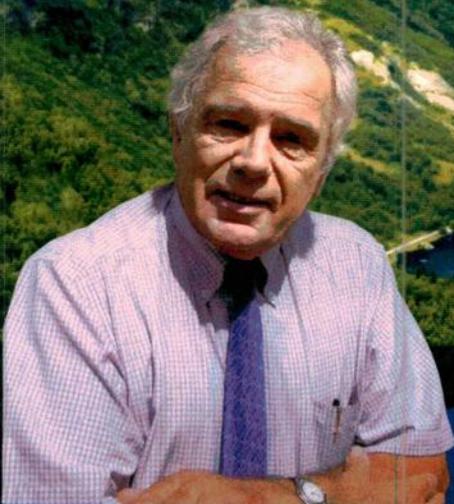
Guillaume, fils unique mais illégitime du duc de Normandie Robert le Magnifique (1010-1035), hérite à sa naissance en 1028 du surnom de « Bâtard ». À la mort de son père, Guillaume n'a que 7 ans et devra lutter pour s'imposer face à l'aristocratie normande qui convoite son héritage. Ces premiers pas périlleux ont-ils développé la brutalité du prince ? « *Il mutilé ses captifs et se montre sauvage et cruel*, admet l'historien anglais Marc Morris. *Mais en réalité, tous les chefs de guerre du XI^e siècle en font autant.* » De son enfance difficile, Guillaume semble tirer une capacité exceptionnelle à saisir sa chance. Il se révèle aussi un fin politique : en 1050, il épouse Mathilde de Flandres, qui lui apporte le soutien d'un puissant comté. Guillaume sait s'appuyer, pour vaincre ses rivaux, sur Henri I^{er}, roi de France (1031-1060). Les deux font campagne en 1051 contre le comte d'Anjou, Geoffroy Martel. Mais Henri, sans doute inquiet de la puissance normande, s'allie avec Geoffroy contre Guillaume, qui se bat encore une fois pour sauver son duché. La chance le sauve en 1060 quand ses deux adversaires meurent. Laissant des arrières sûrs pour mener l'invasion de l'Angleterre, où Guillaume meurt en 1087 pourvu d'un nouveau surnom : celui de Conquérant.

Pour en savoir +

- À lire • *The Norman Conquest*, Marc Morris, Cornestone, 2012.
- *The Battle of Hastings*, Stephen Morillo, Boydell & Brewer, 1998.
- *Warfare under the Anglo-Norman Kings (1066-1135)*, S. Morillo, Boydell & Brewer, 1994.
- *Hastings, 14 octobre 1066*, Pierre Bouet, Tallandier, 2010.

EMBARQUEZ POUR
LA CROISIÈRE CAP NORD
DE SCIENCE & VIE
DU 31 MAI AU 11 JUIN 2014

Laissez-vous envoûter par les fjords de Norvège, la beauté des îles Lofoten et le soleil de minuit sur le mythique Cap Nord.



"Rejoignez-moi pour cette nouvelle croisière exceptionnelle."

En présence de Michel Chevalet, maître de cérémonie*



Geiranger (Norvège)

BERGEN - FJORDS - ILES LOFOTEN - TROMSO - CAP NORD

12 jours / 11 nuits
à partir de

1995€

EN PENSION COMPLÈTE

Vol Paris/Hambourg inclus

Prix par pers. en cabine double cat. IC.

PLACES LIMITÉES

Croisière gratuite
pour les enfants de -18 ans⁽¹⁾
en cabine triple ou quadruple avec les parents
hors taxes portuaires, vol(s), transferts
et forfait de séjour à bord



LE PROGRAMME* DE
VOTRE CROISIÈRE CAP NORD

SCIENCE & VIE

✓ Des conférences passionnantes

- Jean Jouzel, prestigieux climatologue honoré à titre collectif du prix Nobel de la Paix avec le GIEC en 2007 vous expliquera les enjeux liés au réchauffement climatique et à la fonte des glaces.
- Michel Chevalet journaliste scientifique et maître de cérémonie interviendra sur la bataille de Narvik et l'épopée de l'eau lourde, deux événements majeurs de la II^e guerre mondiale.
- André Brahic, astronome et astrophysicien vous dévoilera les mystères de la naissance de l'univers.

✓ Une excursion «Spécial Lecteurs» Science & Vie

✓ Tous les secrets de votre magazine Science & Vie dévoilés par le Directeur d'édition.

**À BORD DU
COSTA MEDITERRANEA**

*Ce programme non contractuel est susceptible d'évoluer.



RENSEIGNEMENTS & RESERVATION AU :

0 811 020 033

OU SUR LE SITE :
<http://capnord.scienceetvievoyages.com>

En précisant le code avantage :

«GUERRES ET HISTOIRE»

Cette croisière est organisée en partenariat avec Costa Croisières.
Costa Crociere S.p.A. France - Atout France 092100081
Science et Vie est une publication du groupe Mondadori France
Siège Social : 8 rue François Ory - 92 543 Montrouge Cedex *
Sauf cas de force majeure

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à **SCIENCE & VIE CROISIÈRES - B 845 - 60643 CHANTILLY CEDEX**

OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT LA DOCUMENTATION COMPLÈTE

de la croisière CAP NORD proposée par Science & Vie Croisières.

Mme Mlle M

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : _____

Ville :

Date de naissance : _____

Tél. : _____

Email :

Oui je souhaite bénéficier des offres de Science et Vie et de ses partenaires.

Avez-vous déjà effectué une croisière (maritime ou fluviale) OUI NON

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant.

SCIENCE & VIE
CROISIÈRES

Costa
CROISIÈRES

Lance-flammes : la guerre du feu version XX^e siècle

Par Pierre Grumberg

« Il fournit un jet de combustible enflammé susceptible de brûler le personnel et d'incendier certains matériaux », dit la notice du modèle français de 1954. Inventé par un Allemand en 1901, le lance-flammes s'est imposé pour le « nettoyage » des fortifications. En dépit de l'horreur et de la réprobation qu'il inspire.

■ Premiers feux antiques

L'utilisation de projectiles incendiaires est vieille comme la guerre. Mais la projection de feu réclame un vrai savoir-faire technique, dont le premier exemple fiable remonte à la guerre du Péloponnèse (voir dossier G&H n° 14) : l'historien Thucydide décrit précisément la machine utilisée par les Béotiens en -424 contre le retranchement athénien fait de bois à Délion : « d'immenses soufflets » connectés à un madrier évidé en tube et projetant un mélange de « charbons ardents, de soufre et de poix » entretenus dans une fournaise. Ce n'est donc pas par hasard si c'est à Byzance, dépositaire de la technologie hellénique, qu'apparaît au VI^e siècle le fameux feu grégeois (« grec »), liquide enflammé projeté par un siphon. Jalousement gardée, la composition du mélange est restée secrète. Les historiens supposent qu'il s'agissait de pétrole et de résine végétale, avec ajout possible de salpêtre (ingrédient explosif de la poudre) et de chaux (qui chauffe au contact de l'eau).

Cette arme inextinguible donne à la marine de Byzance un sérieux avantage pour repousser les envahisseurs arabes au VIII^e siècle. L'idée – à défaut de la formule – est ensuite, semble-t-il, reprise en Chine, où l'usage de l'arme incendiaire est mentionné au X^e siècle. Pas encore cependant d'utilisation par l'infanterie : le lance-flammes reste une arme lourde, utilisée surtout en mer.

■ Une réinvention allemande

En 1901, l'ingénieur allemand Richard Fiedler propose à l'armée du Kaiser le *Flammenwerfer* (« lance-flammes »). Il invente là non seulement le nom mais aussi le principe de base de tous les engins futurs. Portable (32 kg, tout de même), l'arme se compose de deux réservoirs – l'un d'azote sous pression, l'autre d'une huile inflammable – connectés à un flexible de caoutchouc et à un embout métallique portant un allumeur. Lorsque le servant pousse un levier, le gaz chasse le liquide dans le tuyau à l'extrémité duquel il s'enflamme. Le jet peut atteindre 15 m. Adopté en 1911, l'engin est inauguré contre les Français en février 1915 près de Verdun, au bois de Malancourt, puis, en mars, à la butte de Vauquois. Les poilus, horrifiés, reculent...

■ Des servants exposés

Après quelques succès, les Allemands se rendent compte que l'arme est peu pratique, sauf pour « nettoyer » des positions conquises. Mais ils la conservent en raison de son impact psychologique : ils sont pour cela copiés, à moindre échelle et pas toujours adroitement, par les autres belligérants. Ainsi, dès la nuit du 6 juin 1915, 50 pompiers de Paris projettent du pétrole sur les lignes allemandes de la butte de Vauquois, puis tentent d'y mettre le feu. Un coup de vent rabat les flammes vers eux, causant plus de dommages aux assaillants qu'aux défenseurs. Ce fiasco douche les ardeurs françaises. Les servants apparaissent vulnérables : ils doivent rester debout et constituent des cibles faciles. Toutefois, la France continuera à utiliser des lance-flammes : à Diên Biên Phu par le bataillon Bigeard en avril 1954, puis en Algérie, ou encore en 1988 pour l'assaut de la grotte d'Ouvéa en Nouvelle-Calédonie.



Le M2A1 pèse 30,8 kg. Il contient 7,5 litres de carburant gélifié en deux bombonnes, éjecté par de l'azote sous pression contenu dans une troisième bombonne via une lance équipée d'un allumeur pyrotechnique à six cartouches. L'engin offre sept secondes de feu et porte de 20 à 40 m.

■ Le M2A1 américain, l'arme du Pacifique

Perfectionné pendant la Première Guerre mondiale, le lance-flammes est devenu fiable et portable en 1918. Adopté par toutes les armées, il se perfectionne entre les mains américaines sous la forme du modèle M2 de 1943. Fabriqué à 25 000 exemplaires, il est fort apprécié dans le Pacifique pour la réduction des bunkers japonais ; les marines constatent notamment que la flamme tue indirectement par asphyxie en dévorant l'oxygène de l'air. Les Américains améliorent le gélifiant utilisé pour donner plus de cohésion au jet, accroître son adhérence aux surfaces, augmenter la portée. Le chimiste Louis Fieser expérimente ainsi, le 4 juillet 1942 à Harvard, une poudre gélifiante à base de sels d'aluminium combinés dans des acides naphthénique et palmitique, composants dont la contraction donne le nom « napalm ».

■ Un engin qui sème la peur

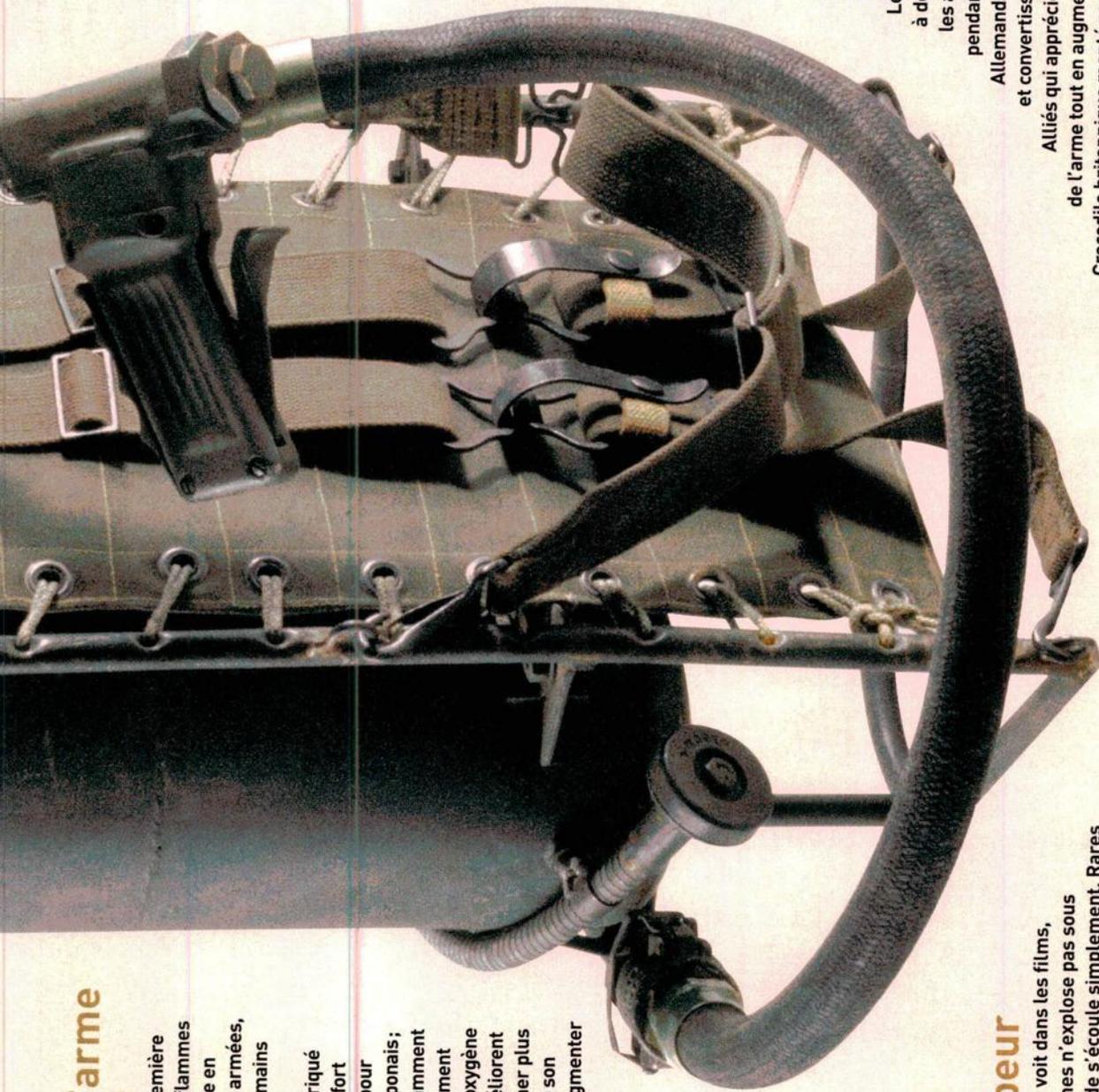
Contrairement à ce que l'on voit dans les films, le réservoir du lance-flammes n'explose pas sous l'impact des balles : le liquide s'écoule simplement. Rares sont en revanche les servants qui survivent à la capture... Arme de terreur, le lance-flammes est utilisé par les Allemands pour la destruction du ghetto de Varsovie en 1943 puis pour la politique de terre brûlée pratiquée par la Wehrmacht sur le front de l'Est. Depuis le 10 octobre 1980, une convention de la Croix-Rouge de Genève, le « protocole d'interdiction ou restriction sur l'usage des armes incendiaires (Protocole III) » protège les civils – et pas les militaires – des effets directs ou indirects des lance-flammes. Ce texte a été signé par 108 pays, dont la France, les États-Unis et la Russie.

Arme de terreur, le lance-flammes est utilisé par les Allemands pour la destruction du ghetto de Varsovie en 1943.

■ De l'arme individuelle au véhicule spécialisé

Les limites du lance-flammes porté à dos d'homme étant flagrantes, les armées diversifient la formule pendant la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands conçoivent des pièges incendiaires et convertissent des chars. Il sont imités par les

Alliés qui apprécient de limiter ainsi la vulnérabilité de l'arme tout en augmentant sa portée : 140 m pour le Crocodile britannique monté en 1943 sur char Churchill en vue du Débarquement, 200 m pour le M132 américain dérivé en 1962 du transport blindé M113 et employé au Vietnam (où il succède au char M67, un M48 modifié surnommé Zippo...). Les Soviétiques inventent eux la roquette incendiaire RPO chargée de 3 litres de napalm. Et la Bundeswehr ouest-allemande reçoit en 1965 le Handflammpatrone DM34, tube qui projette à 90 m une fusée incendiaire de 240 g capable d'incinérer une surface de 15 m sur 50. À noter enfin que l'engin a été de rares fois détourné de son usage militaire pour une noble cause. Des lance-flammes sont ainsi utilisés en janvier 1961 par le génie américain pour dégager une artère de Washington ensevelie sous la neige.



Le film *300*, dont sont tirées les images qui illustrent nos pages, fait la synthèse du mythe. Qui n'a pas grand-chose à voir avec l'histoire.



Les Thermopyles, une victoire volée aux Perses

Par Éric Tréguier

Dans l'étroit défilé des Thermopyles, en 480 avant J.-C., le roi perse Xerxès manœuvre intelligemment et écrase l'armée du Spartiate Léonidas, pourtant installée dans une position inexpugnable. Belle victoire ! Sauf que les vainqueurs en ont abandonné la postérité aux Grecs, experts indépassables dans la construction des mythes.



« **T**hiiiis is Spaaaaarta ! »
C'est par ce cri que le roi Léonidas repousse l'ultimatum du roi de Perse Xerxès, avant de projeter son émissaire dans un puits sans fond. La scène, tirée du film *300*, de Franck Miller, illustre désormais aux yeux de tous l'image

du guerrier spartiate, féroce, brave et irréductible. Une réputation qui vient tout droit de la bataille des Thermopyles, sûrement l'engagement le plus mythique de l'Antiquité. C'est là, peut-on lire, que 300 Spartiates ont résisté à 1,7 million de soldats perses afin de sauver la liberté grecque du joug oriental... Tout n'est pas faux là-dedans. C'est vrai, 300 Spartiates sont bien morts aux Thermopyles. Mais la réalité dévoilée peu à peu par les historiens laisse entrevoir un autre scénario. Les 300 ne sont qu'un groupe noyé

dans une armée bien plus nombreuse. Léonidas ne se sacrifie pas pour sauver sa cité mais pour racheter l'erreur tactique qui l'a fait perdre. Son combat n'est pas voué à préserver la Grèce, mais une poignée de cités. Dont l'attitude vis-à-vis des agresseurs n'est pas tout à fait nette... Quant à faire de cette bataille un choc entre l'Orient et l'Occident, c'est encore plus anachronique, car une bonne partie des soldats de Xerxès sont Grecs et l'un de ses proches conseillers est même un ancien roi de Sparte ! Toute cette affaire commence en 499, par une révolte. Milet, ville grecque

de la côte ionienne (aujourd'hui, Balat, en Turquie), se soulève contre la tutelle perse. Les cités grecques d'Athènes et d'Érétrie (sur l'île d'Eubée) interviennent en sa faveur et incendient dans la foulée la métropole de Sardes, en Lydie voisine. Pas précisément le genre d'affront que Darius, le roi de Perse, est prêt à pardonner. Après avoir réprimé la révolte dans le sang, il se retourne donc contre les Athéniens. Il traverse en 490 la mer Égée avec (peut-être) 20 000 fantassins, que 10 000 hoplites dépêchés en hâte par Athènes (car un interdit religieux empêche les Spartiates de combattre) écrasent sur la plage de Marathon.

Darius veut se venger, mais il meurt en 486. Le flambeau passe à son fils Xerxès, qui reprend l'idée d'une expédition punitive. Il la prépare avec un soin maniaque : il fait construire des dépôts, rassemble une flotte immense en Phénicie, Ionie et Égypte, convoque les contingents des vingt satrapies (divisions administratives) de son immense empire... Le 10 mai 480, une armée colossale traverse le détroit des Dardanelles sur un pont de bateaux. Voilà Xerxès en Europe. Toute la Grèce se prépare-t-elle à résister ? Loin de là.

Une Grèce morcelée

Dépeint dans le film *300* comme un amateur efféminé de joaillerie en gros, Xerxès est d'abord un stratège intelligent doté d'un sens politique et diplomatique aigu. Avant de partir, il s'est assuré d'obtenir des soutiens

sur son passage. Chose aisée : il lui suffit de faire son marché dans l'immense bazar qu'est alors la Grèce, où les cités ne cessent de se déchirer entre elles, quand on ne s'y déchire pas entre citoyens. C'est ainsi que le Lacédémonien (Lacédémone

est l'autre nom de Sparte) Démarate, ancien roi de 515 à 491 et réfugié en Perse à la suite d'une sombre querelle avec son collègue (car il y a deux rois à Sparte), est devenu le premier conseiller de Xerxès.

Sur les 700 cités-États, une trentaine seulement rejoint en 481 la Ligue hellénique pilotée par les Athéniens et les Spartiates. Xerxès peut compter sur les Grecs d'Ionie, rentrés dans le rang après leur révolte, et sur les Macédoniens, soumis à l'empire par Darius. Mais il reçoit aussi l'hommage (et les guerriers) d'importantes cités dont Thèbes, à une journée de cheval d'Athènes et qui en est l'ennemie jurée, et Argos, adversaire de Sparte dans le Péloponnèse. La riche Thessalie va aussi se laisser subjugué facilement. Même Delphes, cœur religieux de la Grèce, tombe sous le charme (et l'or) de Xerxès, à qui les oracles seront systématiquement favorables jusqu'à la fin de la guerre. En fait, toute la Grèce — ou presque — « médise », c'est-à-dire pactise avec les Mèdes, le nom que les Grecs donnent aux Perses. Les historiens américains Peter Green et David Graf

parlent même de « collaboration ». C'est dire.

Il est vrai que les cités qui n'ont pas, comme Athènes, pillé Sardes et provoqué Darius ont des raisons de rester calmes. Le puzzle morcelé qu'est la Grèce se serre sur

Léonidas se sacrifie pour racheter l'erreur tactique qui l'a fait perdre.

100 000 km² et abrite moins d'un million d'habitants. De quoi mobiliser, au mieux, 35 000 fantassins lourds, les hoplites équipés de cui-

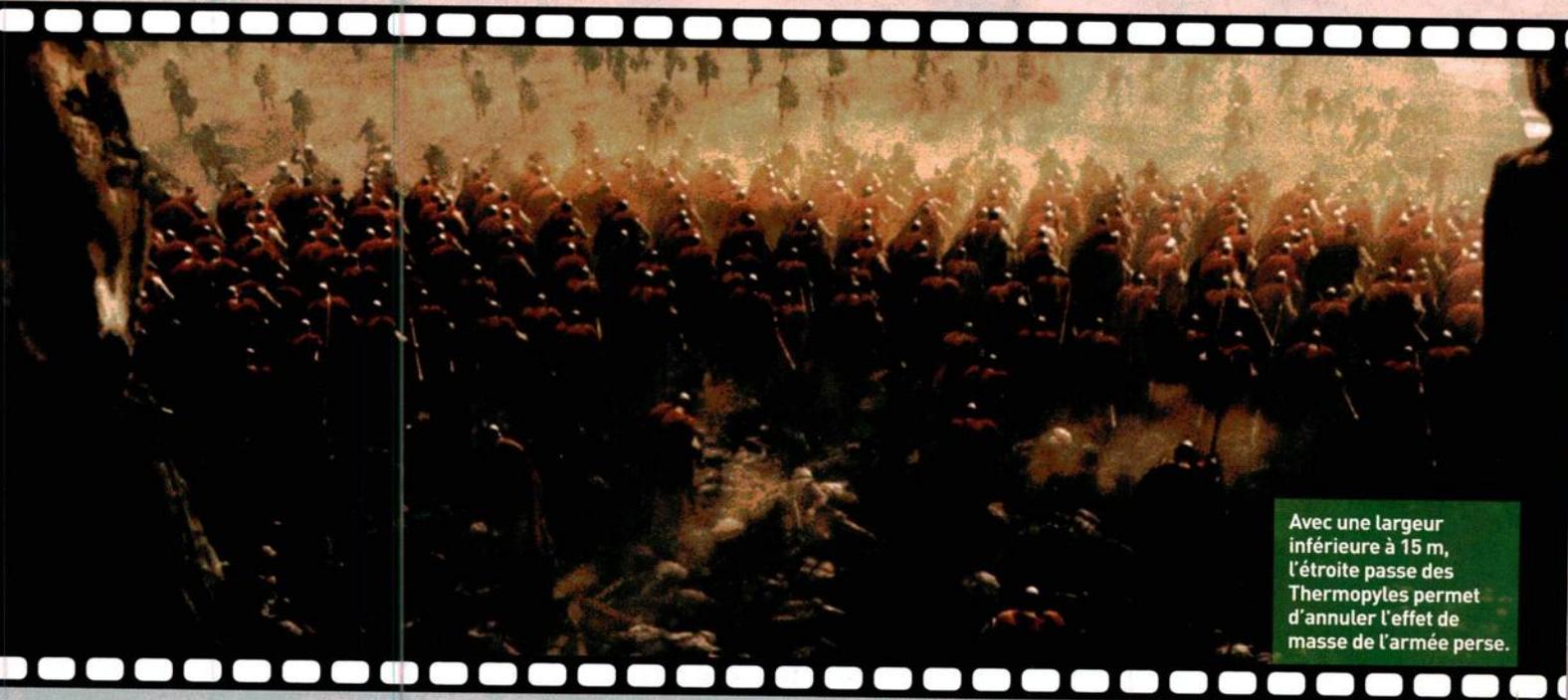
rasse, bouclier et longues lances, et 40 000 peltastes légèrement armés. Les Grecs n'ont pas de cavalerie, mais un gros atout : une flotte homogène de près de 370 navires, dont les 200 trières que vient de lancer Athènes. À raison de 170 marins par navire, cela représente un effectif supplémentaire de 55 000 à 60 000 rameurs et épibatés (les « marines » grecs), dont 40 000 pour la seule Athènes.

Le nombre est du côté perse

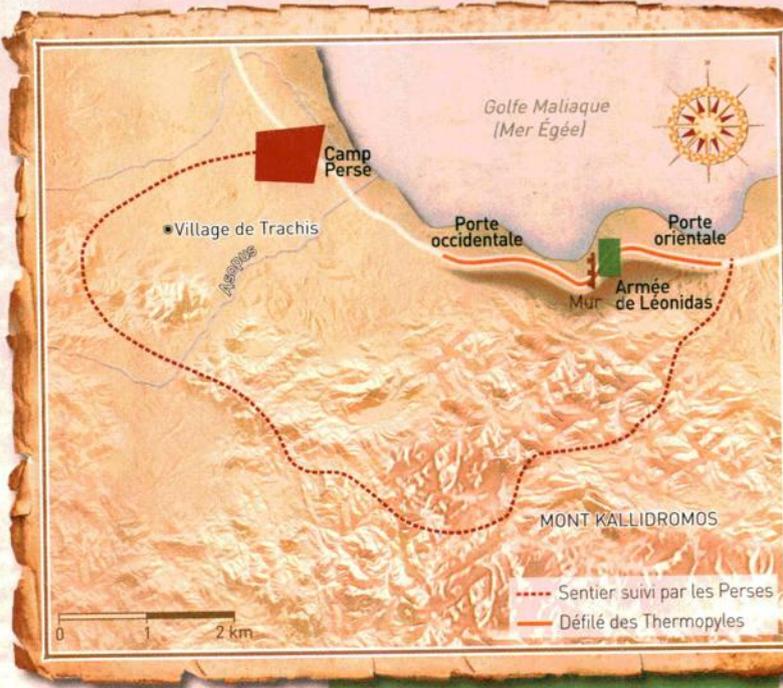
En face ? La première puissance mondiale de l'époque : l'Empire achéménide. Plus de 8 millions de kilomètres carrés (16 fois la France !) peuplés par 50 à 80 millions d'habitants. Plus d'un tiers de la population mondiale... L'armée réunie par Xerxès serait, selon les auteurs antiques, à sa démesure. Médecin grec au service

L'Empire achéménide tient son nom de son fondateur mythique, Achéménès, qui s'empare du pouvoir en Perse vers -688. Il couvre à l'époque de Xerxès, qui règne de -486 à -465, une immense zone correspondant aux territoires actuels suivants : Iran, Irak, Arménie, Afghanistan, Pakistan, Turquie, Bulgarie, nord de la Grèce, Syrie, Liban, Jordanie, Israël, Égypte, Libye et Arabie Saoudite ! L'empire s'écroule avec la conquête de Persépolis par Alexandre le Grand, en -330.

L'historien grec Hérodote (484-420 av. J.-C.) est la principale source sur la bataille des Thermopyles, qu'il raconte dans les livres VII et VIII de ses *Histoires*. Volontiers fantaisiste quant à ses chiffres, Hérodote est cependant un conteur hors pair et un des créateurs du mythe.



Avec une largeur inférieure à 15 m, l'étroite passe des Thermopyles permet d'annuler l'effet de masse de l'armée perse.



UN COULOIR ENTRE MER ET MONTAGNE
Retranchée derrière le mur qui barre la route côtière au point le plus étroit (15 m à l'époque), Léonidas est indélogeable. Mais il n'est pas difficile à Xerxès de trouver un chemin par la montagne, qui amène les Perses à la sortie orientale du défilé.

UNE OPÉRATION COMBINÉE

L'invasion via la Macédoine et la Thessalie est couverte par une flotte de 600 navires, que deux tempêtes et un combat naval indécis au cap Artémision ne pourront empêcher de progresser. Les Perses auraient pu contourner les Thermopyles en sacrifiant trois ou quatre jours. L'option est cependant politiquement inacceptable : Xerxès ne peut tolérer que quelques Grecs lui barrent la route.

Les Immortels forment l'élite des soldats perses. Ils figurent sur les briques émaillées du palais de Darius, à Suze. Le surnom de ce corps de 10 000 hommes vient du fait que lorsque l'un d'entre eux est tué, il est aussitôt remplacé de façon à préserver l'effectif de base. Ils sont appelés mélophores (« porteurs de pommes ») par les Grecs, car leur lance porte un contrepoids en forme de boule.

du Perse Artaxerxès, le fils de Xerxès, Ctésias estime qu'elle atteint 800 000 hommes et 1 000 trières. Hérodote, lui, parle de 1,7 million de fantassins, de 80 000 cavaliers et de 1 200 trières manœuvrées par 500 000 marins. En fait, les études modernes, fondées sur l'analyse des possibilités logistiques, ramènent plutôt ces chiffres à 75 000 (pour l'historien militaire allemand Hans Delbrück) et à 300 000 fantassins (pour le spécialiste de l'art militaire grec américain Victor Davis Hanson), auxquels ils ajoutent entre 20 000 et 60 000 cavaliers. Quant à la flotte, elle aurait compté au moins 600 navires. Xerxès doit laisser des garnisons dans l'empire, aux frontières, sur ses arrières... Le nombre, cependant, est indéniablement de son côté. La Ligue hellénique, elle, n'a aucune idée du monstre qu'elle va défier. Les cités qui s'affrontent entre elles mobilisent habituellement des « armées » de 200 à 7 000 hommes au maximum. Aussi, l'armée de 10 000 hommes expédiée vers le nord est-elle, selon les critères grecs, de belle taille. Sa mission : arrêter les Perses dans l'étroite



Formé enfant au combat, l'hoplite spartiate est une machine à tuer. Il consacre tout son temps à s'entraîner. Il n'a pas, comme les autres Grecs, à subvenir à ses besoins, assurés par des milliers de serfs, les hilotes. Mais cette élite est peu nombreuse : elle n'excède pas 10 000 hommes.

vallée du Tempé, entre Thessalie et Macédoine. En chemin, les coalisés grecs découvrent cependant que les Perses sont vraiment (très) nombreux, puis que la position du Tempé est intenable. L'amiral athénien Thémistocle suggère alors une meilleure option : tenir le défilé des Thermopyles (« portes des sources chaudes », en raison des eaux thermales qui émergent à cet endroit), qui verrouille la route du sud vers la Béotie et l'Attique. Le défilé, flanqué à l'est par la rive du golfe Maliaque et à l'ouest par les collines abruptes qui entourent le mont Kallidromos, se resserre en trois passes, larges, selon Hérodote, de moins d'une quinzaine de mètres. Léonidas, chef lacédémonien du contingent grec, choisit (logiquement) la passe du milieu, la plus étroite, qui est, de plus, barrée par un vieux mur. Côté mer, le flanc est protégé par la flotte grecque installée à quelques kilomètres de là, à Artémision, au nord de l'île d'Eubée. La

ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA POUR « G&H » - CARTES : ANY-URMS DESIGN POUR « G&H »

position, impossible à déborder et attaquant seulement par quelques dizaines d'hommes de front, annule la supériorité numérique, à condition de disposer d'effectifs suffisants capables de se relayer. Effectifs dont dispose, justement, Léonidas.

Les Spartiates, une minorité

Mais à propos, combien sont-ils vraiment, ces vaillants défenseurs des Thermopyles ? Probablement 8 000 (voir le détail en encadré). On imagine qu'ils sont en majorité lacédémoniens, puisque leur chef est Léonidas. Mais non ! Les terribles hoplites spartiates sont restés à la maison... pour se consacrer, corps et âme, flûtes et danses, aux jeux honorant Apollon Karneia. Mais comme les Perses ont quand même envahi la Grèce, un bataillon de 300 *homioi* (« égaux »), la crème des hoplites, a cependant été détaché. Chacun d'entre eux est flanqué d'un hilote — paysan asservi, au statut proche ici d'un écuyer, probablement utilisé comme infanterie légère — et d'un périèque, homme libre des cités voisines de Sparte et dépourvu de droits civiques (voir G&H n° 14, p. 40). Même gonflés de 300 à 900 (voire 1 200, selon les sources), les Spartiates « pur jus » ne constituent que 11 % de l'armée grecque.

Vers le 20 août ou début septembre (la date est incertaine), voilà Xerxès en vue du défilé, depuis une plaine où il installe son camp (voir carte). Il a probablement avec lui entre 70 000 et 300 000 hommes et espère pendant trois jours que les Grecs, impressionnés, vont s'enfuir. Il n'en est rien. Les insolents coiffent leurs longs cheveux. C'est le signe, lui explique le « traître » Démarate, qu'ils attendent la bataille. Les Perses attaquent donc le quatrième jour à l'aube. Incapables de déborder, ils tombent sur un double mur de pierres et de bronze. C'est un massacre, et Xerxès arrête les frais, avant de retenter le coup l'après-midi, en envoyant cette fois ses troupes d'élite, les **Immortels**. Sans plus de succès.

Les Grecs ont le match bien en main et ont de quoi tenir indéfiniment (ou presque). Mais Léonidas a commis une erreur... Prévenu par les habitants locaux qu'un sentier dans la montagne, l'*anopaia*, permettrait de tourner sa position, il a expédié pour le surveiller un petit contingent de miliciens phocidiens peu affûtés. Il réagit là en chef grec classique, habitué au combat très codifié des

phalanges sur des plaines bien délimitées. Mais Xerxès n'oublie pas, lui, qu'il règne sur un pays montagneux, traversé par des pistes de bergers. Ses patrouilles lui ramènent bientôt un informateur : un paysan local, **Ephialtes**, qui offre ses services de guide. Dans sa foulée et celle du général Hydarnès, 10 000 Immortels, formés aux raids de montagne, se lancent en pleine nuit dans une marche silencieuse de 20 km. Au petit jour, ils surprennent les Phocidiens. D'abord déroutés, ces derniers se regroupent, prêts à livrer leur ultime combat, mais les Immortels, disciplinés, les négligent et continuent leur route, pour couper la retraite de Léonidas.

Heureusement pour les Grecs, Léonidas est prévenu de l'arrivée des Immortels. Mais que faire ? Une retraite générale est exclue : l'ennemi, avec sa puissante cavalerie, n'attend que ça pour cerner et anéantir les fuyards sur la route. Seule option : retarder les assaillants en bloquant le défilé avec une arrière-garde. Léonidas s'y résout. Avec lui, il a bien sûr ses 300 « égaux », mais pas seulement ! Il peut aussi compter sur les hilotes et les périèques, plus 700 Thespiens (Thespies est une ville de Béotie impliquée dans la Ligue et condamnée de

■ 300 et combien d'autres ?

Les effectifs qui défendent les Thermopyles avant le « dernier carré » de Léonidas restent discutés. Il y aurait là 400 Thébains (d'allégeance douteuse) et quelques locaux de l'étape : 1 000 Phocidiens et 1 000 Locriens. Il y a aussi beaucoup de Péloponnésiens : 2 120 Arcadiens (Tégéates, Mantinéens, Orchomènes...), 400 Corinthiens, 200 Phliintiens et 80 Mycéniens. Auxquels il faut sans doute ajouter les 700 guerriers qu'Hérodote appelle une première fois Thespiens (donc des Béotiens)... avant de les considérer finalement comme Lacédémoniens.

facto) et 400 Thébains, d'une faction antiperse ou peut-être retenus en otages... Soit environ 2 000 hommes, estime l'historien britannique Peter Green. À l'exception des Thébains qui demandent (et obtiennent) grâce, tous sont massacrés dans le combat qui suit.

Un sacrifice vain

Le grand vainqueur des Thermopyles, c'est Xerxès. Il a tourné une position imprenable et anéanti les défenses adverses. Le prix est certes élevé (les sources évoquent 20 000 tués, ce qui est probablement exagéré) mais supportable au regard de ses effectifs. Par son imprévoyance, Léonidas a, lui, compromis la Ligue, incapable de s'opposer au déferlement, d'autant que sa marine vient d'être repoussée au cap Artemision. Le roi de

Après avoir dévoilé le chemin vers les arrières de Léonidas, **Ephialtes** de Trachis (village proche des Thermopyles) s'enfuit en Thessalie, un contrat spartiate sur sa tête. Il sera tué plus tard par un certain Athénade à la suite d'une querelle. Sparte le récompensera royalement. Le nom « Ephialtes » est en grec actuel synonyme de « traître ».

La force des soldats perses, mèdes et kissiens présents aux Thermopyles repose sur une cavalerie puissante et de nombreux archers. Les fantassins, armés d'un bouclier d'osier et de cuir ainsi que d'une courte lance, sont en revanche peu adaptés au corps à corps imposé par les Grecs.





C'est la lutte finale : les Perses chargent les hoplites, qui, se sachant condamnés, ont quitté l'abri du mur pour se donner de l'espace.

La bataille navale de **Salamine**, île située à proximité de l'isthme de Corinthe, le 29 septembre 480 av. J.-C., permet à la flotte grecque, essentiellement athénienne (environ 380 trières) et commandée par Thémistocle, de détruire la flotte perse (un millier de navires). La défaite force Xerxès à abandonner la conquête du Péloponnèse, péninsule où se trouve Sparte.

À **Platées** le 27 août 479 av. J.-C., le beau-frère de Xerxès, Mardonios, et ses 70 000 à 120 000 Perses et Thébains sont écrasés par environ 80 000 coalisés grecs. Dont un gros contingent de Spartiates, qui n'avaient rien à fêter ce jour-là.

Sparte a certes, par son sacrifice, sauvé le reste de l'armée. Mais cela ne modifie guère le désespérant rapport de force. Léonidas a-t-il au moins donné aux Athéniens le temps nécessaire pour évacuer leur cité et se réfugier dans les îles ? Rien n'est moins sûr. Après les Thermopyles, Xerxès consacre du temps à ravager la Béotie, notamment la pauvre Thespies et Platées, autre adhérente de la Ligue hellénique, puis traverse l'Attique pour brûler Athènes. Léonidas ne sauve pas non plus la Grèce : c'est la marine athénienne qui s'en charge à **Salamine** dans la journée du 29 septembre. Sa flotte en miettes, Xerxès ne peut plus débarquer dans le Péloponnèse pour tourner les défenseurs de l'isthme de Corinthe, ultime position de la Ligue. Il ne peut pas non plus garantir l'approvisionnement de son énorme armée. Affaibli par la défaite, il doit en outre rentrer dans sa capitale pour consolider son pouvoir. Il fait donc retraite. L'année suivante, l'armée qu'il a laissée sur place est anéantie à **Platées**. Il faudra encore trente ans pour expulser définitivement les Perses de la Grèce d'Europe.

Après quoi on recommencera à s'étriper comme au bon vieux temps (voir notre dossier sur la guerre du Péloponnèse, G&H n° 14). Seule consolation pour les Perses : ce sont eux qui aideront les Spartiates à l'emporter sur la fière Athènes...

Des vainqueurs posthumes

« *L'Histoire est écrite par les vainqueurs* », dit le proverbe. Dans le cas des Thermopyles, c'est l'inverse. Et ce qui intéresse Hérodote, source clé sur la bataille et fondateur du mythe, c'est bien plus son aspect moral que militaire. « *Il a une tendance à renvoyer la campagne à la mythologie ancienne, notamment à Troie, et à reconstruire a posteriori les intentions des Grecs*, confirme John Dillery, professeur à l'université de Virginie. *C'est pourquoi il mentionne un oracle — "Sur un roi défunt alors pleurera la terre de Lacédémone" — qui conditionne le sauvetage de Sparte à la mort d'un de ses rois.* » Voilà comment une décision purement logique (gagner du temps pour sauver une retraite) devient obligation patriotique !

Cette « récupération » qui valorise le sacrifice est accentuée par l'inscription laissée sur place (signée par le poète Simonide de Céos, et non par Léonidas) : « *Va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses lois.* » Quelles lois ? Rien dans les traditions ni dans l'histoire de Sparte n'oblige les hoplites à se sacrifier ! Peu nombreux, nécessaires pour assurer la dictature locale des « égaux » sur les hilotes,

ses hoplites lui étaient tellement précieux que Sparte s'est révélée au contraire la moins agressive des cités-États. À plusieurs reprises, ses généraux ont reculé devant la perspective d'une bataille perdue d'avance. Sans encourir de sanction. Cinquante ans après les Thermopyles, Sparte proposera à Athènes de faire la paix, simplement pour récupérer 120 hoplites capturés par son ennemie mortelle ! Mais le symbole des 300 est plus fort que le chiffre. Magnifié par les Grecs, il est récupéré au XIX^e siècle par le nationalisme. Lord Byron évoque Léonidas pour pousser les Grecs à résister à l'occupation ottomane. Facilement interprété comme la confrontation de l'Orient « barbare » avec l'Occident « civilisé », le combat des Thermopyles est devenu ensuite une référence allégorique de la lutte contre le « rouleau compresseur » soviétique (« *Plutôt mort que Perse* », écrit ainsi l'historien Luc Mary, un des récents récupérateurs). Avant d'être recyclé par les néoconservateurs américains, face à la menace de l'islam. La fascination pour les hoplites spartiates, sorte d'idéal de pureté militaire, a fait le reste. Et tant pis pour les 700 Thespiens qui sont morts avec eux dans le défilé. ■

Pour en savoir +

- *Les Guerres médiques*, Peter Green, Tallandier, 2008.
- *Léonidas. Histoire et mémoire d'un sacrifice*, Jacqueline Christien, Johann Le Tallec, Ellipses, 2013.
- *Les Murailles de feu*, Steven Pressfield, Archipoche Editions, 2007 (pour la trad.).

■ Les cinq batailles qui ont défilé aux Thermopyles

Le célèbre défilé n'a pas servi qu'à arrêter (temporairement) les Perses. Il a aussi été utilisé en 279 av. J.-C. contre des Gaulois, en 191 av. J.-C. contre les Romains, en 1821 contre les Ottomans et... en 1941, lorsque la 4^e brigade néo-zélandaise parvient, le 24 avril, à y retarder une division allemande de l'opération Marita. Ils sont finalement délogés par une attaque de Stuka, mais permettent aux Britanniques de rembarquer sans trop de pertes, à Nauplie.

RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, nous vous offrons la possibilité de gagner :

- Un **LIVRE "LES SOCIÉTÉS SECRÈTES"** offert par la boutique Science & Vie*
- ou 1 **COFFRET 3 DVD** du film-événement sur la Seconde Guerre mondiale : **APOCALYPSE**
- ou 1 **JEU NAPOLÉON TOTAL WAR (COLLECTOR)**

* Découvrez sur www.laboutiquescienceetvie.com, plus de 500 livres, idées cadeaux, objets scientifiques et insolites !

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, **au plus vite, sans l'affranchir**, à l'adresse suivante :

SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,
Vous venez de découvrir le numéro 17 de Guerres & Histoire et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions. Nous souhaiterions vous associer à votre réflexion dans le but de réaliser les numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole : que pensez-vous de ce numéro ? Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée. Merci de la gentillesse de nous retourner dès vite votre questionnaire. Il n'est pas nécessaire de l'affranchir. Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu. Votre aide nous est précieuse !

en à vous,
Jean Lopez
Rédacteur en chef

Q1. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux..... 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux..... 2
- On vous l'a prêté/donné..... 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné..... 4

Q2. A quelle fréquence lisez-vous Guerres & Histoire ? (choisissez une réponse parmi celles proposées) :

- Tous les numéros..... 1
- Un numéro sur deux..... 2
- Un numéro sur trois..... 3
- Moins souvent..... 4
- C'est la première fois que vous le lisez..... 5

Q3. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q6. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

Q4. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
|---|--------------------|---------------------|---------------------|
| ➤ A J'ai chassé le Mosquito sur Me 262..... | 1 | 1 | 1 |
| ➤ B Thermophyles, -480 : Comment les Grecs ont escamoté leur défaite ?..... | 2 | 2 | 2 |
| ➤ C Hollywood, une arme dans la Seconde Guerre mondiale..... | 3 | 3 | 3 |
| ➤ D Armée du Kwantung, le laboratoire du fascisme japonais..... | 4 | 4 | 4 |
| ➤ E La guerre de Sécession..... | 5 | 5 | 5 |

Q5. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

- | | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
|---|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine..... | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine..... | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture est moderne..... | 1 | 2 | 3 | 4 |

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ J'ai chassé le Mosquito sur Me 262 (p. 6 à 12).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Hollywood s'en-va-t-en guerre (p. 18 à 26).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 28 à 31).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guerre de Sécession, naissance de «l'American Way of War» (p. 32 et 33).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Bleu contre Gris, les raisons du bain de sang (p. 34 à 39).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guerre Napoléonienne rejouée par des amateurs (p. 40 à 45).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Gettysburg : Une colline, trois jours, 8000 morts (p. 46 et 47).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le nord improvise mieux la guerre moderne (p. 48 à 53).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Une prosterité politique plus que militaire (p. 54 et 55).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Hastings 1066, acte de naissance de l'Angleterre (p. 58 à 62).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Lance-flammes : La guerre du feu version XX ^{ème} siècle (p. 64 à 65).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les Thermophyles, une victoire volée aux Perses (p. 66 à 70).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 73).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Armée du Kwantung : Le laboratoire du fascisme (p. 74 à 79).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À quoi rêvent les soldats français ? (p. 80 à 81).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Fokker E.I, le chasseur qui invente tous (p. 82 à 86).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ «Il n'y a d'art opératif que si la politique montre la direction» (p. 88 à 91).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À lire - Interview : «Sans Beria, l'URSS n'aurait pas eu la bombe A si rapidement» (p. 92 et 93).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À lire - Livres (p. 94 à 96).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À lire - BD (p. 97).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À voir - Expos - DVD (p. 98).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À jouer - Jeux vidéo (p. 100).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ À jouer - Wargames (p. 101 et 102).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quiz : Connaissez-vous la guerre de Trente Ans ? (p.103).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114).....	1	2	3	4	1	2	3	4

Q7. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
➤ A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine.....	1	2	3	4
➤ B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs.....	1	2	3	4
➤ C Ce magazine est bien illustré.....	1	2	3	4
➤ D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre.....	1	2	3	4
➤ E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts.....	1	2	3	4
➤ F Ce magazine est différent des autres.....	1	2	3	4
➤ G Ce magazine est moderne.....	1	2	3	4
➤ H Ce magazine peut être lu par tout le monde.....	1	2	3	4
➤ I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un.....	1	2	3	4
➤ J Ce magazine est agréable à lire.....	1	2	3	4
➤ K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie.....	1	2	3	4
➤ L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie.....	1	2	3	4

Q9. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
➤ A De textes.....	1	2	3
➤ B De photos / d'illustrations.....	1	2	3
➤ C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale.....	1	2	3

Q10. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

➤ Cher.....	1	2	3
➤ Raisonnable.....	2	3	4
➤ Bon marché.....	3	4	5

Si vous n'êtes pas abonné

Q11. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

➤ Oui, certainement.....	1	2	3	4
➤ Oui, probablement.....	2	3	4	5
➤ Non, probablement pas.....	3	4	5	6
➤ Non, certainement pas.....	4	5	6	7

Q12. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

➤ Tous les mois.....	1	2	3	4
➤ Tous les 3 mois.....	2	3	4	5
➤ Tous les 2 mois.....	3	4	5	6

Q13. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 29€ les 6 numéros) ?

➤ Oui, certainement.....	1	2	3	4
➤ Oui, probablement.....	2	3	4	5
➤ Non, probablement pas.....	3	4	5	6
➤ Non, certainement pas.....	4	5	6	7

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

➤ Un homme.....	1
➤ Une femme.....	2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
➤ Agriculteur.....	1	1
➤ Profession libérale.....	2	2
➤ Artisan, petit commerçant.....	3	3
➤ Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés.....	4	4
➤ Cadre supérieur.....	5	5
➤ Cadre moyen.....	6	6
➤ Employé / Ouvrier.....	7	7
➤ Professions de l'enseignement.....	8	8
➤ Militaire, profession de l'armée.....	9	9
➤ Élève, étudiant.....	10	10
➤ Retraité.....	11	11
➤ Chômeur.....	12	12
➤ Autre inactif.....	13	13

P4. Quel est votre département de résidence?

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.....	1	2	3	4
➤ B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?.....	1	2	3	4
➤ C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.....	1	2	3	4
➤ D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.....	1	2	3	4
➤ E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34.....	1	2	3	4
➤ F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.....	1	2	3	4
➤ G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?.....	1	2	3	4
➤ H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.....	1	2	3	4
➤ I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.....	1	2	3	4
➤ J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?.....	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal - Ville :

Téléphone : Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Le père de la pilule était un SAS

Par Jean-Dominique Merchet

Décédé à l'âge de 89 ans fin novembre, Lucien Neuwirth n'est pas seulement le promoteur en France de la pilule contraceptive. Il fut aussi, durant la Seconde Guerre mondiale, un combattant des opérations spéciales, membre des SAS français — SAS comme Special Air Service, l'unité de forces spéciales, créée en 1941 par David Stirling, au sein de l'armée britannique. À la manière d'autres, il a, dans ses mémoires*, raconté son histoire de manière un peu romancée. Les travaux des jeunes historiens d'aujourd'hui — David Portier dans son cas, comme

Benjamin Massieu avec son récent et remarquable *Philippe Kieffer*** — remettent quelques petites pendules à l'heure, mais n'enlèvent rien, bien au contraire, au geste de ces hommes.

Les SAS français sont aujourd'hui un peu oubliés, alors qu'ils furent plus d'un millier. David Portier s'attache depuis des années à retracer leur saga*** au plus près des faits. Lucien Neuwirth fut l'un de ces « paras de la France libre ».

À 20 ans, il participa ainsi à quatre campagnes en 1944-1945 : Bretagne, Loire, Ardennes et Hollande.

« En mai 1944, il avait été blessé au cours d'un saut d'entraînement, ce qui l'empêcha de participer aux opérations de juin 1944. Il est alors affecté au Squadron Jeep, comme mitrailleur arrière. Le 5 août, les planeurs qui transportent ces Jeep se posent en arrière des lignes allemandes — une première ! — près d'Étel,

en Bretagne. Il participe à des missions de harcèlement et de reconnaissance pour les blindés américains, en direction de Nantes. Ensuite, il est engagé sur la Loire dans la région de Bourges et de Nevers. Durant l'offensive des Ardennes, les SAS sont dépêchés en urgence et il est blessé en janvier 1945 par l'explosion d'une mine », nous raconte David Portier.

« À peine remis de ses blessures, il se porte volontaire pour l'opération Amherst en avril 1945. Les SAS français sont parachutés en Hollande au sud de Groningue. Mais là, les choses se passent mal. Une mauvaise entente règne dans son stick (groupe) qui se sépare à peine arrivé au sol. Une partie, dont Neuwirth, rejoint un autre stick français, dans un bois. Ils sont alors encerclés par des paras allemands. Certains parviennent à s'échapper mais Neuwirth est blessé, puis capturé, alors qu'il traverse une clairière sous le feu. »

En revanche, l'histoire tant racontée à l'occasion de son décès, selon laquelle il aurait échappé par miracle à un peloton d'exécution SS, relève de la légende. Pour Neuwirth, tout au moins, car en juillet 1944, le sergent Judet des SAS — qui fut ensuite le chef du jeune Lucien, avant d'être tué en Hollande — était bien parvenu à échapper à un peloton d'exécution allemand en sautant un muret breton...

Joseph Kessel fut le premier à se faire le héraut de ces héros, avec son roman *Le Bataillon du ciel* paru en 1947 et qui inspira le film du même nom, la même année. À l'origine de ces SAS français, un Gascon du Gers, né au pays de l'armagnac en 1909. Georges Bergé est un fantassin.

Trois ans après la fin de son service militaire, il choisit de réintégrer l'armée. Lieutenant, il se porte volontaire en 1937 pour rejoindre le 601^e groupement d'infanterie de l'air, les premiers paras français, en cours de constitution. Son détachement dans l'armée de l'air est accepté, mais à la suite d'une opération de l'appendicite, il est déclaré « inapte définitif » aux opérations aéroportées ! Blessé à plusieurs reprises durant la campagne de France, il rejoint l'Angleterre dès le 21 juin 1940, se présente aussitôt chez le général de Gaulle et le convainc de créer une unité parachutiste, lui qui avait été si frustré de ne pouvoir servir dans les paras. C'est chose faite, le 15 septembre 1940, lorsque la 1^{re} compagnie d'infanterie de l'air est mise en place au sein des Forces aériennes françaises libres. Compagnie est un grand mot, pour ce groupe d'une trentaine de volontaires, qui ne sont pas encore parachutistes... Ils formeront le noyau des SAS français. Fait prisonnier par les Allemands au cours d'une mission, le commandant Bergé retrouvera David Stirling, le père des SAS, à la forteresse de Colditz. SAS, ces initiales

mythiques seront reprises plus tard, dans un tout autre contexte, par Gérard de Villiers, lui aussi récemment disparu, mais pour désigner Son Altesse Sérénissime, le prince Malko Linge... très au fait des opérations spéciales.

Les French SAS se battent d'abord en Libye, où quelques-uns de leurs héritiers du 1^{er} RPIMa viendront, bien des années plus tard, aider des insurgés à chasser le colonel Kadhafi. Lors d'une opération en Libye, donc, en juillet 1942, un jeune aspirant est tué. Il se nomme André Zirnheld. Ce professeur de philosophie de 29 ans est l'auteur de la « prière du para », chantée sur l'air de la *Marche de la garde consulaire à Marengo* : « Mon Dieu, mon Dieu, donne-moi la tourmente, donne-moi la souffrance, donne-moi l'ardeur au combat. »

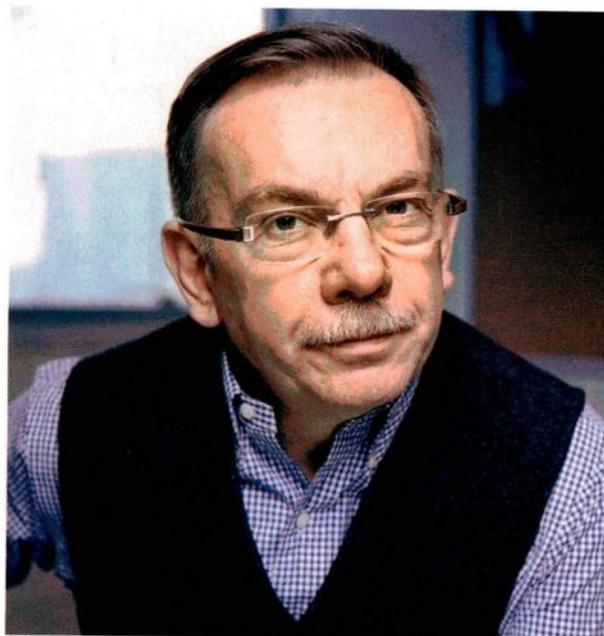
Ils n'en manqueront pas, d'ardeur au combat. Pensons à un autre de ces personnages, héros du roman de Kessel, le lieutenant-colonel Pierre Bourguoin. Cet ancien instituteur rallie la France libre dans ce qui s'appelle alors l'Oubangui-Chari, la Centrafrique d'aujourd'hui. Il commande un groupe franc, puis prend part à la campagne de Syrie. Formé au parachutisme, il est engagé en Tunisie, où il est très grièvement blessé. On l'ampute du bras droit. Qu'à cela ne tienne ! Dix

mois plus tard, celui qu'on surnomme désormais « le Manchot », prend le commandement du 4^e SAS/2^e régiment de chasseurs parachutistes. Les premiers éléments sautent sur la Bretagne, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, alors que les commandos de Kieffer approchent de Ouistreham. « Mon Dieu, mon Dieu, donne-moi l'ardeur au combat. » ■

* *Ma guerre à 16 ans* (Plon, 1986), dont une nouvelle version est parue en 1992 chez Actes Sud, sous le titre *Mais après tout...*

** *Philippe Kieffer*, Benjamin Massieu, Éditions Pierre de Taillac, 2013.

*** Son ouvrage de référence : *Les Parachutistes SAS de la France libre (1940-1945)* (Éditions Nimrod, 2010). Et son site : fflsas.org



« À 20 ans, il participa ainsi à quatre campagnes en 1944-1945 : Bretagne, Loire, Ardennes et Hollande. »

Armée du Kwantung : le labo

Par Bruno Birolli

Depuis le territoire chinois du Kwantung, une fraction de l'armée impériale organise en solo la conquête de la Mandchourie en 1931. Insoumise au gouvernement en place à Tokyo, elle tente de réaliser son fantasme de société militaro-fasciste. Cette expérience criminelle débouche sur la guerre du Pacifique... et la ruine du Japon.



ratoire du fascisme japonais



L'armée du Kwantung affiche la couleur : celle du nationalisme extrême. Emmenés par des officiers fanatiques, ces soldats ont inspiré dans la Mandchourie des années 1920 la politique qui a précipité le Japon dans l'abîme de 1945.



Ces scouts et étudiants en uniforme paradent dans le Mandchoukouo des années 1930, État militariste rêvé par l'armée du Kwantung.

La **guerre russo-japonaise** (8 février 1904-5 septembre 1905) oppose les deux empires en Mandchourie et en Corée. Le Japon, qui écrase la flotte du Tsar à Tsushima, sort vainqueur de ce conflit sanglant (plus de 70 000 morts de chaque côté). Il y gagne la Corée et le Kwantung mais doit renoncer à la Mandchourie, rendue à la Chine.

L'ère **Meiji** (1868-1912) correspond au règne de Mutsuhito, surnommé « Meiji Tenno » (« gouvernement éclairé ») après sa mort. Créateur du Japon moderne, l'empereur abolit la dictature et l'ordre social figé des shoguns et instaure en 1889 un régime parlementaire. Le Japon renonce alors à l'isolement pour s'ouvrir aux idées et techniques occidentales : le pays se modernise et s'industrialise. Il déplace en outre la capitale à Edo, qu'il renomme Tokyo.

Kwantung... Même les amateurs d'histoire militaire ont du mal à situer ce nom. Et pourtant, qui n'a pas lu *Le Lotus bleu*? L'infâme Mitsuhiro, l'attentat à la bombe sur une voie ferrée, l'évasion en automitrailleuse...

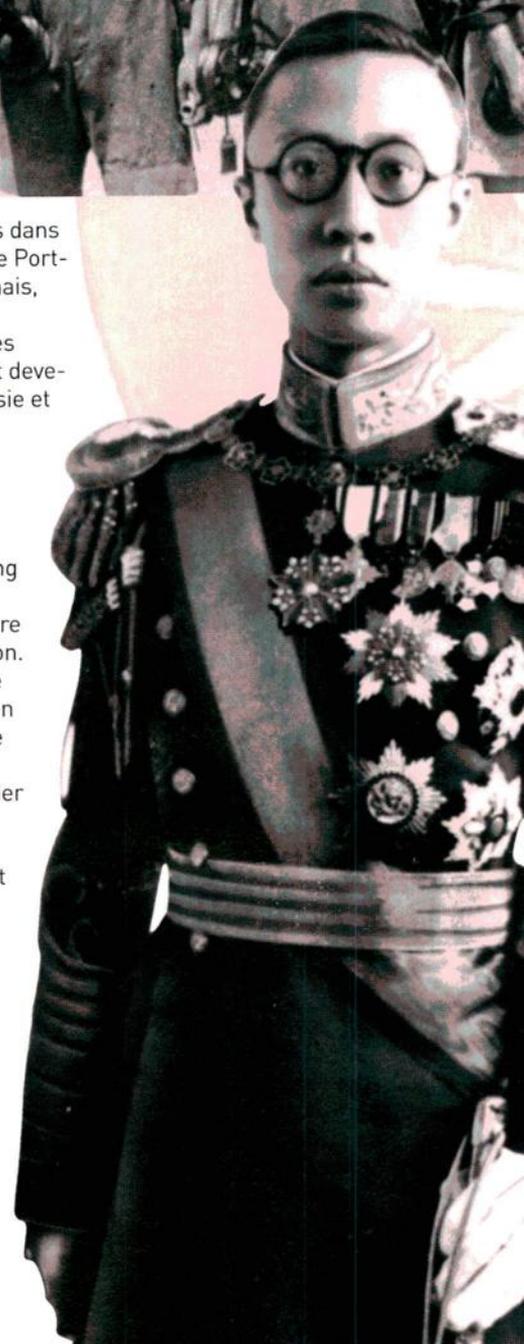
Tout s'éclaire! Mais l'armée que ridiculise Hergé n'a rien d'une troupe d'opérette. Elle est à la base de la confiscation du pouvoir au Japon par une clique militaro-fasciste. La politique menée de 1931 à 1945 s'est soldée par une trentaine de millions de morts. Et pourtant, cette descente aux enfers a commencé par un triomphe.

Tout démarre avec la **guerre russo-japonaise** de 1905, dont l'archipel nippon sort victorieux. Ce succès éclatant masque une frustration : l'armée impériale n'obtient pas, comme elle le souhaite, l'ensemble de la Mandchourie. Sous la pression américaine, Tokyo ne reçoit qu'une concession de chemin de fer et la petite péninsule du Kwantung, accrochée entre Chine et Corée (*voir carte*). Ce territoire n'est pas une colonie mais une enclave administrée par la Société des chemins de fer de Mandchourie du Sud, une entreprise privée. Sa garde est cependant confiée à une garnison

de 10 000 hommes, cantonnés dans les anciennes bases russes de Port-Arthur (Ryojun pour les Japonais, aujourd'hui Lüshun) et Dalian (Dairen pour les Japonais). Ces simples gardiens de rails vont devenir la tumeur qui ravagera l'Asie et décimera l'armée japonaise.

Les causes profondes de la maladie

Le cancer apparu au Kwantung naît des contradictions de la société japonaise sortie de l'ère **Meiji**, celle de la modernisation. La première tient au statut de l'armée dans l'État : comme en Prusse, modèle de Tokyo, elle ne répond en principe qu'à l'Empereur. Sauf que ce dernier n'est pas un chef politique à l'autorité incontestée, à l'image du Kaiser, mais plutôt un « super-prêtre ». Les officiers sont de fait libres d'agir à leur guise en prétextant la défense des intérêts impériaux. La deuxième contradiction est liée aux origines sociales du corps des officiers. À la fin du XIX^e siècle, l'instauration de la conscription contribue à la démocratisation de l'armée. Mais celle-ci reste entre les mains



d'officiers pour la plupart issus de la caste déchue des samourais et qui n'ont jamais admis la perte de leurs privilèges. Ultraréactionnaires, ils s'autorisent tous les excès, y compris l'assassinat systématique des personnalités gênantes, au nom de la sacro-sainte défense de l'Empire. Sur ce substrat prospère, dans l'âme militaire, un salmigondis idéologique, où se mélangent le conservatisme confucéen et le sectarisme purement japonais avec des théories « modernes » : le darwinisme social (les écrits de l'Anglais Herbert Spencer, son inventeur, sont réédités 25 fois au Japon !), la guerre des races (à la fois contre les Blancs, mais aussi contre les « frères » asiatiques inférieurs qu'il convient de « guider et d'éduquer ») et l'hostilité généralisée à l'Occident colonialiste, dont les mots en « isme » (parlementarisme, socialisme, féminisme...) sont perçus comme des prétextes à saper la force nipponne. Et l'ennemi ne s'incarne nulle part mieux que dans l'Amérique, qui ne cesse de frustrer les ambitions japonaises en Chine.

Le pays de toutes les frustrations

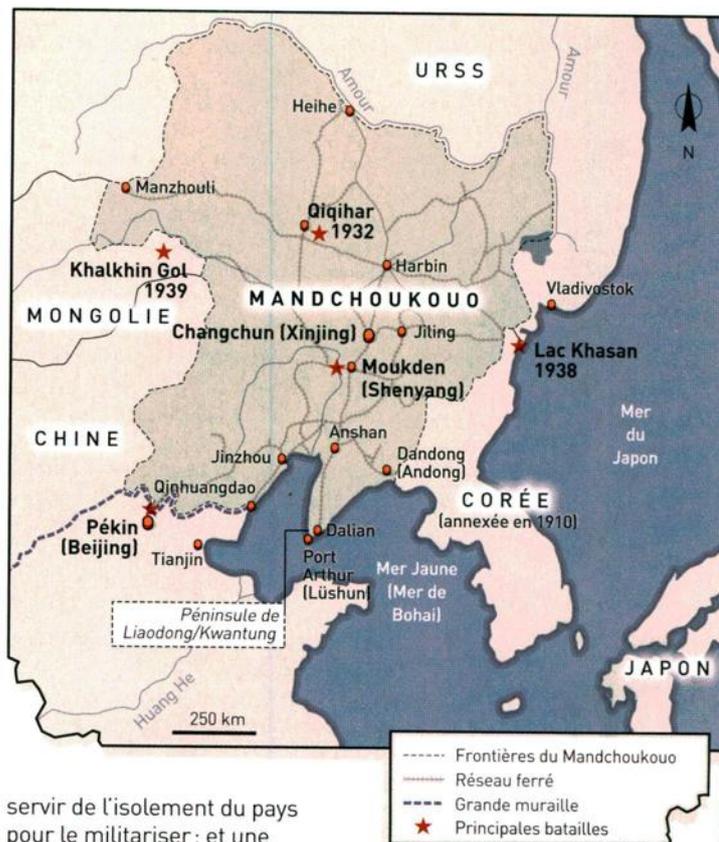
Isolée physiquement du Japon, la garnison du Kwantung voit, dès 1910, plus loin que sa mission de simple gardienne du rail. Ses officiers en sont convaincus, leur mission sacrée est de gagner la totalité de la Mandchourie et de verrouiller ainsi la Corée par l'ouest. Ils veulent faire du territoire non une colonie, sur laquelle le gouvernement aurait un droit de regard, mais un État que les militaires piloteraient en sous-main. Mais leur heure n'a pas encore sonné. Tokyo enrayer en 1912 le projet de hisser

Pu Yi, le « dernier empereur » détrôné de la dynastie Qing âgé de 6 ans, à la tête d'un royaume mandchou. Plutôt que d'éradiquer la tumeur en imposant la discipline, le gouvernement tente d'endiguer la contamination des officiers en accélérant leur relève — quatre ans de poste pour les officiers d'état-major, deux pour les commandants d'unités. Choix désastreux, qui ne fait que hâter la contagion.

En 1936, Pu Yi pose en uniforme, pauvre amiral-empereur d'un État sans marine ni pouvoir.

Moukden (1931), Qiqihar (1932), Pékin (1937) : l'armée du Kwantung se tire sans trop de mal des combats contre les Chinois. Mais l'Armée rouge, mouchée au lac Khasan (1938), écrase à son tour les Japonais à Khalkhin Gol (1939).

La maladie progresse d'autant plus facilement qu'elle se nourrit de la frustration des officiers, tout au long des années 1910 et 1920. Bien que le Japon ait choisi le camp des vainqueurs pendant la Grande Guerre, il voit, en 1915, rejetées les exigences qui feraient de la Chine son satellite. En 1920-1922, l'armée veut profiter du désordre de la révolution russe pour créer en Sibérie un État marionnette où seraient installés les débris des armées tsaristes. L'expédition ne fait que transformer les Soviétiques en ennemis mortels et ruine les finances de Tokyo, qui jette l'éponge. Plus grave encore pour les militaires : les gouvernements libéraux portés au pouvoir au Japon encouragent le désarmement (sanctionné par le traité naval de Washington en 1922 et de Londres en 1930) et la détente à l'égard de la Chine. Il est même question de quitter la Mandchourie, cette proie dont rêvent les officiers. L'opinion n'étant pas prête à un coup d'État, estiment-ils, c'est sur place qu'il faudra forcer les événements et la main du gouvernement. En 1928, le colonel Komoto, une tête brûlée du Kwantung, fait sauter à Moukden (aujourd'hui Shenyang, voir carte) le train blindé de Zhang Zuolin. Ce seigneur de la guerre mandchou est pourtant financé et armé par les militaires japonais grâce aux profits tirés du trafic d'opium qu'ils contrôlent. Mais Komoto veut dresser les Chinois contre les Japonais : il espère que Zhang Xueliang, le fils et héritier du chef mandchou, se vengera et offrira ainsi un prétexte à une invasion. Le Chinois évalue toutefois le piège tandis que Hirohito s'offusque et tente de réprimer les responsables de l'attentat de Moukden. Les généraux doivent le calmer et expliquent qu'incriminer un officier pour terrorisme fera mauvais genre... Le colonel Nagata, qui monte fin 1930 un nouveau coup à Dalian, est plus sérieux que Komoto. Pour commencer, il s'entoure de « jeunes officiers » prometteurs (voir encadré ci-contre), en particulier le chef des opérations de l'armée du Kwantung, le lieutenant-colonel Ishiwara (voir encadré p. 78). Ce dernier voit loin : son but est de provoquer une crise internationale pour sortir le Japon des traités de désarmement ; de se



servir de l'isolement du pays pour le militariser ; et une fois la Mandchourie conquise, de puiser dans les abondantes ressources de son sous-sol pour constituer le complexe militaro-industriel qui permettra d'affronter victorieusement les États-Unis dans le Pacifique. Stratège du coup, Ishiwara en établit la tactique : on organisera sur la voie ferrée mandchourienne un attentat-bidon qui sera mis sur le dos des Chinois. À la suite de quoi, l'armée du Kwantung, prétextant sauvegarder les intérêts japonais, culbutera par surprise les soldats de Zhang Xueliang (au nombre de 250 000, mais dont

Pu Yi (1906-1967) est le dernier des empereurs mandchous Qing, conquérants de la Chine au XVII^e siècle. Renversé par la révolution de 1911, il abdique en 1912 après la proclamation de la République de Chine. En 1932, il est installé par les Japonais sur le trône du Mandchoukouo. Prisonnier des Soviétiques en 1945, remis aux communistes chinois, il est « réédulé » de 1949 à 1959 au camp de Fushun, où il soutient officiellement le régime de Mao.

Le Mandchoukouo, nid de vipères

Autour du colonel Nagata Tetsuzan, spécialiste du renseignement et de la logistique, les « jeunes officiers » (leur rang ne dépasse pas celui de colonel) qui comptent en 1931 l'invasion de la Mandchourie ont joué souvent un rôle capital dans la guerre mondiale à venir. Se distinguent notamment, outre Ishiwara (voir encadré p. 78), le futur Premier ministre Tojo Hideki et le conquérant de la Malaisie et de Singapour, Yamashita Tomoyuki. De même, le responsable des relations politiques à Dalian n'est autre qu'Itagaki Seishiro, qui deviendra ministre de la Guerre en 1938 et rendra Singapour aux Britanniques en 1945. Ces gens sont loin de se serrer les coudes. Ainsi, l'idéaliste Ishiwara déteste Tojo, qu'il considère comme un fonctionnaire de police. Et Tojo, partisan de l'ordre, exècre le rebelle Ishiwara, tout comme il cherche à mettre au pas Yamashita. Les querelles qui opposent les factions militaires se règlent au sabre. Nagata en est la victime : il est assassiné en août 1935. Tous s'accordent cependant autour d'un idéal de brutalité guerrière. Condamnés par la suite pour crimes de guerre, Tojo, Yamashita, Itagaki ainsi que Doihara Kenji, le responsable des services secrets du Kwantung et organisateur du retour de Pu Yi en Mandchourie en 1931, finirent tous sous une potence.



Ishiwara, l'homme par qui tout arrive

Né en 1889 dans une famille de samourais déchue et appauvrie, Ishiwara Kanji est le symbole même du militarisme fantasque qui mène le Japon à la guerre. Brillant élève, diplômé en 1909 de l'académie militaire bien que rebelle et indiscipliné, Ishiwara adhère à la doctrine du moine bouddhiste Nichiren (XIII^e siècle). Celui-ci prédisait une ère de paix universelle après une guerre apocalyptique... Guerre que le Japon remportera s'il sait se montrer fort, se persuade Ishiwara. Envoyé comme boursier de l'État japonais à Berlin de 1922 à 1925, le jeune officier s'y convainc, à travers les écrits d'Erich Ludendorff, ex-chef de l'armée du Kaiser, que l'Allemagne a été « poignardée dans le dos » par les civils. Nommé en 1928 à l'état-major de l'armée du Kwantung, il mène le coup de 1931 – une insubordination manifeste, qui ne l'empêchera pas d'être nommé chef des opérations de l'armée en 1935! Sa posture rebelle et idéaliste entraîne sa mise sur la touche par Tojo... et l'indulgence alliée en 1945. Il meurt d'un cancer en 1949.

moins de 10 % sont correctement entraînés et armés) et s'emparera de la Mandchourie. Ce plan n'est connu que d'une poignée d'officiers. Mais Nagata sait disposer à Tokyo d'un soutien d'autant plus large que Zhang a fait fusiller pendant l'été 1931 un espion japonais.

L'empereur Hirohito, informé, n'a pas le temps de calmer les esprits. Dans la nuit du 18 septembre 1931, une patrouille japonaise sabote les rails à la sortie de Moukden. Conformément au plan, l'armée du Kwantung s'empare de la ville en deux heures, tirant sans discernement. 300 soldats chinois et 100 civils sont tués, contre quatre Japonais. Sans attendre l'ordre obligatoirement signé par l'Empereur, plusieurs milliers de soldats de l'armée japonaise de Corée franchissent à leur tour la frontière mandchourienne au matin du 19 septembre.

La nouvelle des combats survolte les officiers au Japon, qui font bloc derrière Ishiwara et consorts. Les ministres, menacés d'un coup d'État s'ils cèdent aux pressions internationales, entérinent publiquement l'invasion qu'ils condamnent en privé. Utilisant leurs trains blindés et l'aviation ennemie capturée, les envahisseurs conquièrent en trois mois un territoire grand comme cinq fois le Japon. Non sans difficultés : si les Chinois se battent mal, l'armée nipponne n'est pas préparée au froid et 900 de ses 5000 soldats sont victimes de gelures...

Les chemises brunes de Moukden

Une fois la proie avalée, reste à la digérer. Tous les acteurs du coup sont d'accord sur la nécessité de créer un État indépendant, afin d'écarter le gouvernement de Tokyo. Mais sous quelle forme ? Ishiwara veut une république où les Japonais, renonçant à leurs privilèges, prouveraient leur générosité avant de guider l'Asie dans sa lutte contre l'Occident. Moins idéalistes, ses rivaux préfèrent restaurer Pu Yi, réinstallé le 18 février 1932 à la tête d'une nouvelle entité, le Mandchoukouo. La SDN refuse la mascarade. Et la délégation japonaise quitte Genève en février 1933.

Les mains libres, l'armée du Kwantung fait du Mandchoukouo un

laboratoire du totalitarisme japonais. Elle y expérimente le système de gouvernement par procuration où les militaires décident de tout, abrités derrière la figure d'un Empereur fantoche. Si Pu Yi en reçoit le titre en 1934, le commandant en chef de l'armée du Kwantung a droit de veto sur toutes les décisions du gouvernement local et, pour contrôler les relations avec Tokyo, joue le rôle d'ambassadeur du Japon.

L'asservissement n'est pas que politique. Tout le territoire est mis en coupe réglée. La moitié de ses recettes fiscales est reversée aux occupants, qui voient grand : ils chargent des économistes marxisants de concocter un programme d'industrialisation inspiré par les plans quinquennaux de Staline. Se méfiant des conglomérats nippons traditionnels comme Mitsubishi ou Mitsui, trop puissants et peu malléables, l'armée du Kwantung monte de nouvelles entités industrielles comme son fournisseur de camions, Nissan. Pour valoriser et contrôler les campagnes, les nouveaux maîtres de la Mandchourie invitent les paysans

japonais à y émigrer. Leur idée va plus loin qu'une simple colonisation : les villages fortifiés où les colons manient charrue et fusil sont la base même d'une nouvelle société militarisée. L'armée du Kwantung veut

créer un homme nouveau. S'il est chinois, il rompra avec la Chine jugée décadente et, inspiré par la discipline et le courage du soldat japonais, combattra le communisme et l'Occident. Le creuset où fusionnent les différentes « races » — Chinois, Coréens, Mongols, Mandchous, Russes blancs... — pour donner naissance à l'« homme du Mandchoukouo » est l'association Concordia. Ses membres défilent à partir de 1936 en uniforme brun avec brassard rappelant la croix gammée lors de grands-messes, dignes de Nuremberg, organisées à Changchun.

Échec économique, échec militaire

Toujours selon le modèle fasciste, les ouvriers sont enrégimentés dans une sorte de Front du travail dont les cadres sont les contremaîtres japonais des usines. Femmes et étudiants sont encadrés dans des



Le 9 août 1945, les Soviétiques jettent 1,7 million d'hommes et 5500 chars sur l'armée du Kwantung. Onze jours plus tard, tout est fini.

organisations paramilitaires. Comme dans l'Allemagne de Goebbels, des postes de TSF calés sur les ondes de la radio officielle sont distribués à la population. Et les nombreux films tournés dans les très actifs studios du Mandchoukouo « distraient » la population en diffusant la propagande.

Par manque de compétences, mais aussi de temps, le Mandchoukouo est un échec. En dépit des opérations de ratissage, la guérilla, communiste notamment, persiste jusqu'en 1945 dans l'Est boisé. Les trains sautent épisodiquement et les émigrés japonais se réfugient dans les villes, le long du chemin de fer. L'armée du Kwantung, qui espère 5 millions de colons, en accueillera 1 million... Côté industrie, le tableau n'est pas plus brillant : faute de personnel qualifié, la production ne décolle pas vraiment. Certes, des complexes sidérurgiques, des raffineries de carburant synthétique fabriqué (comme en Allemagne) à partir de charbon, des usines d'explosifs se développent. Mais l'industrie d'armement reste concentrée au Japon, et la production de navires et d'avions ne décolle pas.

L'armée du Kwantung veut l'autarcie économique et militaire ? En fait, le Mandchoukouo ne sait que fournir de l'acier et des produits semi-finis. La constitution d'une force militaire, domaine où cet État à la botte d'officiers pourrait exceller, est de même décevante. Les Chinois



La **Société des Nations** (SDN) est fondée en 1920 à Genève dans la foulée du traité de Versailles, qui met fin à la Première Guerre mondiale entre l'Allemagne et les puissances alliées. Axée sur le maintien de la paix par la négociation, elle ne dispose pas d'une force d'intervention. En outre, les États-Unis n'y adhèrent pas, bien que le Président Wilson en soit l'inspirateur. Ce qui la prive peu à peu de toute influence. L'Organisation des Nations unies la remplace en 1945.

La **guerre sino-japonaise** est déclenchée en 1937, quand l'armée japonaise prend prétexte d'une fusillade insignifiante près de Pékin pour attaquer le régime nationaliste de Jiang Jieshi (Tchang Kai-chek). En dépit de succès réguliers jusqu'en 1944, jamais le Japon ne parvient à vaincre, multipliant atrocités et massacres. Le bilan, inconnu, dépasse probablement 15 millions de morts.

Pour en savoir +

• **Ishiwara, l'homme qui déclencha la guerre**, Bruno Birolli, Arte Éditions/Armand Colin, 2012.

fuiet l'enrôlement et, quand ils sont recrutés, désertent. En 1945, l'armée du Mandchoukouo ne compte que 130 000 hommes, et encore ses rangs sont-ils gonflés par des Coréens.

Le sabre entre faucille et marteau

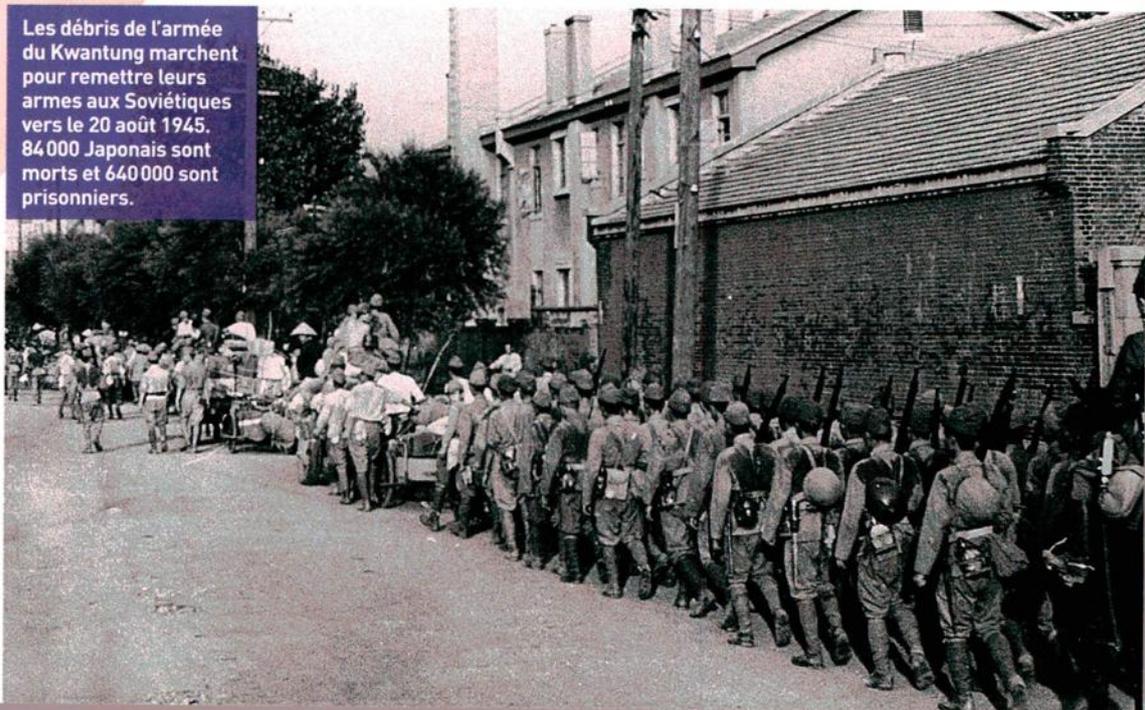
Ce fiasco intérieur de l'armée du Kwantung fait écho à un fiasco extérieur. À la poursuite d'un rêve de « grand empire mandchourien », elle tente de faire envahir en 1936 — sans en référer à Tokyo, comme d'habitude — la Mongolie chinoise par ses vassaux locaux. Mais elle se fait humilier. En outre, ses efforts expansionnistes sont sapés au sud par des rivaux au sein de l'armée impériale : le 7 juillet 1937 démarre la **guerre sino-japonaise**, déclenchée par les commandants d'unités stationnées près de Pékin. Ils n'ont bien sûr pas prévenu l'État-Major général. Ironie de l'histoire, c'est Ishiwara, devenu chef des opérations à Tokyo, qui tente d'arrêter les hostilités. Débordé, il se voit cependant forcé d'envoyer des renforts vers Pékin... Des unités de l'armée du Kwantung participent donc aux premiers combats en Chine, mais se replient vite au nord. Si Ishiwara est furieux, ce n'est pas par réaction rationnelle à une aventure désastreuse, mais parce qu'elle remet en cause l'attaque qu'il mijote avant 1941 contre l'URSS. Et il n'est pas question de renoncer.

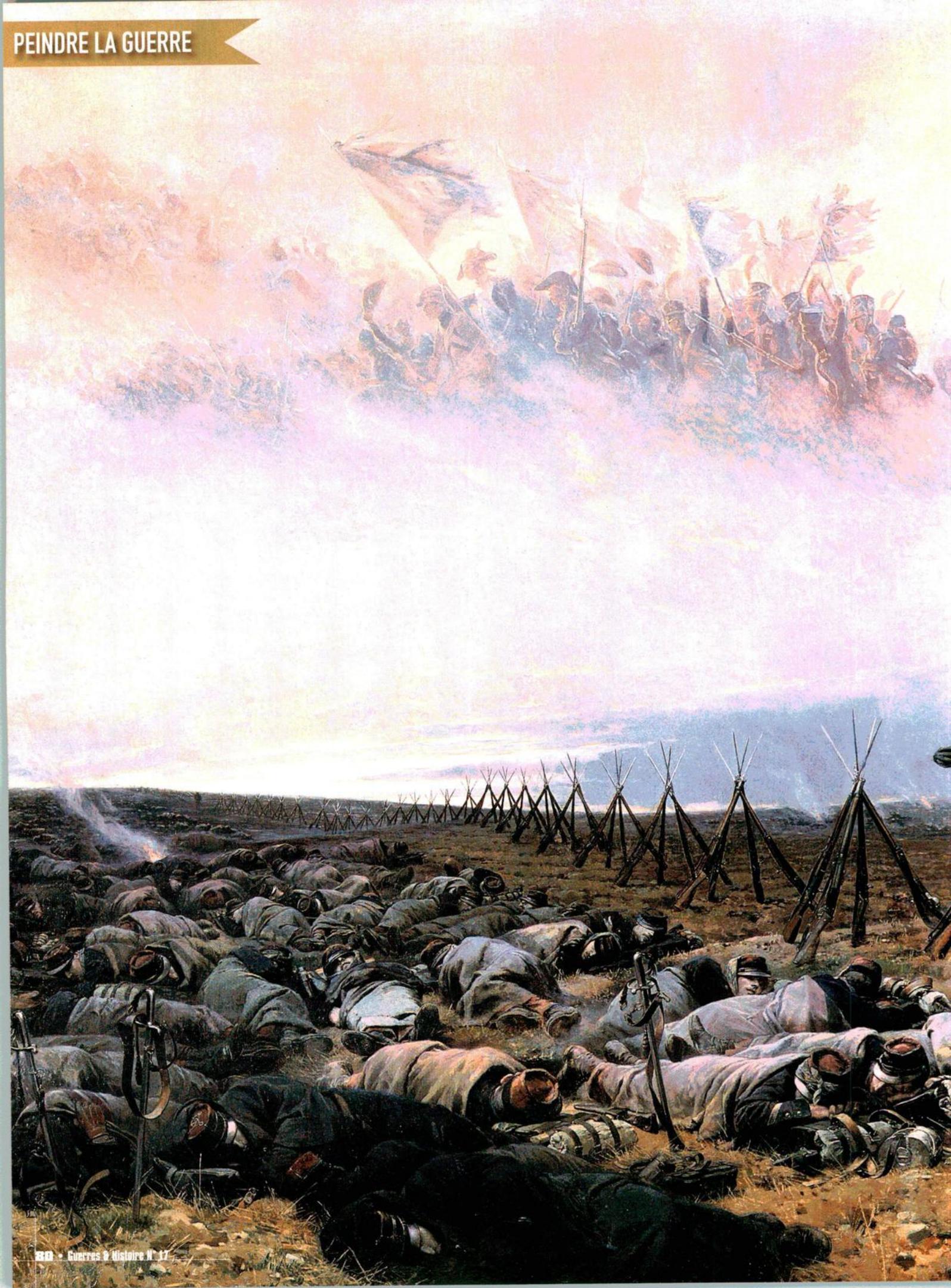
Malgré l'avis contraire d'Itagaki, l'ancien du coup de 1931 devenu ministre de la Guerre, l'armée du Kwantung décide de provoquer les Soviétiques. Après un succès relatif au lac Khasan (voir carte p. 77) en 1938, elle se fait tailler en pièces en 1939 par Joukov au Nomonhan (Khalkhin Gol, en russe), le long de la frontière de Mongolie extérieure (voir G&H n° 4, p. 38).

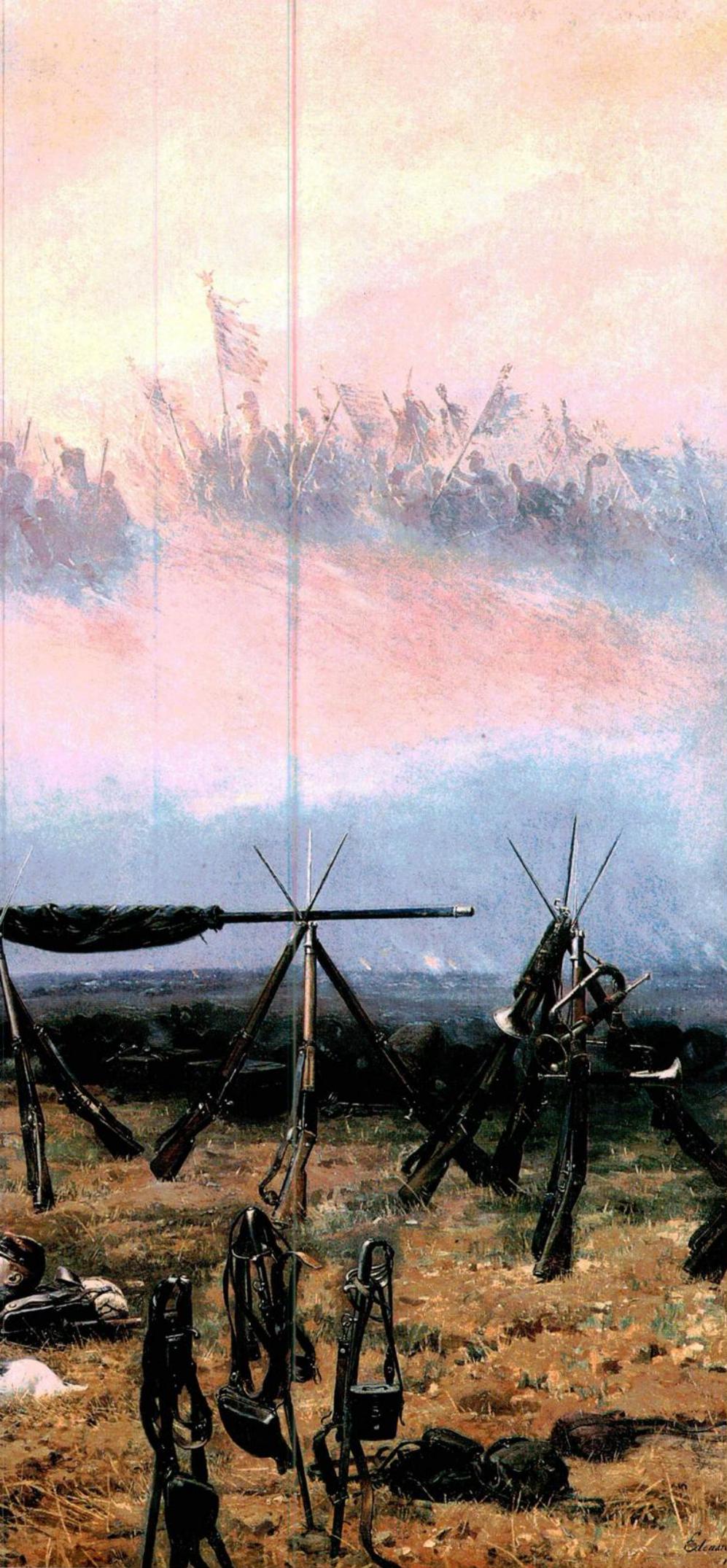
Les 30 000 pertes du fiasco discréditent définitivement l'armée du Kwantung, tout comme l'échec chinois déconsidère l'armée. Dans le jeu compliqué des rivalités militaires, la Marine impériale prend l'avantage, avec son propre plan délirant :

chercher la victoire au sud, dans le Pacifique ! L'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, renvoie l'armée du Kwantung à la tâche, humiliante et subalterne, de garder la frontière de l'URSS, avec laquelle Tokyo a signé un pacte de non-agression le 13 avril 1941. Bientôt, la force qui a dicté sa loi durant trente ans à Tokyo est dépouillée de ses meilleurs régiments, expédiés en Birmanie ou dans le Pacifique. Si elle compte encore 700 000 hommes en août 1945, elle n'est plus qu'un fantôme, écrasé en une semaine par les Soviétiques. Et que seules les aventures d'un petit reporter à houppette empêchent de sombrer dans l'oubli. ■

Les débris de l'armée du Kwantung marchent pour remettre leurs armes aux Soviétiques vers le 20 août 1945. 84 000 Japonais sont morts et 640 000 sont prisonniers.







À quoi rêvent les soldats français ?

Par Jean Lopez

L'ŒUVRE

Cette grande huile sur toile (3 m sur 4) porte pour titre *Le Rêve*. Elle a été accrochée pour la première fois au Salon de 1888, immédiatement acquise par l'État et exposée au musée du Luxembourg. On peut la voir aujourd'hui à Paris, au musée d'Orsay. L'œuvre a eu un destin iconographique extraordinaire, reproduite sur toutes sortes de supports jusqu'après la guerre de 14-18. Elle servira à illustrer l'ardeur de la France guerrière à l'exposition internationale de San Francisco en 1915.

L'ARTISTE

Édouard Detaille (1848-1912) est un des plus célèbres peintres militaires français et une des gloires officielles des débuts de la III^e République. Son grand-père était inspecteur des transports de la Grande Armée et son père lui transmet la passion de l'histoire militaire en général, celle de Napoléon en particulier. Il apprend la peinture auprès de Meissonnier, un autre très célèbre maître ès batailles, qui lui communique aussi le goût des mondanités. Ses premiers tableaux lui apportent immédiatement gloire et fortune. Durant la guerre de 1870, il voit le feu comme mobile au 8^e bataillon de la Seine et vit les heures tragiques du siège de Paris. Deux de ses frères sont tués. Il reprend le pinceau en 1871 et les scènes militaires s'enchaînent ensuite à une vitesse vertigineuse, toutes marquées par la justesse du détail et un réalisme authentique. Ses thèmes préférés sont la guerre de 1870 et celles de Napoléon. Dans les années 1890, Detaille verse dans le chauvinisme et sera antidreyfusard. Ce qui ne l'empêche pas de cumuler une masse d'honneurs (dont la présidence de l'Académie des Beaux-Arts) qui font de lui le type même du peintre officiel.

LE TABLEAU

La scène représente des soldats endormis au bivouac, dont on voit les feux à perte de vue, durant des manœuvres d'été, peut-être en Champagne. Dans le ciel défilent les gloires militaires de la France, qu'elle soit monarchiste, républicaine ou impériale, les soldats de l'an II et d'Austerlitz, du Trocadéro et de l'expédition d'Alger, les bataillons de Magenta et de Solferino, les rescapés de Gravelotte et de Reichshoffen. Le message du peintre est clair : le rêve collectif de l'armée française, c'est la guerre de revanche contre l'Allemagne. Ce qui correspond bien à l'ambiance boulangiste des années 1880. Les glorieux soldats du passé marchent au ciel comme une légion d'anges ou d'élus, et l'armée est « l'arche sainte » de la France. C'est au nom de sa croyance dans une armée infailible incapable de mentir que Detaille sera contre Dreyfus, et non par antisémitisme. Cet aspect est aujourd'hui oublié. Il reste que Detaille a su mettre du souffle, auquel aucun amateur d'histoire militaire ne restera insensible.



Fokker E.I, le chasseur qui les invente tous

Par Jean-Christophe Noël

Copié sur un avion français, le Fokker Eindecker I n'avait d'extraordinaire qu'une caractéristique : sa mitrailleuse capable de tirer à travers l'hélice. Même si le « fléau Fokker » a causé plus de peur que de mal, il n'en a pas moins été le premier vrai chasseur de l'histoire. Et le premier système d'armes aérien.

Noel Pemberton Billing (1881-1948), aventurier et pilote britannique, pose en 1913 les fondations de la société Supermarine, future productrice du chasseur Spitfire. Il entame ensuite une carrière politique marquée par son homophobie délirante.

Le **Royal Flying Corps** est la branche aéronautique de l'armée britannique pendant la Première Guerre mondiale. Elle fusionne le 1^{er} avril 1918 avec la branche équivalente de la Navy (Royal Naval Air Service) pour former la Royal Air Force, première force aérienne indépendante au monde.

« **D**e la "chair à Fokker", voilà comment nos pilotes qualifient leurs avions ! »

Le député britannique **Noel Pemberton Billing** impres-

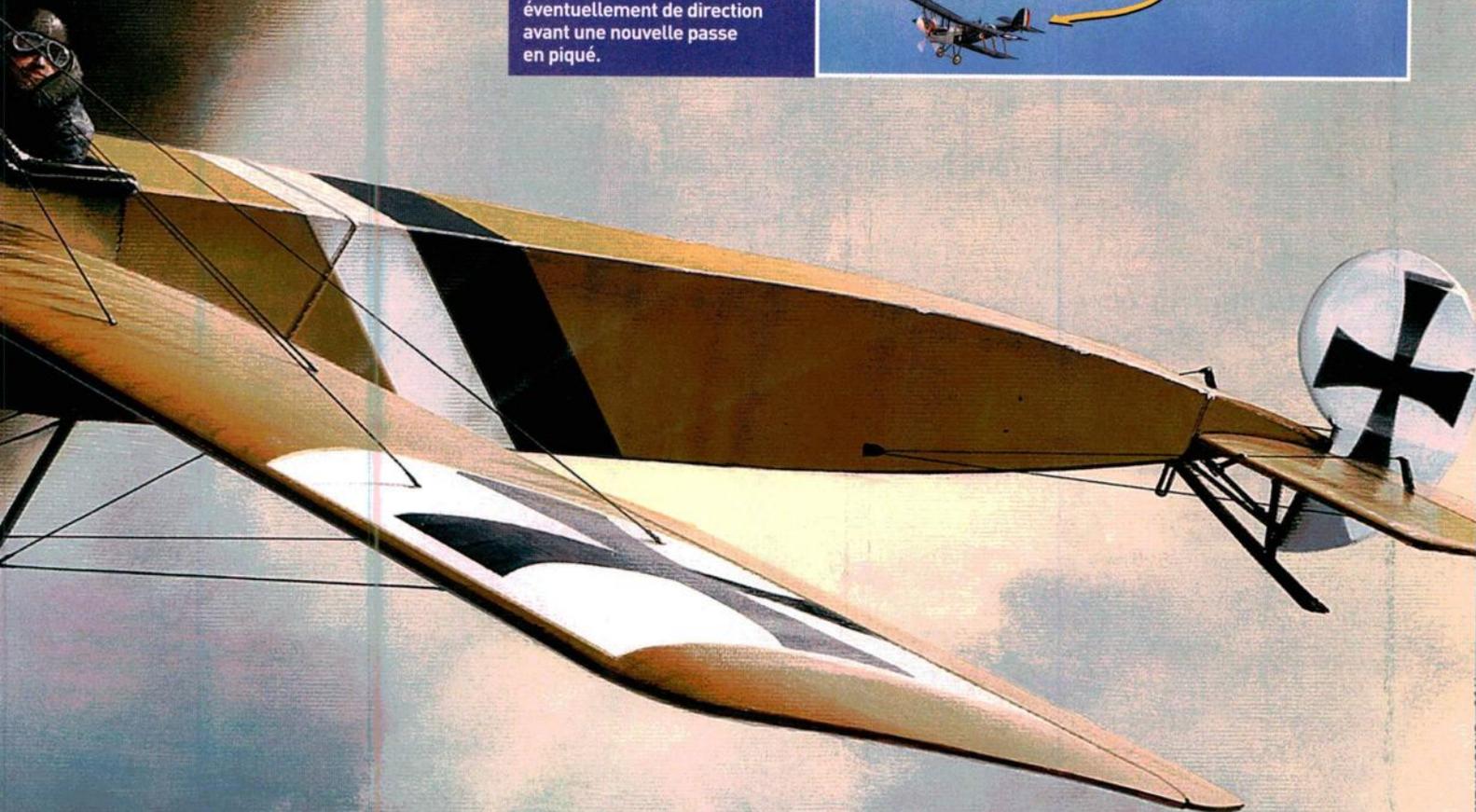
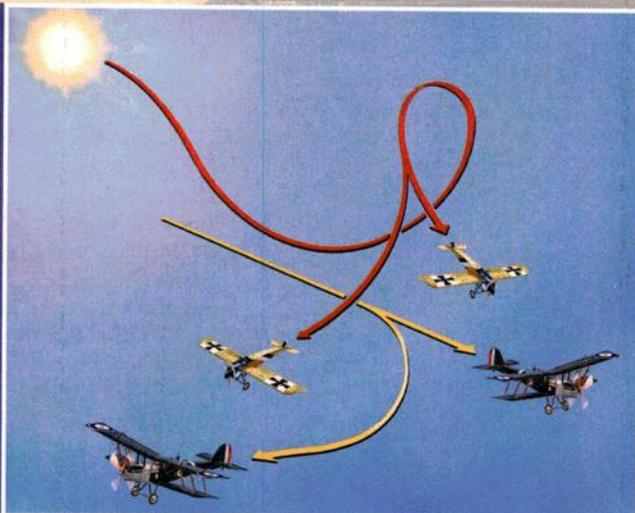
sionne ses collègues de Westminster réunis en ce mois de mars 1916. Les officiers du **Royal Flying Corps** (RFC) envoyés en France ne sont pas tués, mais assassinés, tonne l'orateur. Peu importe qu'il gonfle l'affaire pour dénigrer à son profit la Royal Aircraft Factory, principal fournisseur du RFC. L'expression *Fokker Fodder* est restée dans les mémoires, à côté de celle de « fléau Fokker » (*Fokker Scourge*), qui désigne la période allant de l'été 1915 au printemps 1916, pendant laquelle le Fokker Eindecker (monoplan Fokker) domine les cieux sans partage. Un fait d'armes exceptionnel que bien peu d'avions sont parvenus à égaler.

La réussite du Fokker E.I (et de ses successeurs immédiats, de E.II à E.IV) s'explique : les ingénieurs allemands ont de fait réussi à mettre au point un ensemble cohérent où pilote, armement et cellule se complètent harmonieusement. Le tout forme un vrai système d'armes qui vaut plus que la somme de ses parties. Sa genèse remonte



UNE MANŒUVRE ET DES DOUTES

La manœuvre « Immelmann » consiste en une demi-boucle vers le haut achevée par un demi-tonneau, de façon à regagner de l'altitude. Mais l'as allemand Max Immelmann n'en a lui-même jamais parlé et, selon l'historien Norman Franks, elle pourrait lui avoir été attribuée *a posteriori* en raison de sa célébrité. Les premières manœuvres des pilotes de E.I (ci-contre) étaient probablement plus simples : une montée en chandelle pour regagner de l'altitude et changer éventuellement de direction avant une nouvelle passe en piqué.



De l'été 1915 au printemps 1916,
le Fokker Eindecker
domine les cieux sans partage.

La **première victoire aérienne** est soit le fait du tandem Védrynes et Vicaire (victoire non homologuée le 2 septembre 1914), soit celui de Frantz et Quénault le 5 octobre. À noter également, le 8 septembre, l'abordage suicidaire du Russe Nesterov, qui se jette au prix de sa vie sur un avion autrichien.

Officier de cavalerie, **Charles Tricornot de Rose** (1876-1916) obtient en 1911 le premier brevet de pilote militaire et se consacre alors au développement de l'aviation. Théoricien dès 1914 d'une chasse autonome et offensive, il fonde la première escadrille spécialisée le 1^{er} mars 1915 puis, en février 1916, le premier groupe d'escadrilles qui balaye les avions allemands du front de Verdun. Il se tue accidentellement le 11 mai 1916.

Sportif accompli (mais tennisman amateur), **Roland Garros** (1888-1918) devient un héros de l'aviation en traversant la Méditerranée le 23 septembre 1913. Engagé le 2 août 1914, il est descendu et capturé le 18 avril 1915. Il s'évade le 15 février 1918 et retourne au combat aérien, où il est tué le 2 octobre.

aux tout premiers temps de la guerre : dès la fin août 1914 (Tannenberg sur le front Est) ou début septembre (sur la Marne), les états-majors réalisent que repousser les avions de reconnaissance est le plus sûr moyen d'aveugler l'ennemi. Pistolets ou mousquetons, emportés pour protéger au sol les équipages abattus, sont un pis-aller. Les constructeurs le savent bien avant la guerre, seule la mitrailleuse expédie assez d'acier pour avoir une chance de toucher un organe vital (moteur, réservoir... ou pilote), les balles traversant sans dommages le revêtement de toile. Et la guerre confirme les essais : la **première victoire** est remportée à la mitrailleuse.

Si le choix de l'arme ne se discute pas, reste à savoir où et comment l'installer pour réaliser un avion de « chasse » (le mot apparaît en février 1915 dans la presse française à la suite d'un combat aérien remporté au mousqueton). Le poids d'un servant ruinerait des performances que l'on cherche justement à optimiser pour mieux courir sus. Seul le pilote devra manier l'arme, placée à l'avant et dans l'axe afin de viser correctement, comme le montrent en 1911 les expériences du commandant

Charles de Rose. Mais les balles risquent alors de fracasser les pales d'hélices qui défilent 40 fois par seconde devant la bouche du canon... Comment éviter l'obstacle ? Dégager le champ de tir en plaçant une hélice propulsive à l'arrière du poste de pilotage ? Les Britanniques opteront pour cette solution, faute de mieux : la formule dégrade l'aérodynamisme

et le flux d'air perturbé par le passage à travers la voilure (deux plans séparés par un fouillis de haubans et de mâts) ruine le rendement de l'hélice. Surélever la mitrailleuse, en la plaçant sur le plan supérieur d'un biplan ? C'est peu pratique, surtout en plein combat, lorsqu'il faut changer le tambour de cartouches... En fait, la vraie solution consiste à tirer à travers l'hélice sans la détruire.

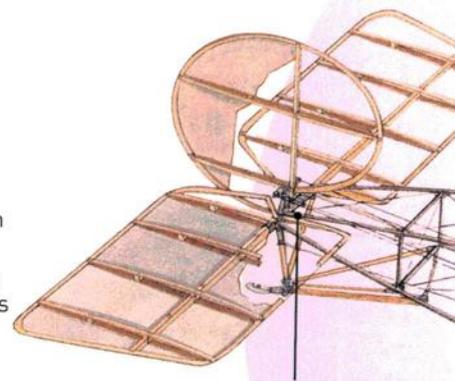
La légende Garros

C'est à **Roland Garros** que la légende attribue le premier dispositif : des déflecteurs d'acier montés début 1915 sur l'hélice d'un Morane-Saulnier L afin de dévier les balles. Garros obtient ainsi trois victoires en deux semaines en avril 1915. Hélas, une panne (ou le tir chanceux d'un fantassin) le contraint à se poser chez l'ennemi. Garros tente de brûler son avion, en vain... Ses vainqueurs, qui n'ont pas manqué de remarquer les exploits du Français, contactent alors leurs constructeurs, dont un

jeune ingénieur aéronautique néerlandais installé en Allemagne, Anthony Fokker. Lequel trouve, racontera-t-il, le perfectionnement décisif en qua-

rante-huit heures (voir schéma). En réalité, Garros et Fokker n'ont rien inventé. La synchronisation du tir s'appuie en effet sur une expérience préalable. Avant guerre, l'ingénieur Raymond Saulnier, fournisseur et ami de Garros, a déjà réfléchi à un dispositif de synchronisation. Mais la mitrailleuse Hotchkiss comprend des pièces trop lourdes et le dispositif, testé avec Garros en décembre 1914, n'est pas fiable... C'est pourquoi l'aviateur, en désespoir de cause, fait simplement blinder son hélice. Mais les Français ne sont pas les seuls à avoir réfléchi. L'armurier suisse Franz Schneider a imaginé une solution, brevetée le 15 juillet 1913. Les militaires allemands s'en désintéressent, mais pas Heinrich Lübbe, un collaborateur de Fokker, qui travaille, avant même que Garros soit capturé, à l'amélioration du système. C'est sur ces travaux que s'appuie Fokker, sans jamais reconnaître ce qu'il doit à Schneider (voir encadré p. 86).

Le système de synchronisation (*Stangensteuerung*, ou « système de



Pour solidifier le fuselage de toile, Fokker remplace le squelette de bois du Morane-Saulnier par une structure en tubes d'acier soudés, raidie par des câbles. Il agrandit la gouverne de direction (plan vertical) et celles de profondeur, entièrement mobiles.

contrôle par tige ») au point, Fokker l'installe sur le monoplan M.5 qu'il produit depuis 1914 : il s'agit en fait d'une copie améliorée du Morane-Saulnier H (voir illustration ci-contre). Même le moteur Oberursel de 80 ch est une copie sous licence (achetée avant guerre) du Gnome 7 Lambda français. L'appareil, encore manœuvré par gauchissement de l'aile et non par des ailerons, reste très moyen. Mais les Français et les Anglais n'ont guère mieux ; et sa mitrailleuse, solidaire du fuselage et pointée avec l'avion, en fait un vrai, un redoutable système d'armes. Enfin, surtout, le Fokker va construire son succès sur une poignée de pilotes exceptionnels, qui en décuplent l'avantage.

Dénommés *Eindecker mit MG* (monoplane avec mitrailleuse), cinq prototypes parviennent en juin 1915 au *Flieger-Abteilung Nr.62* (FA 62) de Douai, où ils sont pris en main par un pilote expérimenté, le *Leutnant* Parschau, qui assure la formation initiale de ses pairs. La première victoire intervient très vite : le 1^{er} juillet, le *Leutnant* Kurt Wintgens abat un Morane L biplace à l'est de Lunéville. Mais l'avion tombé dans les lignes françaises n'est pas homologué. C'est donc un autre *Leutnant*, Max Immelman, qui obtient le 1^{er} août 1915 la première victoire officielle (voir encadré ci-contre).

Un fléau surévalué

Fin juillet 1915, 15 Fokker sont disponibles sur le front Ouest, éparpillés dans les unités de reconnaissance sur biplaces. Pas question d'attaquer : les pilotes se cantonnent essentiellement à l'escorte, sans guère franchir

Immelmann, l'aigle de Lille



Fils d'un riche industriel saxon, Max Immelman (1890-1916) commence sa carrière militaire dans les troupes ferroviaires. Breveté pilote en février 1915, il intègre l'escadrille 62 tout juste équipée en Fokker E.I. Le 1^{er} août 1915, entre Douai et Arras, il repère un avion français, piloté par un Canadien. Forcé d'agir vite car deux autres appareils le menacent, il plonge pour se retrouver à 50 m dans sa queue, tire 60 cartouches mais sa mitrailleuse s'enraye. Il lâche les commandes,

réarme, revient vers sa proie, le contraint à faire demi-tour et tournoie autour pendant huit à dix minutes, tirant 450 balles. Au moment où l'arme se bloque pour de bon, il voit son adversaire piquer vers le sol. Le pilote ennemi, blessé, atterrit tant bien que mal et se rend à Immelman, qui s'est posé à ses côtés. L'Allemand est abattu dix mois plus tard par un pilote inconnu.

UN ULM LOURDEMENT ARMÉ

Le Fokker Eindecker (ici en version II) ressemble à s'y méprendre au Morane-Saulnier H de 1913, star des meetings aériens français. Pas étonnant : Anthony Fokker a copié la même année le modèle français pour son propre M.5, qu'il a vendu à l'armée allemande, puis perfectionné. L'appareil, dont la vitesse plafonne à 140 km/h, s'apparente à un ULM actuel : il pèse 340 kg à vide (630 en charge, pilote compris), pour 7,20 m de long et 9,70 m d'envergure. En tout 420 exemplaires du Eindecker sont construits, surtout des E.III.

Siège en osier, commandes (patonnier pour la gouverne de direction, manche agissant sur les ailes et la profondeur), jauges de carburant et d'huile, pompe à carburant et compte-tours : voilà tout l'équipement ! Le bidon de 100 l à l'arrière contient l'essence.

Pour incliner la voiture en l'absence d'ailerons, l'aile est « gauchie » (tordue) par le biais de câbles tendus sur un pylône triangulaire, la « cabane », et reliés au manche. Les performances en roulis sont du coup limitées, d'où la prédilection des pilotes pour les manœuvres verticales.

Le moteur rotatif Oberursel U1 de 100 chevaux est une copie d'un « best-seller » français, le Gnome Delta à 9 cylindres. Fixé sur un moyeu fixe, il tourne à 1 200 tours/minute avec l'hélice de 2,5 m, ce qui a pour mérite de le refroidir facilement et limite sa masse.

UNE PUISSANCE DE FEU CONSIDÉRABLE

Le mécanisme de tir à travers l'hélice (ci-dessus) est fort simple : une roue portant deux cames (ergots) pousse un levier connecté à la détente de l'arme à chaque passage de l'hélice devant le canon. Cet outil rudimentaire fait de l'engin d'Anthony Fokker un véritable système d'armes : ce n'est pas une mitrailleuse que l'on braque mais l'avion lui-même, sans perdre la cible de vue. La supériorité révolutionnaire du Eindecker est encore accrue par une puissance de feu considérable : une à trois mitrailleuses LMG-08/15, modèle allégé refroidi par air (le « L » signifie *luftgekühlt*) de la fameuse Maxim (voir *G&H n° 2*). Ces armes sont alimentées par bandes de 250 ou 500 cartouches, contre seulement 27 au tambour de la mitrailleuse française Hotchkiss, qu'il est de surcroît périlleux de changer en vol. Le dispositif de visée, en revanche, reste très sommaire : un simple cadre de métal barré d'une unique tige horizontale.

chasseur est employé seul, n'aide pas à la recherche active. Enfin, l'avion ne fait pas tout : les « succès » du Fokker se concentrent en fait dans les mains de neuf aviateurs. Agressivité, habileté au tir, chance font autant la différence que la technologie. Et ces pilotes sont évidemment rares.

« Bébé » Nieuport, la réponse française

À l'époque, cependant, quand les armadas aériennes de 1917 appartiennent encore au futur, ces scores semblent famémeux et justifient les plus hautes distinctions, comme la médaille « Pour le mérite », la plus

la ligne de front. Il s'agit d'éviter que le secret de la synchronisation soit percé par les Alliés. La période n'en est pas moins faste pour les pilotes allemands qui, sans opposition, rodent les tactiques élémentaires de la chasse, comme l'attaque d'une altitude supérieure, soleil dans le dos. Leur chef de file, Immelman, invente la manœuvre verticale qui porte son nom (voir *infographie p. 83*). Son camarade Oswald Boelcke énonce, lui, des règles pour le combat aérien afin de faciliter l'apprentissage des jeunes pilotes. Favorisés par leur armement, les pilotes allemands bénéficient bientôt de modèles plus puissants (les E.II et

E.III à moteur de 100 ch). Et le nombre des victimes s'élève, sans atteindre toutefois les sommets évoqués par le mot « fléau ». Fin 1915, Immelman et consorts sont crédités en tout de... 28 victoires. S'y ajoutent 33 autres en janvier et février, derniers mois du « règne » Fokker. Soit moins de huit pertes par mois, à une époque où les seuls Britanniques en perdent autant *chaque jour* à l'entraînement. Ce score modeste s'explique. D'abord, le ciel de 1915 est encore vide : il y a très peu d'avions en l'air. Les Allemands n'alignent d'ailleurs que 107 monoplaces sur le front Ouest fin 1915 (86 Fokker, 21 Pfalz). En outre, la tactique allemande défensive, où le

■ Fokker, as du vol... intellectuel

Morane-Saulnier n'a pas réclamé de droits d'auteurs à Anthony Fokker pour le piratage de son modèle H. En revanche, Franz Schneider, véritable auteur de la synchronisation, a cherché à toucher les dividendes d'un brevet que Fokker lui a toujours refusé. En janvier 1916, Schneider le poursuit donc au tribunal, et la Cour suprême impériale lui donne raison le 30 juin 1917. Condamné à une amende d'un million de marks, Fokker fait traîner... Quand un nouveau jugement le condamne en 1926, l'indélicat est hors de portée: il a délocalisé ses affaires aux États-Unis et aux Pays-Bas.

Pour en savoir +

- *Fokker E.I/II Windsock Datafile 91*, Peter M. Grosz, Berkhamsted, 2002.
- *Sharks Among Minnows*, Norman Franks, Grub Street, 2001.
- *Early German Aces of World War 1*, Greg VanWyngarden, Osprey, 2006.
- « Nieuport contre Fokker », David Méchin, Alex Euphrosine, Christian-Jacques Ehrengardt, in *DogFight* n° 4, janvier-février 2007.

Dès le mois de janvier 1916, le Nieuport 11 BB (photo) rend le Eidecker obsolète. Le fameux « bébé » annonce la domination des chasseurs biplans, qui dure jusque dans les années 1930. Fiat CR.42 italiens et Gloster Gladiator britanniques s'opposent encore en Grèce en 1941.

prestigieuse, attribuée à Boelcke et Immelmann en janvier 1916 pour leur huitième victoire. La presse fait d'eux de vrais héros populaires, dont la rivalité peu amicale est mise en scène comme une compétition sportive. Naturellement, l'effet inverse se produit dans le camp adverse: les équipages de reconnaissance, sans défense, voient des Fokker partout, et leur attribuent toutes leurs pertes. Pourtant, alors même que Pemberton Billing hurle en mars à l'assassinat des pilotes britanniques, le Fokker est déjà dépassé. La version E.IV, équipée d'un moteur de 160 ch et de deux mitrailleuses, est un échec. Boelcke, qui la teste du 14 janvier au 12 mars 1916, rapporte que le nouveau moteur fonctionne mal et qu'il est trop puissant pour la frêle structure de l'avion. Le couple engendré nuit aux performances, notamment en évolution serrée.

De son côté, l'ennemi progresse. Les Français introduisent en janvier 1916 le biplan Nieuport 11 BB (pour « biplan type B », code désignant alors les chasseurs). Léger, rapide, bon grimpeur, très maniable grâce à ses ailerons, le « bébé » surclasse le Fokker. Pas encore pourvu d'une

mitrailleuse synchronisée (le système français, signé par l'ingénieur Robert Alkan, arrive sur le front en mai 1916), l'avion est cependant équipé d'une mitrailleuse Lewis placée sur le plan supérieur et actionnée par un câble. La formule (et le « bébé » Nieuport) est aussi adoptée par le Royal Flying Corps (RFC), qui reçoit en outre deux des avions à hélice propulsive, les FE2.b et DH.2, biplans rapides, fiables et qui procurent, grâce à leur cockpit-nacelle dégagé, une excellente vision au pilote. Parallèlement, l'ingénieur roumain Georges Constantinesco travaille outre-Manche à un système de synchronisation fiable mais complexe, enfin expédié au front en mars 1917.

Le crépuscule du monoplan

Enfin, la tactique change au détriment des Allemands. En janvier 1916, les Britanniques combattent la qualité par la quantité: ils imposent aux avions de reconnaissance une escorte de trois appareils. Les duels entre pilotes esseulés disparaissent progressivement au profit d'affrontements entre formations. Les Allemands se trouvent alors dépassés. Certes, dès 1915, les pilotes de Fokker, isolés dans les différentes unités, se retrouvent parfois dans les cieux pour mener des patrouilles communes et améliorer leurs chances. Des formations semi-permanentes de monoplaces appelées *Kampfeinsitzer-Kommandos* (KEK) officialisent la pratique. Les aviateurs du Kaiser pensent cependant la guerre aérienne comme la guerre

terrestre: lorsque débute la bataille de Verdun le 21 février 1916, ils veulent créer un barrage continu dans le ciel pour empêcher le passage des avions français, tâche hors de portée pour les 21 Fokker et Pfalz disponibles. Au contraire, les Français, sous l'impulsion de l'ubiquitaire Charles de Rose, massent leurs chasseurs en groupements, qui percent aisément la ligne adverse. Au printemps, le ciel de Verdun est tricolore.

L'arrivée de Boelcke, talentueux organisateur, sur le champ de bataille rétablit en partie l'équilibre: il relie par téléphone son unité à des postes d'observation avancés, et, disposant ainsi d'un préavis, peut mieux préparer les interceptions. Il travaille en outre à la constitution d'escadrilles de chasse (*Jagdstaffeln*, ou *Jastas*) en août.

Le règne sans partage des avions à croix noires est cependant passé, et les premiers grands maîtres n'y survivent pas. Immelmann (15 victoires) s'écrase le 18 juin 1916. Parschau (8 victoires) se fait descendre par le RFC le 21 juillet. Wintgens par l'as français Heurteaux le 25 septembre. Boelcke (19 victoires sur Eidecker, 40 en tout) est lui-même victime d'une collision le 28 octobre. Le ciel accueille une nouvelle génération d'artistes et d'avions Fokker: Richthofen sur triplan Dr.I, Udet et Löwenhardt sur biplan D.VII... En dépit de brillants succès, jamais l'Allemagne ne retrouvera une machine capable de lui redonner aussi longtemps la pleine maîtrise du ciel. Méritant son nom, le Eidecker, prototype de l'avion de chasse, est resté un plan unique. ■



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

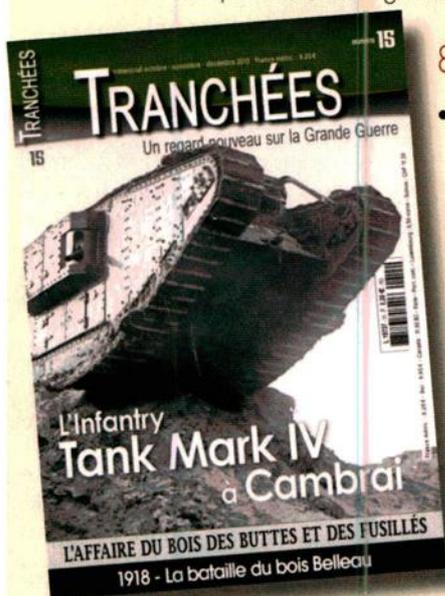
Un regard nouveau sur la Grande Guerre TRANCHÉES



Des textes inédits, des profils de canons, de chars et d'avions, des photos d'époque d'une qualité encore jamais vue !

Le magazine

La Première Guerre mondiale a profondément bouleversé l'Europe entière. *Tranchées* nous fait revivre cette tragédie en nous plaçant au coeur même de la vie des poilus. Des articles qui nous font découvrir les facettes les plus étonnantes de cette guerre finalement méconnue. Jamais une revue n'est allée aussi loin dans l'imprégnation de la vie des hommes et des femmes qui ont subi cette guerre terrible.

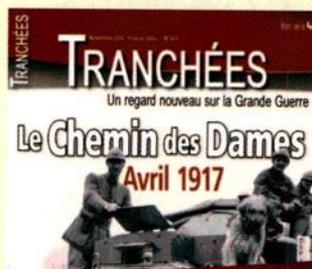


8,20 €

• 82 pages, 21 x 29,7 cm

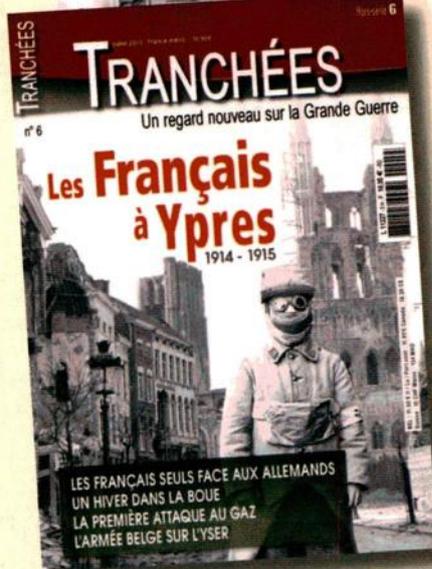


Ysec-Médias
BP 405
27404
Louviers CEDEX



10,95 €

- 82 pages,
- format 21 x 29,7 cm,
- papier épais
- couverture cartonnée



Le hors-série

Les hors-série sont consacrés aux grandes batailles de la Première Guerre mondiale. Le lecteur y trouvera les textes et les photos de qualité qui font la renommée de *Tranchées*, avec des cartes et des profils de matériel en couleur.

↓ ABONNEZ-VOUS ↓

☎ 02 32 50 26 74

Nom & prénom : Adresse

Code postal Ville

Tél. (pour la livraison) Email

Je joins un chèque d'un montant de ___ € à l'ordre d'Ysec Médias

ou je règle par carte bancaire n° _____

expire le ... /... Je note également les trois derniers chiffres du cryptogramme _____

Signature

■ Offre découverte (dernières parutions) le n°15 + le hors-série 6 pour 16 € au lieu de 19,15 € soit plus de 15 % d'économie

magazine
TRANCHÉES

Je m'abonne à *Tranchées* pour deux ans (8 numéros) pour 48 € au lieu de 65,60 € soit près de 30 % d'économie

Je m'abonne à *Tranchées* pour un an (4 numéros) pour 25 € au lieu de 32,80 € soit plus de 25 % d'économie

hors-série
TRANCHÉES

Je m'abonne au hors-série deux ans (4 numéros) pour 34 € au lieu de 43,80 € soit plus de 20 % d'économie

Je m'abonne au hors-série un an (2 numéros) pour 17,50 € au lieu de 21,90 € soit 20 % d'économie



Une batterie d'artillerie américaine sillonne les sables irakiens en février 1991. L'opération Desert Storm, apogée de la pensée opérative dans l'US Army, est nommée en hommage à David Glantz. Historien et vulgarisateur de la pensée militaire soviétique aux États-Unis, Glantz avait baptisé August Storm l'invasion par l'URSS de la Mandchourie en 1945.

« Il n'y a d'art opératif que si le politique montre la direction »

Propos recueillis par Jean Lopez

Plusieurs lecteurs nous ont interpellés sur l'art opératif, dont il est périodiquement question dans nos pages. Le concept apparaît complexe à beaucoup : pouvons-nous le définir plus exactement ? Nous avons demandé de l'aide à **Benoist Bihan**, le meilleur spécialiste français. Il met actuellement la dernière main à sa thèse, précisément consacrée à l'art opératif.

G&H : Pouvez-vous nous donner une définition synthétique de l'art opératif ?

Benoist Bihan : Voici celle d'Alexandre Svietchine, qui donne en fait les rapports entre tactique, opératif et stratégie : « *La tactique constitue les pas à partir desquels s'assemblent les bonds opératifs. La stratégie [leur] montre le chemin.* » Svietchine est d'ailleurs le père, ou plutôt l'accoucheur, du concept même d'art opératif, exposé dans son maître ouvrage, *Stratégie*, paru en 1926 [voir G&H n° 14, p. 92]. Je dis accoucheur car Svietchine a repris des éléments entre autres chez les penseurs russes de la fin du tsarisme et aussi chez **Clausewitz** dont, je le rappelle, Svietchine est le biographe.

Ah ! Il y a de l'opératif chez Clausewitz ?

Non. Clausewitz n'utilise jamais le terme et il ne crée aucun concept qui se glisserait entre la tactique et la stratégie. Mais il y a chez lui des éléments qui formeront la matière première — le primat de la politique notamment — dont Svietchine va se

nourrir. Le marxisme, qui politise tout, va aussi l'aider à penser, comme Clausewitz, que la guerre est une activité de nature essentiellement politique. Il est impossible de penser une opération sans avoir en tête en permanence son but stratégique, c'est-à-dire politique. Il faut donc, pour qu'il y ait art opératif, ou pensée opérative, comme on voudra, que le pouvoir politique montre la direction, le but, avec la plus grande clarté et que les états-majors intègrent l'ensemble des activités militaires en fonction de ce but et de rien d'autre. Il n'y a pas d'art opératif si les buts stratégiques sont mal définis ou absurdes.

Pourtant, pendant longtemps, on a fait la guerre en se passant d'art opératif !

Oui et non. Dans l'Ancien Régime les choses étaient, d'une certaine manière, plus simples. Il y avait une armée, à capacités réduites, qui prenait de force un gage [un territoire, une place forte, une victoire éclatante, gage symbolique en lui-même] qu'ensuite la diplomatie négociait



Membre du comité éditorial de G&H et contributeur régulier,

Benoist Bihan est chercheur en études stratégiques. Il est, aujourd'hui en France, le meilleur spécialiste de l'art opératif. Il poursuit sur la genèse de celui-ci une thèse de doctorat d'histoire à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Carl von Clausewitz (1780-1831), témoin du désastre d'Auerstädt (1806), devient l'assistant de Scharnhorst dans la réorganisation de l'armée prussienne. Il est surtout connu pour son ouvrage *De la guerre*, publié après sa mort. Cet ouvrage, complexe et décousu, parfois obscur et contradictoire, est d'une profondeur et d'une richesse sans égal et continue d'alimenter la réflexion stratégique.



Le président américain, George Bush père en visite aux troupes pendant la guerre du Golfe, en compagnie du général Schwarzkopf (à sa gauche). La capacité du second à servir les buts politiques du premier et à les transcrire en opérations est la clé du succès américain en 1991.

Mikhaïl Toukhatchevski (1893-1937), officier dans l'armée du tsar, rejoint la jeune Armée rouge dès 1918 malgré ses origines aristocratiques. Il obtient très vite les plus hauts commandements et deviendra maréchal. Il est à la fois l'homme qui a développé la théorie de « l'opération dans la profondeur » et le porteur de la mécanisation accélérée de l'Armée rouge. Il est exécuté au début de la Grande Purge sous l'accusation fallacieuse de trahison et d'espionnage.

Créé en 1969 pour être la garde personnelle de Saddam Hussein, la **Garde républicaine** devient peu à peu une armée dans l'armée irakienne. Forte en 1991 de huit divisions modernes et de divers éléments interarmes, elle est encadrée par les éléments les plus fidèles à Saddam Hussein dont elle est une sorte de super-garde prétorienne.

pour atteindre les fins politiques. Les engagements étaient limités, les populations, passives. Il y avait donc un lien direct entre un succès tactique et sa conversion en résultat politique. Avec la Révolution française, tout change. Les masses entrent sur la scène de l'histoire, elles se politisent. Il n'est plus question pour elles de reconnaître la défaite à l'issue d'une seule et unique bataille, de se soumettre aux négociations d'antichambres. Il faut dorénavant que la guerre aille beaucoup plus loin pour amener l'adversaire à se déclarer vaincu. Le refus de la défaite est une caractéristique fondamentale de la guerre moderne. Par ailleurs, au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle, les moyens au service des militaires (armes, logistique, transmissions, nombre d'unités, etc.) se multiplient, se complexifient de façon exponentielle. Les armées deviennent mille fois plus résilientes c'est-à-dire capables de surmonter une ou plusieurs défaites. Aucune bataille ne peut plus être qualifiée de décisive, la notion de bataille elle-même se dissout dans un combat généralisé dans l'espace et le temps. Il devient dès lors indispensable d'élaborer une nouvelle façon d'accorder

les moyens tactiques aux buts stratégiques, à savoir des opérations complexes. Le vide énorme apparu entre ces deux réalités accouche de l'art opératif.

L'art opératif nécessite donc une symbiose étroite, un dialogue permanent entre les politiques et les militaires si l'on veut que les seconds élaborent les bons moyens pour atteindre les fins définies par les premiers.

« Les Allemands n'ont pas accepté le primat du politique sur la conduite des opérations. »

Exactement. La « bonne » direction de la guerre est collective, mêlant pouvoirs politique, militaire, économique. Ce n'est pas par hasard que l'art opératif naît en URSS où ces

trois instances sont complètement imbriquées.

Prenons un exemple car tout ceci est complexe. En 1914, l'état-major allemand élabore une manœuvre dite « plan Schlieffen » qui vise à sortir la France de la guerre au plus vite avant de régler leur compte aux Russes. Il y a une visée politique et une opération pour y parvenir. Est-ce de l'opératif ?

Oh que non ! L'état-major allemand n'a pas tenu compte des leçons de 1870, que Moltke avait pourtant rappelées

à la fin de sa vie : la destruction des armées de Napoléon III n'a pas arrêté la guerre. Le peuple français ne s'est pas reconnu vaincu en septembre 1870, après Sedan. Il a continué à se battre [voir G&H n° 6, p. 68]. En 1914, le plan Schlieffen repose sur le même principe erroné que le désarmement de l'ennemi suffit à lui faire reconnaître sa défaite et à obtenir sa reddition. Le pouvoir politique allemand comme ses chefs militaires sont coresponsables de cette erreur gigantesque : ils fonctionnent sur un mode plus proche de l'Ancien Régime que de celui décrit par Clausewitz. Ils croient que la destruction des armées se transforme automatiquement en victoire politique. Pour eux, détruire l'adversaire a *en soi* une valeur politique. Or, ce n'est pas la même chose. Vaincre la France en 1914, c'était lui ôter bien plus que ses armées aux frontières. Il fallait lui arracher sa base industrielle, sa capitale, ses moyens de mobilisation, ses alliés, sa flotte, son empire pourquoi pas s'il fallait aller jusqu'au bout. Qui sait si, avant cela, la III^e République se serait avouée vaincue ? Or, la manœuvre Schlieffen est tellement serrée du point de vue du temps que l'Allemagne ne pouvait pas matériellement détruire toute la puissance française et, en même temps, se retourner contre les Russes. Si les Allemands avaient voulu faire de l'opératif, il leur aurait fallu, s'ils gardaient le même but politique, imaginer toute une série d'opérations étalées dans le temps et dans l'espace à la fois contre les Français et contre les Russes. Ce qu'ils ne parviendront jamais à conceptualiser, ni dans la Première ni dans la Seconde Guerre mondiale. Au fond, la racine de ce problème est que les Allemands

n'acceptent pas pleinement le primat de la politique. Ils comprennent mal la formule de leur compatriote Clausewitz : la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. Dans la guerre, la politique ne cesse pas de dicter leur chemin aux moyens militaires. Les Allemands voient la guerre comme un passage du pouvoir aux militaires, armés de leurs seules fins militaires. Erreur majeure, capitale, qui les a empêchés d'élaborer une pensée opérative !

Qui d'autre que les Soviétiques accueille l'art opératif ?

Les Américains à partir des années 1980 puis, par percolation, les armées occidentales. Sans doute aussi les Chinois, mais que je connais trop peu pour en parler ici. La doctrine de l'AirLand Battle (bataille aéroterrestre), adoptée en 1982 puis révisée en 1986, condense ce que les Américains ont compris, ou choisi de comprendre, de la pensée opérative soviétique. Ils ont importé en fait seulement la « partie basse » si vous me permettez l'expression, celle que **Toukhatchevski** a développée dans les années 1930, et ils l'ont intégrée à leur doctrine d'escalade contrôlée vers la guerre nucléaire. Ils voient l'art opératif comme la discipline militaire dont l'objet est : un, d'intégrer les différentes techniques militaires (tactique, logistique, renseignement, commandement et contrôle, etc.) afin de créer à partir de celles-ci une séquence complexe d'actions, appelée « opération » ; deux, de combiner plusieurs opérations distribuées dans l'espace et dans le temps. Finalement, l'art opératif selon l'US Army se ramène à l'exercice du commandement au niveau du corps d'armée et de l'armée, il est la doctrine qui règle l'action des grandes unités sur un théâtre d'opérations. On est revenu à du militaire pur. L'art opératif est « germanisé », replacé dans un périmètre limité. Il retombe dans le domaine réservé des militaires. Et, honnêtement, plus personne aujourd'hui ne sait ce qu'est l'art opératif ainsi charcuté.

Si je comprends bien, les Américains reprennent seulement la moitié de l'art opératif. Quelle serait la « partie haute » qu'ils « oublient » ?

C'est celle qu'a développée Svietchine, celle qui intègre toute la dimension politique, stratégique, dans l'élaboration des opérations. Sans ce pont cognitif lancé entre fins et moyens, les voies militaires demeurent invertébrées.

Les Américains n'ont-ils pas tout de même conçu l'opération Desert Storm contre l'Irak selon une vraie pensée opérative ?

C'est en effet la campagne qui s'en rapproche le plus. Le but politique est clair et bien limité : libérer le Koweït, ne pas renverser Saddam Hussein mais néanmoins amoindrir (sans la détruire!!) la force de sa **Garde républicaine** et l'obliger ainsi à se reconcentrer sur ses troubles intérieurs. C'est une brillante réussite. Le projet d'opération répond parfaitement au projet politique. Les chefs américains ont alors bien assimilé tout l'art opératif. Mais, immédiatement après la fin des combats, à l'intérieur même des forces armées, les critiques fusent contre George Bush père et contre le général Norman Schwarzkopf, chef militaire de la coalition : « on aurait dû aller à Bagdad », « il fallait détruire toutes les forces irakiennes », « la victoire est incomplète », etc. Encore une fois, les chefs militaires montrent qu'ils n'ont pas compris l'art opératif vrai en désaccouplant visées militaires et visées politiques, en substituant la notion rigide de destruction (des forces militaires et du régime) à la souplesse et à la finesse opérative. C'est une régression.

Et que penser de la seconde guerre d'Irak en 2003 ?

Les Américains ont changé leur but

politique : il s'agit dorénavant de détruire le régime de Saddam Hussein, de le remplacer par un État démocratique et pacifique. Mais l'administration de George Bush fils commet, dans le domaine politique, la même erreur que Schlieffen dans le domaine militaire : elle croit qu'il suffit de détruire le régime pour obtenir victoire militaire et succès politique. C'est une illusion. L'opération a été dessinée pour détruire le régime au plus vite, du fait des pressions de la communauté internationale, des tensions dans le camp occidental etc. La planification des opérations a visé la prise rapide des objets matériels du pouvoir de Saddam (Bagdad, Tikrit, les usines d'armement, etc.) mais a délaissé complètement le problème de sa base sociale. Parce que viser cet objectif-là demande du temps. Le résultat est le surgissement d'une guérilla sunnite tenace, puis d'une guerre civile. La responsabilité est ici autant celle de l'administration Bush que celle du commandement militaire américain qui n'a pas questionné sa mission du point de vue stratégique. Toute la pensée opérative est là : le pouvoir politique s'assure que les opérations visent à accomplir ses buts et rien d'autre ; les chefs militaires s'assurent que le but politique est clair et les moyens donnés en accord avec les buts. ■

Pour en savoir +

- **À lire** • *La Mandchourie oubliée. Grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*, Jacques Sapir, Éd. du Rocher, 1996.
- *The Russian Way of War. Operational Art 1904-1940*, Richard W. Harrison, Univ. Press of Kansas, 2001.
- *Soviet Strategic Thought, 1917-91*, Andrei A. Kokoshin, MIT Press, 1998.
- *Strategy*, A. A. Svechin, East View Publications, 1991.

Bismarck et Moltke (à droite, 1^{er} et 2^e plans) avec Guillaume I^{er}, encore seulement roi de Prusse, en septembre 1870, pendant le conflit contre la France. Si Bismarck conduit la guerre et Moltke les opérations, le second refuse d'être subordonné au premier et entend mener ces dernières selon une rationalité d'abord militaire. Le chancelier doit souvent recourir à l'arbitrage de son souverain pour s'imposer à Moltke. L'autonomie politique de l'armée prussienne puis allemande est la source de son incapacité à penser toute forme d'art opératif qu'elle réduit à de la « grande tactique ».



INTERVIEW

« Sans Beria, l'URSS n'aurait pas eu la bombe A si rapidement »

Propos recueillis par Yacha Maclasha

Grande historienne française de l'URSS, **Françoise Thom** publie une biographie de Lavrenti Beria, connu surtout du grand public comme le maître sanguinaire des polices de Staline. Son ouvrage offre une perspective radicalement nouvelle sur un personnage clé du régime soviétique, enseveli sous d'épaisses couches de falsifications et de mensonges accumulés par ses nombreux ennemis.



Lavrenti Beria en 1931, année où il rencontre Staline venu faire une cure en Géorgie. Il pose ici avec Svetlana, la fille du Petit Père des peuples.

Après la victoire de Stalingrad, la **déportation** des peuples accusés de collaboration avec le Reich est décidée à mesure que les territoires soviétiques occupés par les nazis sont regagnés par l'Armée rouge. Ainsi, sont déportés 68 000 Karatchaïs du Caucase du Nord en novembre 1943; 93 000 Kalmouks du Sud de la Russie en décembre 1943-janvier 1944; 387 000 Tchétchènes et 91 000 Ingouches en février 1944; 37 000 Balkares du Caucase du Nord en mars 1944; 191 000 Tatares de Crimée en mai 1944. Ils sont envoyés dans des camps en Asie centrale et en Sibérie.

G&H: En quoi votre biographie de Beria est-elle différente des autres ?

Françoise Thom: Elle s'est dégagée des deux idéologies historiographiques dominantes en Russie. Beria y est vu soit à travers la légende khrouchtchévienne, qui faisait de Beria l'âme damnée de Staline, soit à travers la légende tchékiste, qui faisait de Beria un manager pragmatique attaché à la puissance de l'État soviétique. Je dirais que ni l'une ni l'autre ne correspondent à la réalité. J'ai essayé de comprendre les origines du projet politique que Beria a mis en œuvre en mars 1953 [après la mort de Staline, le 5 mars, *NDLR*], c'est-à-dire de montrer à quel point sa dimension géorgienne a été importante pour lui.

Comme il est très difficile de consulter des archives en Russie, j'ai beaucoup travaillé avec celles des anciennes républiques de l'URSS, en particulier les archives géorgiennes, ukrainiennes, lituaniennes. J'ai aussi consulté les archives polonaises. Cela m'a permis de saisir la pensée de Beria en matière d'émancipation des nationalités : beaucoup d'éléments de sa politique apparaissent plus précocement dans leur application sur le terrain que dans les mesures adoptées au Kremlin. Il y a donc tout un aspect de sa politique qui surgit seulement quand on étudie la situation sur le terrain, aussi bien en Ukraine qu'en Lituanie ou en République démocratique allemande (RDA).

Mais peut-on pour autant l'exonérer des déportations ?

Non, absolument pas. Il a été le maître d'œuvre de la **déportation** des Tchétchènes et des Tatares de Crimée, pour ne citer que ces deux peuples. Je montre même que la Géorgie a été la république la plus touchée par la Grande Terreur : en 1937, elle est pratiquement au premier rang concernant la proportion de la population victime de la répression. C'est une chose bien évidemment accablante pour Beria, pour ce nationaliste géorgien, même si cela s'explique par le fait que Staline avait plus de comptes à régler en Géorgie qu'ailleurs et que c'était certainement lui qui tirait les ficelles. Mais Beria s'est quand même prêté à ce jeu-là.

IR A JOUER

Fin 1942, Beria prend la direction de la production des chars et, plus tard, Staline lui confie le développement de la bombe atomique. Quel est son rôle dans ces deux projets ?

Dans les deux cas, il s'est montré un excellent administrateur et a atteint ses objectifs en des temps records. L'efficacité économique soviétique pendant la guerre a été due pour une très large part à Beria et à son style de direction. Les Allemands, mais aussi les Alliés, ont été très surpris que l'URSS soit capable de relancer sa production d'armes

dès le printemps 1942, après les déménagements, les occupations et les destructions massives d'usines. J'ai trouvé le texte d'un discours de Beria prononcé dans les années trente, devant les pétroliers de Bakou. Il les appelle à s'inspirer des entreprises

occidentales... C'est vraiment à cause de cela qu'il était un merle blanc au Bureau politique. Il était complètement dépourvu de présupposés idéologiques.

En ce qui concerne le projet atomique, sans Beria, l'URSS n'aurait pas eu la bombe A si rapidement. Beria avait une formation scientifique, il savait de quoi il était question. Dans son équipe du projet nucléaire s'est créée une atmosphère différente de celle qui régnait ailleurs en URSS. Beria a laissé s'installer une relative liberté de discussion, qui ensuite a porté ses fruits en URSS. Par exemple, il n'y a pas eu, parmi « ses » savants, de persécution antisémite, même au plus fort de la lutte contre le cosmopolitisme, en 1949-1950. Il n'a pas hésité à employer des gens dont la biographie, du point de vue soviétique, était plus que douteuse. Je dirais même qu'une partie de la dissidence qui s'est développée en URSS dans les années 1960-1970 a été promue par Beria. Je pense notamment à Sakharov, que Beria a imposé dans le projet nucléaire.

Il ne faut pas non plus oublier l'espionnage, qui a permis aux Soviétiques de gagner au moins deux ans, car ils ont évité certaines fausses routes dans lesquelles les Américains se sont fourvoyés au début du projet

Manhattan. Cela a permis d'économiser beaucoup de temps et aussi d'argent.

Nous savons que la chute de Beria en juin 1953 a eu pour cause la peur qu'il inspirait aux autres membres du Politburo et qui les a réunis tous contre lui. Vous montrez toutefois que cela n'a pas été la seule raison...

Exactement ! Les membres du Politburo [Bureau politique] commençaient à prendre conscience de l'ampleur des réformes que Beria voulait mettre en œuvre. Beria ne cachait

pas ses projets. Il a dit par exemple à Kaganovitch : « Il faut jeter le marxisme-léninisme aux orties. » Étant donné la mentalité de ces gens, la franchise de Beria paraît extraordinaire. Les membres du Politburo avaient peur pour leur pouvoir, ils ne com-

prenaient pas ce qu'il faisait. Ils étaient trop bornés pour le comprendre, mais leur instinct leur a dit que c'était leur position qui était remise en question.

Finalement qui a été Beria ? Un Albert Speer de Staline ? Un Gorbatchev avant Gorbatchev ou bien un Deng Xiaoping ?

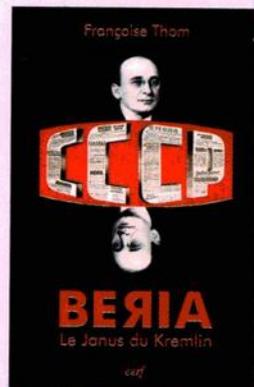
Plutôt le Speer que le Himmler de Staline, comme ce dernier l'avait présenté à Roosevelt à Yalta en 1945. Mais je ne pense pas que Gorbatchev fournisse une bonne comparaison, car il croyait encore au socialisme, quand, à mon avis, Beria n'y croyait pas du tout. Après la mort de Staline, Beria disait qu'il fallait rétablir la propriété privée, Gorbatchev n'a jamais dit cela. Bien que Beria ait été plus radical que Deng Xiaoping, on peut les comparer et je pense notamment à la fameuse citation de ce communiste chinois : « Peu importe qu'un chat soit blanc ou noir : s'il attrape la souris, c'est un bon chat » ; c'est tout à fait Beria. Mais il est difficile de dire jusqu'où il voulait aller. Il aurait pu être aussi un Bonaparte. Il est possible, comme on le pensait dans le milieu de l'émigration géorgienne en France, qu'il ait eu un projet bonapartiste, c'est-à-dire qu'il ait voulu mettre fin à la révolution et réformer en profondeur l'État soviétique. En tout cas, l'ensemble des

actions qu'il a entreprises à partir de mars 1953 vont dans ce sens. Beria voulait mener une politique des nationalités. Il voulait créer des armées nationales dans chaque république soviétique ; la police, le contrôle des frontières, tout devait être placé sous le contrôle des autochtones. Ce sont vraiment là des attributs de la souveraineté... À la veille de l'arrestation de Beria [le 26 juin 1953, NDLR], le régime communiste en Lituanie était en train de se décomposer complètement, les kolkhozes disparaissaient, les Russes étaient en train de faire leurs valises, c'était, comme l'a dit Kaganovitch, l'affaire d'une ou de quelques semaines et le processus aurait été irréversible. Avec un peu plus de temps, ce processus aurait évolué sur le modèle de ce qu'il s'est passé en 1989... ■



Agrégée de russe, Françoise Thom est maître de conférences

en histoire contemporaine à l'université Paris IV-Sorbonne. Cette spécialiste de l'URSS et du communisme a notamment publié *Les Fins du communisme* (Criterion, 1994), une édition critique des mémoires de Sergo Beria *Beria mon père* (Plon/Criterion, 1999) et a contribué à la rédaction du *Dictionnaire du Communisme* (Larousse, 2007).



Beria, le Janus du Kremlin

Françoise Thom - Cerf, 924 p., 30 €.

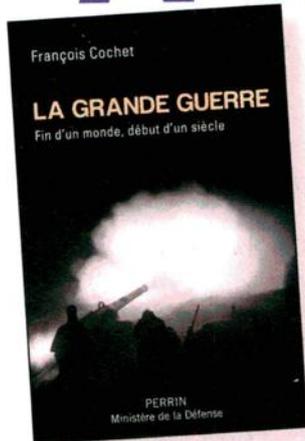
Voici un livre touffu, parfois difficile pour un lecteur français, où la difficulté de mémoriser les noms russes s'aggrave d'une bagarre avec les noms géorgiens. C'est pourtant le prix à payer si l'on veut avoir affaire à un ouvrage complètement neuf sur le sujet. Beria, pour les Occidentaux, c'est le pervers adipeux, exécuteur des basses œuvres staliniennes, qui faisait enlever dans la rue les filles

qu'il violait ensuite. Au cours d'une enquête exceptionnelle par la masse de documents consultés en une demi-douzaine de langues, Françoise Thom restitue un tout autre Beria. Un homme intelligent, hyperactif, doué d'une volonté puissante et d'un sens de l'organisation peu commun : dans un autre système et un autre temps, il serait devenu un Steve Jobs, un Bill Gates... ou un Al Capone bien plus terrible que l'original. Ses femmes ? Il en faisait des maîtresses comblées, bientôt intégrées à son réseau personnel via des mariages dorés. Nationaliste géorgien, antibolchévique, haïssant et craignant le maître qu'il servait, il a constamment joué sa partition dans un système chaotique, notamment dans le domaine de l'espionnage et du contre-espionnage, utilisant à ses fins la diaspora géorgienne. Quand le terrible maître disparaît, Beria perd toute prudence et impulse un train incroyable de réformes, qui causeront sa perte en quelques mois. Il est étonnant de voir que l'homme qui a mis fin – sur ordre – aux terribles purges de 1937-1938 est aussi celui qui ouvre les portes du Goulag, stoppe la campagne antisémite lancée par Staline, repense totalement le statut de l'Allemagne et bien d'autres innovations encore. L'on pensait ces réformes gouvernées par la peur de devoir rendre compte de ses crimes. Françoise Thom nous démontre, en plongeant à deux mains dans les marges obscures de l'URSS, qu'elles étaient dans la continuité d'un dessein caché au cœur du numéro deux du système stalinien. ■ J. L.

LIVRES

La Grande Guerre – Fin d'un monde, début d'un siècle

François Cochet
Perrin/ministère de la Défense, 518 p., 25 €.
Avec ce « pavé », François Cochet offre l'une des meilleures synthèses disponibles sur un conflit qui suscite encore de nombreux débats et conflits d'interprétations ou de mémoires. Non seulement il le présente dans toutes ses dimensions – politiques, stratégiques, tactiques, économiques, sociales, culturelles, en Europe comme dans le reste du monde –, mais il aborde aussi la question essentielle de la mémoire de ces événements, qui n'a jamais cessé



d'influer sur la marche du monde comme sur les vies individuelles depuis 1919. En outre, il replace la guerre dans le continuum de l'histoire longue, sur le XIX^e siècle (car elle ne surgit pas du néant en août 1914) et le XX^e siècle : l'ensemble de la civilisation est d'abord marqué par ce conflit avant de l'être par la Seconde Guerre mondiale. ■ **L. H.**

Les Dardanelles 1915 – Une stratégie en échec

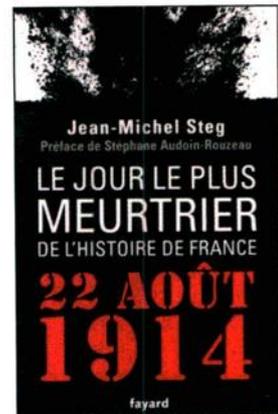
Pierre Rigoux
Economica, 176 p., 23 €.
L'obsession géostratégique de Churchill pour le ventre mou de la Méditerranée a traversé les deux guerres mondiales. Son point de départ s'incarne dans une catastrophe : les Dardanelles. Le premier lord de l'Amirauté porte la lourde responsabilité de cet échec à menacer Constantinople par une opération (mal) combinée. Pierre Rigoux en donne une relation précise et documentée. Il dresse la longue liste des erreurs commises, de leurs auteurs au sein de l'état-major ou du gouvernement britannique. Contrairement au

stratégiste Liddell Hart, il conclut à une faillite d'ensemble – le rembarquement excepté – plutôt qu'à un bon plan mal exécuté. Et il pointe du doigt son impact diplomatique sur les Balkans. À trop considérer l'Occident, on en oublierait que cette bataille est aussi une victoire défensive turque, que l'on n'attendait peut-être pas. ■ **J.-C. Delhez**

Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France : 22 août 1914

Jean-Michel Steg
Fayard, 250 p., 15 €.
L'économiste Jean-Michel Steg s'essaye à l'histoire militaire en déflorant un sujet qu'il pensait original, l'hécatombe française du 22 août 1914. S'abstenir eût été plus sage.

Ce livre dédié à un record douloureux y va de sa propre performance en alignant plus d'erreurs que de pages. Ainsi l'auteur croit-il toujours à la fable de l'offensive à outrance, à la légende noire de Joffre ou bien explique-t-il les pantalons rouges du soldat français par une restriction budgétaire. Sa bibliographie anémique ne pouvait pas lui permettre mieux.



Nos collaborateurs ont écrit

Sous le feu – La mort comme hypothèse de travail

Michel Goya
Tallandier, 272 p., 20,90 €.
Ce nouveau Goya va réjouir une fois de plus les passionnés de grandes questions militaires, à caractère historique ou actuel, voire prospectif. Il s'agit ici rien moins que de la meilleure introduction à l'étude du combat et des hommes sous le feu actuellement disponible en français. Toujours soucieux d'être didactique mais en restant facile à lire, Michel Goya (membre du comité éditorial de G&H) descend dans les détails parfois les plus menus, tant techniques que tactiques et surtout humains. On comprend bien à quel point cet univers du combat est une véritable « bulle » isolée du monde ordinaire et où les lois naturelles – physiques

Michel Goya

SOUS LE FEU

La mort comme hypothèse de travail

COMMENT DES HOMMES ORDINAIRES PEUVENT FAIRE DES CHOSES EXTRAORDINAIRES

ou mentales – ont leur logique propre que le soldat doit apprendre et respecter pour échapper à l'« hypothèse de travail »... Cette lecture est indispensable à tous ceux qui veulent comprendre l'incompréhensible : comment ces hommes arrivent à sortir d'une tranchée, ou d'un abri, pour s'exposer aux balles, à la blessure ou à la mort. Ce n'est certes pas de l'histoire militaire au sens strict, mais les règles imposées au guerrier, fondamentalement, restent les mêmes depuis des siècles. ■ **L. H.**

Pourquoi Hannibal n'a pas pris Rome ?

Éric Tréguier
Economica, 112 p., 19 €.
Spécialiste de l'Antiquité à G&H (voir p. 66), Éric Tréguier se pose ici la question qui taraude les historiens depuis Tite-Live : pourquoi au

lendemain de la bataille de Cannes, Hannibal, à 11 km de la Ville éternelle et sans l'ombre d'un légionnaire pour l'en empêcher, n'a-t-il pas marché sur Rome ? En un peu plus d'une centaine de pages enlevées, Éric Tréguier distille les éléments de réponse : réalité des rapports de force, contraintes logistiques, fragilités politiques, biais cognitifs et culturels du général carthaginois sont passés au crible, après qu'ont été retracés le contexte de l'affrontement des deux cités-Empires, ses acteurs, et la fulgurante progression en Italie du grand capitaine punique. Cette lecture plaisante et enrichissante illustre la difficulté, terriblement actuelle, de recueillir le fruit politique des victoires militaires. Des serait parfait s'il ne manquait une bibliographie. ■ **B. B.**

Le chiffre répété de 27 000 morts en un seul jour, jamais Steg n'en donne ni la source, ni le détail, ni une lecture critique et, comble pour un économiste, il ne comprend pas que le 22 août 1914, au-delà du bain de sang, est surtout le jour de la conquête du fer lorrain par l'Allemagne, prise capitale dans la guerre d'usure qui s'annonce. L'important est ailleurs. L'ouvrage est publié chez Fayard, qui passe pour une référence du livre d'histoire, et préfacé par Stéphane Audoin-Rouzeau, historien bien connu de la Grande Guerre, dont l'auteur précise qu'il l'a incité, guidé et relu dans son œuvre. Ainsi le livre de Steg s'élève au niveau du symbole, celui du déclin de l'historiographie de 14-18, perceptible depuis dix ou vingt ans, et que l'odeur alléchante du centenaire risque de transformer en naufrage. Dans une logique d'édition qui veut désormais que la quantité prime sur la qualité, le dindon de la farce, c'est le lecteur, désarmé face à une production littéraire d'une inégalité constante. Et c'est parti pour durer. ■ J.-C. D.

La 29^e Division américaine en Normandie

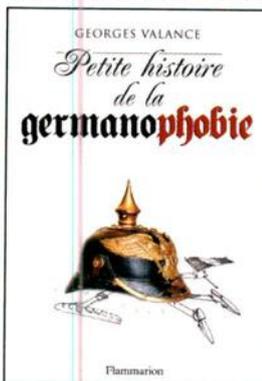
Joseph Balkoski
Histoire & Collections, 404 p., 24 €.
Les monographies sont souvent décevantes, anecdotiques ou complaisantes. Quand, en plus, le livre traduit est daté (1989), on s'attend au pire. On a tort, car le vivant récit de Joseph Balkoski à hauteur d'homme est toujours signifiant. L'auteur offre un saisissant tableau de l'expérience combattante vécue par des soldats inexpérimentés



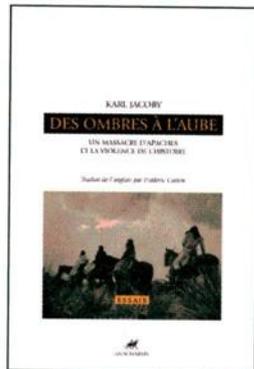
plongés dans l'enfer. Il sait extraire la substantifique moelle des nombreux témoignages, des lettres et des rapports officiels. Il questionne aussi l'art de la guerre américain (remarquable chapitre « Des armes et des hommes ») en le confrontant à son homologue allemand [l'éditeur ajoute utilement dix pages de tableaux comparatifs]. Bien illustré par des cartes, ce ne sont pas quelques erreurs et inutiles envolées qui nous dissuaderont de recommander ce « classique ». ■ N. Aubin

Petite histoire de la germanophobie

Georges Valance
Flammarion, 244 p., 18 €.
Voilà un sujet qui intéresse autant l'histoire que l'actualité. Cela dit, le titre du livre de Georges Valance est réducteur. Plus qu'à la seule germanophobie, il s'intéresse aux relations franco-allemandes, les bonnes comme les mauvaises, et au ressenti



de part et d'autre du Rhin. Il promène le lecteur parmi mille ans d'histoire, du Moyen Âge à nos jours, dans la littérature, la politique, la diplomatie et les guerres. Évidemment, ce sont ces dernières, en particulier les deux conflits mondiaux du xx^e siècle, qui ont enfanté la haine franco-allemande dont les effets directs et indirects ont balayé l'humanité entière. Appréhendant l'avenir, l'auteur conclut son parcours historique sur un constat : le décrochage définitif de la France par rapport à l'Allemagne, économique, donc politique. ■ J.-C. D.



Des ombres à l'aube – Un massacre d'Apaches et la violence de l'histoire

Karl Jacoby
Anacharsis, 416 p., 26 €.
Épisode mineur des guerres indiennes ? Oui, mais révélateur de l'extrême violence déployée dans la « conquête de l'Ouest », dont l'auteur montre clairement le caractère de « guerre civile en situation coloniale ». Dans ce massacre d'un village apache, les assaillants sont un ensemble de civils américains, de Mexicains et d'Indiens d'une autre tribu. Plutôt que de tenter une hasardeuse synthèse des différents points de vue sur l'événement, Jacoby les rassemble

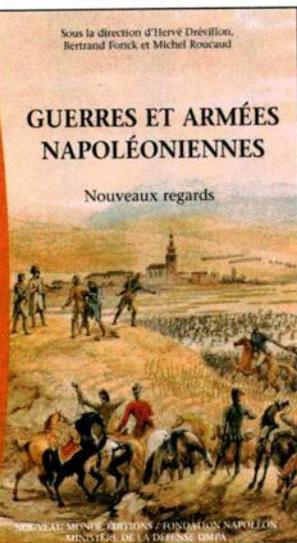
Nous avons reçu mais n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **La Campagne de Louis-Philippe au Maroc**, Jean-Pierre Bois, Economica, 180 p., 27 €. Une expédition terrestre et navale inconnue de 99,9 % des Français. La victoire de l'Isly vous dit-elle quelque chose ?
- **Les Atrocités des pirates**, Aaron Smith, Anacharsis, 190 p., 20 €. Daté de 1824, ce récit rapporte les aventures à peine croyables d'un pirate malgré lui. Encore une publication originale de l'éditeur toulousain.
- **De la terre, par le ciel. Récits de combats – Afghanistan, Côte d'Ivoire, Libye**, général Yann Pertuisel, Economica, 176 p., 27 €. Retour sur trois théâtres d'opérations qui ont mis en évidence le rôle tenu par les hélicoptères dans les guerres modernes.
- **Le Crocodile et le Scorpion, la France et la Côte d'Ivoire (1999-2013)**, Jean-Christophe Notin, Éditions du Rocher, 440 p., 20 €. Par l'auteur d'un inoubliable Leclerc paru en 2005 chez Perrin.
- **Gloire et décadence de l'Empire athénien**, Jacques Blanchet, Normant Éditions, 195 p., 18,50 €. Une analyse socio-technique de l'échec d'Athènes à unifier le monde grec.
- **De Victoria à Vladivostok. L'expédition sibérienne du Canada, 1917-1919**, Benjamin Isitt, Presses de l'université Laval, 360 p., 26,50 €. L'étonnant périple de 4 200 soldats canadiens envoyés combattre les bolcheviks. Intéressant pour l'analyse des réactions très différenciées face aux Rouges des Canadiens selon qu'ils sont francophones ou anglophones.
- **La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre**, Yves Lacoste, La Découverte Poche, 256 p., 11 €. Réédition augmentée du classique paru en 1976.
- **Moisson d'or. Le pillage des biens juifs**, Jan Tomasz Gross, Calmann-Lévy, 184 p., 19 €. Une enquête réalisée pour le quotidien polonais *Gazeta Wyborcza*. Qui part de l'abominable photo de couverture...
- **Ils y ont cru. Une histoire intime de l'Italie de Mussolini**, Christopher Duggan, Flammarion, 488 p., 28 €. Lettres, journaux intimes, mémoires, pour répondre à une question toujours en débat : à quel point les Italiens ont-ils été fascistes ?
- **Hitler, le pouvoir et l'argent**, Gérard Chauvy, Ixelles, 352 p., 23 €. Synthèse rapide sur les rapports entre Hitler et les milieux d'affaire, où Hjalmar Schacht, le président de la Reichsbank, joue un rôle clé.
- **Ardennes 44, la dernière offensive allemande**, Pierre Stéphany, Ixelles, 376 p., 23 €. Confuse, bourrée d'anecdotes d'intérêt discutable, cette histoire-là n'est pas la meilleure.
- **Guerre en douar d'Algérie**, Louisa Bouzamouche, Éditions du Net, 212 p., 14 €. Ce récit romancé raconte l'histoire d'un groupe de femme dans le quotidien atroce de la guerre d'Algérie. Original et touchant.
- **Avec la cavalerie du comte de Pahlen contre Napoléon. Mémoires (1806-1815)**, Eduard von Löwentern, Éditions des Syrtes, 290 p., 23 €. Un étonnant récit d'aventures vécues par un personnage haut en couleur. ■

et les publie les uns à côté des autres. Les contrastes des perceptions, des représentations et des mémoires apparaissent ainsi dans leur crudité. Une lecture qui « parlera » à tous ceux qui étudient les guerres civiles, en ex-Yougoslavie, en Afrique ou ailleurs... ■ **L. H.**

Guerras et armées napoléoniennes – Nouveaux regards

Sous la direction de Hervé Drévilion, Bertrand Fonck et Michel Roucaud
Nouveau Monde Éditions / Fondation Napoléon / Ministère de la Défense – DMPA, 562 p., 29 €.



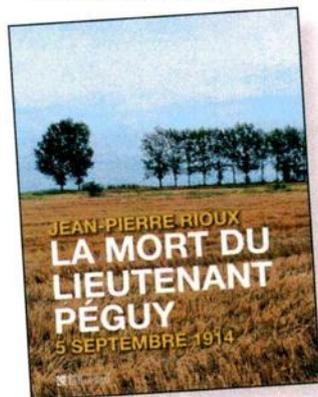
Le renouvellement de l'historiographie française des guerres napoléoniennes est bien entamé. Tiré des actes d'un colloque tenu en novembre 2012, cet ouvrage y contribue en proposant de multiples éclairages récents sur l'épopée militaire impériale. Organisé en quatre parties (campagnes, hommes, place de la Grande Armée dans son temps, mémoire), il réunit un ensemble de contributeurs de qualité parmi lesquels Jean-Paul Bertaud, Patrick Bouhet (collaborateur régulier de G&H), Gilles

Candela, Marie-Pierre Rey... Les thématiques abordées vont d'Austerlitz, dont le récit est renouvelé en profondeur par Patrick Bouhet, à l'héritage contemporain de l'épopée napoléonienne, en passant par le rôle des places fortes dans les guerres impériales ou l'emploi des troupes étrangères. Indispensable dans toute bibliothèque sérieuse sur Napoléon, son armée et son temps. ■ **B. B.**

La Mort du lieutenant Péguy

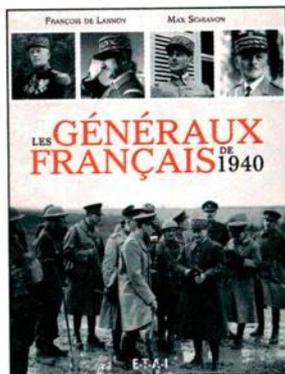
Jean-Pierre Rioux
Tallandier, 270 p., 20,90 €.

Ce livre est l'exercice de style d'un écrivain cultivé. Certes. Mais pas pédagogue pour deux sous. Et dès que l'auteur quitte la poésie pour les champs de bataille, c'est pour recopier des mythes éculés de 1914. Lorsqu'il suit le lieutenant Charles Péguy dans sa guerre, il emboîte généreusement le pas au soldat Boudon, dont le témoignage était pourtant sorti écharpé de la critique d'un spécialiste comme Jean Norton Cru. Au risque de charger la barque, ajoutons qu'il y abuse de citations au lyrisme prévisible et désuet, façon sabre et goupillon. Et on aurait aimé quelques pages, au moins, sur la place de Péguy dans le courant sacrificiel, dont la postérité continue à polluer aujourd'hui la lecture de la Grande Guerre. ■ **J.-C. D.**



Les Généraux français de 1940

François de Lannoy, Max Schiavon
ETAI, 192 p., 38 €.
D'Altmayer à Weygand en passant bien sûr par Corap, Gamelin, Georges et Giraud, ce livre dresse



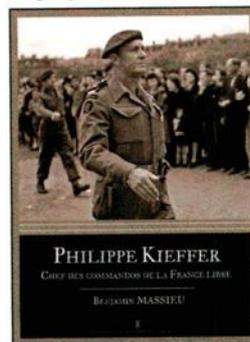
le portrait des 24 plus haut gradés de l'armée de terre en 1940. Intéressante initiative, qui permet notamment de comparer leur parcours. Hélas, les auteurs se fondent sur des citations hagiographiques glanées dans les dossiers militaires. On a du mal, de ce fait, à comprendre comment des individus aussi remarquables ont formé un collectif aussi lamentable... L'introduction tente certes d'examiner les responsabilités, tout en les rejetant sur Gamelin, bouc émissaire idéal, et sur le pouvoir politique. Même si ce dernier est tout sauf exempt de reproches, cela sonne, bien que les auteurs s'en défendent, comme une entreprise de réhabilitation. Ainsi, il ne nous est rien dit ou presque des opinions politiques de ces personnages : une simple note de bas de page assure simplement que les « généraux étaient majoritairement d'opinions centristes et ou conservatrices, mais toujours parfaitement loyaux ». Quand on lit ce qu'écrit Weygand sur cette République qu'il appelle la « gueuse »,

lorsqu'on constate la facilité avec laquelle ses collègues adhèrent à la révolution nationale de Pétain, on peut pourtant douter de cette « loyauté » ! Que pensaient réellement ces généraux du régime qu'ils étaient chargés de défendre ? Quel rôle ont-ils joué dans l'orchestration de la demande d'armistice du 17 juin et l'installation du régime de Vichy ? Ce n'est pas dans ce livre qu'on trouvera les réponses, pourtant essentielles pour comprendre la défaite. ■ **P. G.**

Philippe Kieffer, chef des commandos de la France Libre

Benjamin Massieu
Pierre de Taillac, 288 p., 30 €.

Héros d'un Jour J où ses commandos ont été les seuls Français à débarquer, Philippe Kieffer méritait bien que l'on se penche un jour sur sa légende. C'est chose faite : Benjamin Massieu a soigneusement déconstruit et reconstruit le mythe pour en faire une vraie biographie, sans céder aux tentations hagiographiques comme



il était à craindre. Kieffer y compose un personnage fascinant de banquier transformé en guerrier. Son parcours heurté est d'autant plus intéressant qu'il se confond avec celui des commandos, dont l'auteur suit les progrès difficiles et les combats.

À noter que cet ouvrage somptueusement illustré couvre non seulement la guerre mais son avant et son après. Bonne occasion de plonger dans les coulisses du Jour le plus long. ■ **P. G.**

Foudre et dévastation, les bombardements alliés sur l'Allemagne, 1942-1945

Randall Hansen
Presses de l'université Laval, 400 p., 32 €.



Traduction d'un ouvrage de l'historien canadien Randall Hansen, cette synthèse traite moins des opérations au jour le jour que des acteurs placés aux deux extrémités de la chaîne de destruction. D'abord, les décideurs alliés (et allemands) dont il est utile de rappeler les doctrines, les errances et les querelles où le patron du Bomber Command de la RAF, Arthur Harris, joue un rôle fascinant. Ensuite, l'auteur puise dans le corpus considérable tiré de ses rencontres avec des victimes pour dresser un terrifiant portrait des villes allemandes sous les bombes. Certes, tout ceci a déjà été raconté mais l'ouvrage a le mérite de répondre directement à la question de l'utilité et de l'efficacité des bombardements, sans négliger ni les aspects moraux ni les chiffres. La conclusion, à ce titre, n'est guère à l'avantage de la RAF. ■ **P. G.**

1

WW2.2

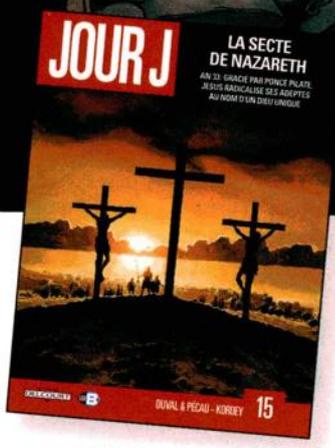
CHAUVEL
BOIVIN
HENNINOT

L'AUTRE DEUXIÈME GUERRE MONDIALE | LA BATAILLE DE PARIS



BD

DARGAUD



WW2.2
Sous la direction de David Chauvel (scénario)
Dargaud, sept tomes,
56 pages et 14 € chaque.

Jour J
Collectif
Éditions Delcourt, quinze
15 tomes, 64 pages
et 14,50 € chaque.

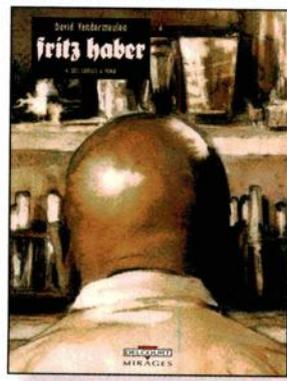
Après le succès des deux volumes de *Et si la France avait continué la guerre...* (voir G&H n° 7, p. 98), la BD reprend le flambeau de l'uchronie sérieuse avec deux intéressantes séries. Le concepteur de la première, David Chauvel, suppose dans *WW2.2* que l'attentat contre Hitler manqué par Georg Elser le 8 novembre 1939 a

réussi. Göring prend la place du défunt Führer, suivi par Himmler, et continue la guerre. Qui prend alors une tout autre tournure : la Wehrmacht est bloquée devant Paris, les Soviétiques (toujours alliés du Reich) envahissent les Balkans, tandis que le Japon attaque l'URSS et les États-Unis ! Six volumes font ensuite le tour des différents points chauds, avec intrigue justifiée, scénarios haletants, sur fond d'espionnage et de diplomatie... La réussite est aussi belle qu'originale. Les quinze tomes de *Jour J* fonctionnent

autrement : chacun est une histoire indépendante, déroulée en 64 pages à partir d'un point de divergence. Et si Christophe Colomb avait été financé par les califes musulmans, si les machines de guerres de Léonard avaient existé, si les Russes avaient gagné la course à la Lune... Beaucoup de « si » et le traitement n'est pas toujours à la hauteur. Mais l'originalité des scénarios fait oublier les incertitudes de départ. ■ S. D.

Fritz Haber (t. 4) – Des choses à venir

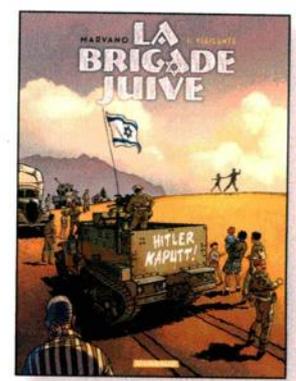
David Vandermeulen
Éditions Delcourt, 156 p.,
18,95 €.
Prix Nobel de chimie pour ses engrais révolutionnaires, Fritz Haber a aussi inventé les gaz de combats que l'armée du Kaiser expérimente à Ypres en 1915... David Vandermeulen a entamé la publication de cette biographie monumentale



en 2005, ce tome 4 étant l'avant-dernier. La série est remarquable par son lavis virtuose et son scénario impeccable. L'auteur n'y conte pas seulement l'homme et ses contradictions – car Haber est juif, ce qui n'est pas évident dans l'entre-deux-guerres – mais aussi l'histoire militaire et politique de l'Allemagne et la naissance du sionisme. Fascinant, ce récit pose toutes les questions liées aux conflits du xx^e siècle. Pour aller plus loin, regardez le documentaire *David et Fritz* de Nathalie Marcault (Vivement Lundi, 2012 : www.vivement-lundi.com). ■ S. D.

La Brigade juive (t.1) – Vigilante

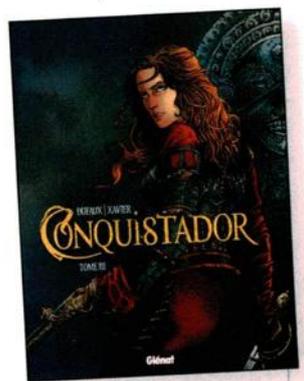
Marvano
Dargaud, 48 p., 13,99 €.
Juillet 1944 : une brigade de soldats juifs est créée par les Anglais afin de punir les criminels de guerre en fuite. Deux soldats arrivent bientôt dans un village polonais

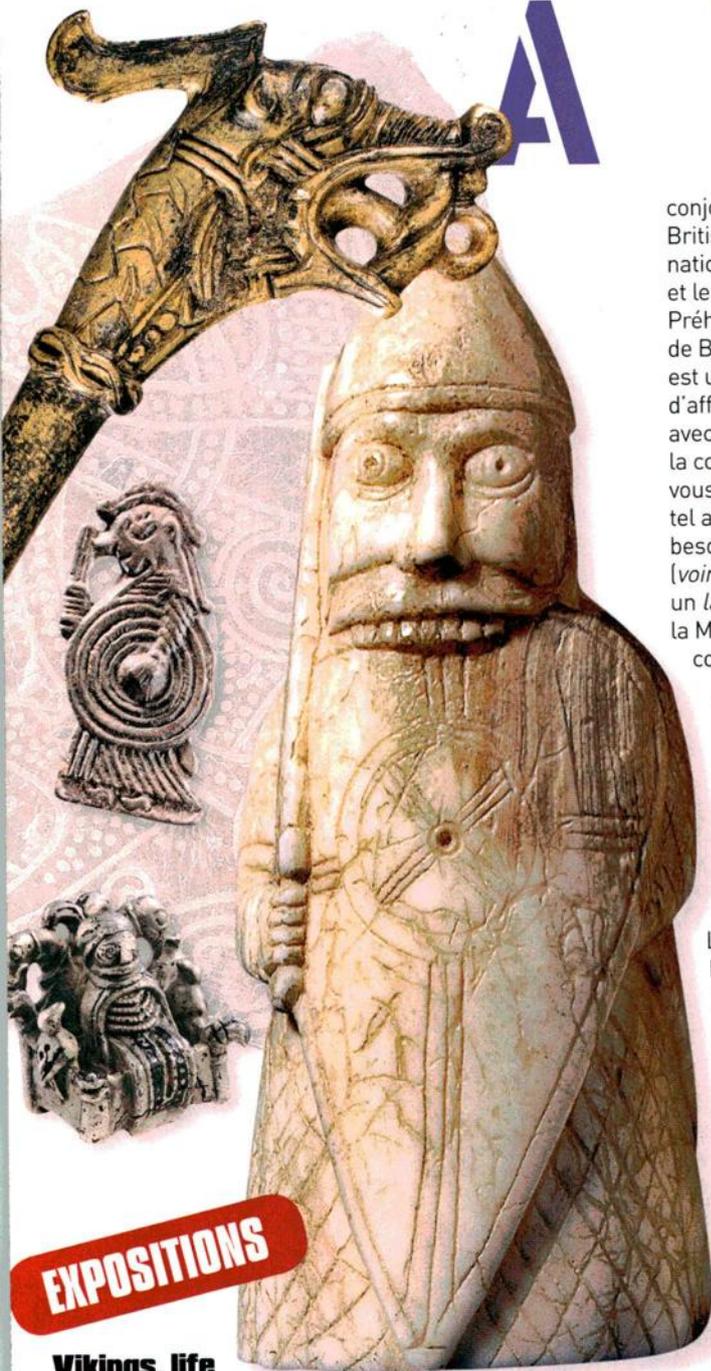


à la recherche d'un nazi déguisé en curé... Quand ils repartent, ils ont récupéré une jeune fille orpheline qui veut aller en Palestine. Entre omniprésence soviétique et realpolitik, la mission se complique... Ce premier tome est très prometteur : le tableau de l'Europe de l'Est à la sortie de la guerre est juste, l'antisémitisme persistant est traité sans faux-semblant. On suit ! ■ S. D.

Conquistador

Philippe Xavier,
Jean Dufaux
Glénat, tomes 1 et 2 :
62 p., 14,95 € – tome 3 :
52 p., 13,90 €.
Des conquistadors assoiffés de gloire et d'or, des mercenaires bandits, des justiciers, des Indiens qui se défendent comme ils peuvent, des créatures antipathiques... Sur cette galerie riche en personnages, Dufaux imagine un scénario aux rebondissements incessants. La jungle, les esprits, la magie, les combats entretiennent une tension palpable et le dessin ne vous lâche qu'à la dernière case ! L'ultime tome est attendu avec impatience. ■ S. D.





EXPOSITIONS

Vikings, life and legend

Du 6 mars au 22 juin, au British Museum de Londres. Site : www.britishmuseum.org
Pour débarquer au British Museum, les Vikings arrivent évidemment par bateau. Le clou (ou plutôt les planches) de cette exposition exceptionnelle est composé des restes d'un authentique *langskip* danois, le plus grand jamais retrouvé : 37 m de long ! Cette pièce d'histoire militaire datée de 1025, époque où le roi Knut de la Scandinavie et l'Angleterre, apporte avec elle une cargaison extraordinaire. Pour la première fois

sera dévoilé, dans son intégralité, le trésor découvert en 2007 à Harrogate (Yorkshire), fruit de multiples pillages : 617 pièces d'argent et 65 autres objets précieux et bijoux, intéressants non seulement par leur forme mais aussi par leur origine, qui s'étend de l'Irlande à l'Ouzbékistan... Ajoutez à tout cela une superbe collection d'armes, bijoux et objets de culte datés du VIII^e au XI^e siècle, sans oublier les Vikings eux-mêmes, sous la forme de squelettes extraits d'une fosse ouverte à Weymouth (Dorset). Organisée

conjointement par le British Museum, le musée national du Danemark et le musée d'État de la Préhistoire et de l'Antiquité de Berlin, cette exposition est une occasion unique d'affronter le monde viking avec toutes les armes de la connaissance en main : vous ne reverrez rien de tel avant vingt ans. Et pas besoin, comme Guillaume (voir p. 58), d'emprunter un *langskip* pour traverser la Manche. L'Eurostar a été construit depuis. ■ P. G.

Vivre en 14-18

De 2014 à 2018, une série d'expositions et d'événements organisés dans toute la région Nord-Pas-de-Calais. Site : www.proscitec.asso.fr

L'association Proscitec, dont le but est de préserver le patrimoine et la mémoire des métiers dans le Nord-Pas-de-Calais, offre au public plus d'une vingtaine d'expositions et d'événements sur toute la période de commémoration du centenaire de la Grande Guerre.

Le programme complet, d'une étonnante variété, se trouve en ligne sur le site de l'association. Vous pouvez d'ores et déjà visiter les expos « Le jouet s'en va-t-en guerre » (au musée de la Poupée et du Jouet ancien de Wambrechies), « Les malles ont une mémoire » (belle reconstitution de parcours individuels au Musée hospitalier régional de Lille), « Pluri(elles) » (sur les ouvrières du textile, à la Manufacture des Flandres de Roubaix)... En attendant des expos consacrées aux blessés, aux tranchées, aux mines (de charbon), aux moyens de communication, à la bande dessinée... ■ P. G.

DVD

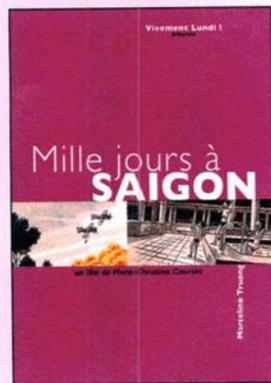
Mille jours à Saigon

Documentaire de Marie-Christine Courtès

Vivement Lundi, DVD, 15 €.

Nous avons déjà présenté la BD signée par Marcelino Truong, *Une si jolie petite guerre* (voir G&H n° 11, p. 105) qui racontait les débuts de la guerre du Vietnam vus par un enfant dont la famille est à la fois actrice et spectatrice du conflit. Cinquante ans après les événements évoqués dans le livre, la réalisatrice Marie-Christine Courtès a suivi le dessinateur à Saigon. Ce film passionnant est construit autour des différentes rencontres de Marcelino Truong avec ses proches, ses amis d'enfance, son

père... De quoi saisir avec sensibilité et humanité les conséquences de cette guerre, en particulier pour les familles déchirées entre les deux camps. Jamais moralisant, ce documentaire ne juge pas, il donne simplement les moyens de saisir l'univers d'un créateur et de comprendre certains aspects singuliers d'une guerre désormais lointaine. ■ S. D.



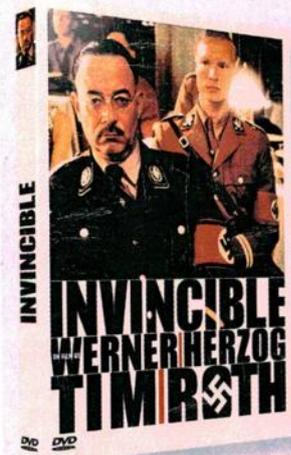
Invincible

Film de Werner Herzog, avec Jouko Ahola, Tim Roth

Rimini Éditions, DVD et Blu-ray VOST/VF, 15 et 20 €.

Grand metteur en scène de la démesure, le cinéaste allemand Werner Herzog s'est rarement frotté au III^e Reich depuis son premier film (*Signs of Life*, 1968). La ressortie d'*Invincible*, film de 2001, est donc une excellente

initiative. Ce conte assez retenu, à mille lieux des délires du Kinski d'*Aguirre*, s'inspire de l'histoire d'un costaud de music-hall, Zishe Breitbart (incarné par un véritable athlète, le Finlandais Jouko Ahola), Juif forcé d'incarner Siegfried, idéal du héros nazi, dans la beauté vénéneuse du Berlin d'avant-guerre. Peu importe que le vrai Breitbart soit mort en 1925, l'idée d'Herzog est de transformer l'histoire vraie en parabole sur la montée du nazisme, la force et la faiblesse... Compromission, mensonge, aveuglement, goût du lucre... Le catalogue des faiblesses humaines (notamment celle des victimes consentantes) est complet. Tim Roth, animateur d'un bazar occulte pour SA en goguette, en tourne les pages avec un cynisme à glacer le sang. ■ P. G.



LA DERNIÈRE TRANCHÉE

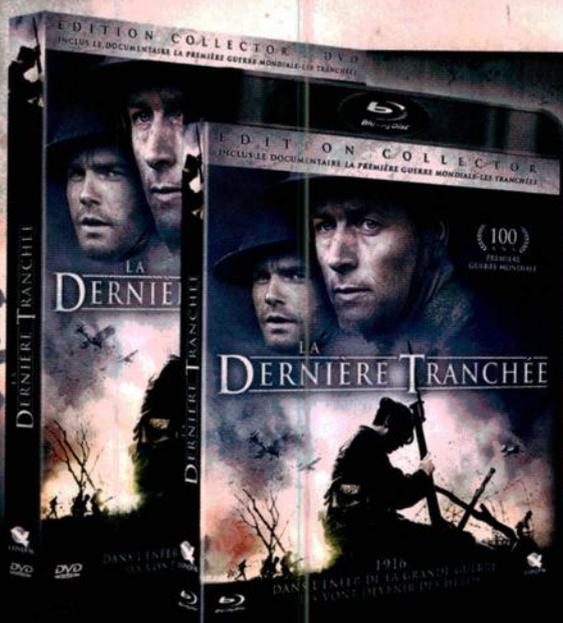
SCIENCE & VIE
GUERRES
& Histoire

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM

GRAND JEU CONCOURS

DU 14 FÉVRIER AU 2 MARS 2014

À GAGNER **50 DVD ET 10 BLU-RAY**



EDITION COLLECTOR 2 DISQUES :

LE FILM

+

LE DOCUMENTAIRE :
**LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE
- LES TRANCHÉES (90 MIN)**



À GAGNER **30 INVITATIONS**
POUR LE MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE DU PAYS DE MEAUX (77)

MUSÉE
DE LA
GRANDE
GUERRE
PAYS
DE
MEAUX

- VISITEZ UNE COLLECTION UNIQUE EN EUROPE SUR 14/18
- REDÉCOUVREZ LA GRANDE GUERRE À TRAVERS
UNE SCÉNOGRAPHIE INNOVANTE.
- OBSERVEZ LES GRANDES MUTATIONS ET BOULEVERSEMENTS
DE LA SOCIÉTÉ QUI EN ONT DÉCOULÉ.
- WWW.MUSEEDELAGRANDEGUERRE.EU



Pour participer rendez-vous sur la page **Facebook** de Guerres & Histoire : facebook.com/guerresethistoire

A LIRE A VO

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

World of Warplanes

Support : PC

Éditeur : Wargaming.net

Prix : Gratuit, à télécharger sur worldofwarplanes.eu (5,4 Go).

En 2011, l'éditeur biélorusse Wargaming.net prenait un pari osé : proposer un jeu gratuit en ligne massivement multijoueur dans lequel les internautes prendraient le contrôle de différents tanks pour se lancer dans d'incroyables batailles à quinze contre quinze. Trois ans après son lancement, le pari est réussi puisque *World*

of Tanks (WoT) compte près de 75 millions d'adeptes à travers le monde. Galvanisé par ce succès record, l'éditeur venu du froid reprend le modèle de WoT en l'appliquant à l'univers de l'aviation. Le principe de *World of Warplanes* est donc strictement le même : participer à des combats aériens à bord d'une centaine de zincs datant de l'âge d'or de l'aviation, c'est-à-dire de la fin de la Première Guerre mondiale aux années 1950 (entendez : la guerre de Corée). Cependant, ne comptez pas vous embarquer pour la bataille d'Angleterre, le raid de Doolittle sur

Tokyo, l'attaque de Pearl Harbor ou la bataille de Midway : les affrontements de *World of Warplanes* sont totalement fictifs et ne sont fondés sur aucune réalité historique. Il est ainsi parfaitement possible d'affronter un Messerschmitt 109 à bord d'un FW 190.

En revanche, les avions – visuellement très convaincants – sont tous tirés d'authentiques modèles allemands, soviétiques, américains, japonais ou britanniques : Messerschmitt, Arado, Polikarpov, Yakovlev, Curtis, Grumman, Nakajima, Mitsubishi, Bristol, Supermarine, les grands constructeurs sont tous là ! Oui, mais pas en début de partie. Ne pensez pas démarrer sur un puissant jet des années 1950. Non, comme tout jeu massivement jouable en ligne, on débute au niveau le plus bas et donc dans le cockpit d'un vieux coucou. Pour profiter d'avions plus performants, il faudra se montrer habile au combat pour engranger les points d'expérience et de l'argent virtuel... c'est-à-dire passer des dizaines

et des dizaines d'heures dans les airs.

Les parties se déroulent selon les mêmes modalités que dans *WoT* : quinze pilotes connectés contre quinze autres et un temps de jeu limité à... quinze minutes. Largement de quoi se faire descendre par l'escadrille ennemie ou abattre quelques zincs adverses. En début de partie, chaque joueur choisit l'avion qu'il va piloter parmi trois grandes catégories : chasseurs, avions d'attaque au sol et chasseurs lourds. Les premiers ont une vocation à la fois offensive et défensive de l'espace aérien. Les deuxièmes,

comme leur nom l'indique, sont taillés pour bombarder et détruire les objectifs au sol. Enfin, les troisièmes regroupent les caractéristiques des deux autres, des appareils hybrides qu'il est recommandé de choisir quand on découvre le jeu pour la première fois. Sachez que si *World of Warplanes* est un jeu « Free to Play » (gratuit donc), il est possible de faire chauffer sa carte bancaire pour s'offrir des microtransactions et se payer un meilleur équipement (armement plus performant, blindage plus épais, moteur plus

WARGAMING.NET



IR A JOUER

puissant, etc.) sans avoir à livrer combat pendant des heures et des heures. Personnellement, je n'ai jamais eu à le faire, la progression dans les niveaux étant assez rapide.

Enfin, adeptes du manche à balai ou pilotes du dimanche, la prise en main est adaptée au plus grand nombre : *World of Warplanes*

n'est pas une simulation comme peut l'être *Flight Simulator*, c'est sa limite et son atout. Inutile de se plonger dans un épais manuel pour apprendre à manœuvrer son

appareil. En quelques minutes, on est dans le coup. Moyennant quoi, le pilotage n'a strictement rien à voir avec une quelconque réalité historique ou technique : *WoW* est un pur jeu d'adresse. Ce qui n'exclut pas un minimum de variété : il est évident qu'un chasseur « lourd » est moins maniable qu'un chasseur, plus rapide et plus léger.

Au joueur de s'adapter à la contrainte. Tête brûlée ou fin stratège ? Trois tutoriels, assez courts, sont d'ailleurs proposés afin de parfaire votre entraînement de pilote (attaques en piqué, dégagements, orientation, etc.). Passage indispensable pour maîtriser votre machine. Prêts à relever le défi ? ■



Company of Heroes 2: Victory at Stalingrad

Support : PC
Éditeur : Sega

Prix : 10 € environ, en téléchargement uniquement.

Après *Case Blue* (voir G&H n° 16, p. 108), Sega offre à nouveau des heures de jeu en rab avec une autre extension de son excellent jeu de stratégie en temps réel *Company of Heroes 2*. Intitulée *Victory at Stalingrad*, cette extension propose six nouvelles missions, qu'on peut remplir en solo ou en mode coopération. La première, *Kalach Pincer*, vous propose de sécuriser la ville de Kalatch avant de lancer une terrible attaque sur le pont qui traverse le Don. Dans *Tatsinskaya Raid* le joueur dirige le 24^e régiment blindé de l'Armée rouge. Votre objectif ? Prendre le contrôle de l'aérodrome allemand de Tatsinskaya, une des clés du ravitaillement de Stalingrad encerclée.



Avec *Bridge Defense*, changement de rythme : il faut défendre un pont contre les attaques allemandes. Dans l'opération *Winter Storm*, ou Tempête d'hiver (en allemand : *Wintergewitter*), l'Armée rouge doit bloquer la contre-attaque conçue par le maréchal Manstein pour briser l'encerclement de Stalingrad. *Stalingrad Resistance* est une mission de défense : protéger

la ville tout en gardant un œil vers le ciel et les attaques destructrices de la Luftwaffe. Enfin, avec *Stalingrad Encirclement*, il s'agit de repousser une ultime tentative de sortie de la 6^e armée allemande. L'extension est remarquable, au vu des heures de jeu proposées. Elle s'accompagne d'une mise à jour intitulée *Turning Point* qui offre, entre autres, un éditeur de niveaux pour permettre aux joueurs de créer et de partager leurs propres cartes. Vous avez de l'imagination ? C'est le moment de le prouver. ■



A venir...

Panzer General gratuit

La mode du Free to Play, ces jeux gratuits mais un peu payants quand même, gagne l'éditeur français Ubisoft qui s'apprête à sortir une version en ligne de son célèbre jeu de guerre *Panzer General*. À mi-chemin entre jeu de plateau et jeu de cartes à collectionner, *Panzer General Online* sera jouable via son navigateur Internet et devrait être disponible dans les prochaines semaines.

A la conquête du paradis

Paradox, éditeur spécialisé dans les jeux de stratégie en temps réel, vient d'annoncer que la première extension de son titre *Europa Universalis IV* sera disponible à l'heure où vous lirez ces lignes. Intitulée *Conquest of Paradise*, elle se déroule sur le continent américain et colle le joueur dans la peau de colons ou de peuples autochtones. Frictions garanties...

Du César en rab

L'excellent jeu de stratégie en temps réel *Total War Rome II* joue aussi les prolongations avec *Caesar in Gaul*, une extension qui permet aux fans de découvrir la guerre des Gaules menée par César en personne. Sega annonce que cette nouvelle campagne se déroulera sur une période plus courte et sur un théâtre d'opérations beaucoup plus restreint que *Rome II*. Du concentré de tactique donc. ■

A JOUER

WARGAMES

Par Frank Siora



La guerre de l'indépendance américaine sur un plateau

Une (louable) tendance actuelle rapproche les jeux de plateau et les jeux de simulation. On obtient ainsi des jeux aux règles relativement simples, de présentation agréable voire luxueuse, mais qui présentent véritablement les enjeux d'une situation réelle (et notamment d'un conflit historique) et non une sorte d'exercice de style abstrait.

Plaisir des yeux

1775 - Rébellion, créé par Academy Games, est publié en France et en français par Asyncon Games. La traduction est

par bonheur de bonne qualité et ne dépare pas l'ensemble : une grande carte « en dur » (95 x 48 cm) des premiers États-Unis, fort agréable à l'œil, un jeu de 54 cartes spéciales élégamment illustrées, 205 cubes de bois en six couleurs (les troupes, que l'on peut bien sûr remplacer par des figurines) et 16 dés spéciaux. Le tout est un vrai plaisir pour les yeux. Sans doute, le jeu a l'allure générale d'un dérivé de *Risk* – mais il n'en est pas moins bien enraciné dans l'Histoire.

Les belligérants sont d'un côté les Américains – « réguliers » et milices patriotes, soutenus par les Français –, de l'autre les Anglais – « habits rouges » et milices loyalistes, avec leurs mercenaires hessois. Et puis il y a les Indiens, courtisés par les deux camps.

Un jeu « à cartes » pour deux à quatre

On peut jouer à *1775* à deux, trois ou quatre, chaque joueur prenant une ou deux des quatre factions. L'ordre de jeu des factions est aléatoire à chaque tour. Chaque

faction utilise pour agir un paquet de 12 cartes, dont 7 permettent de bouger et 4 font effectuer diverses actions spéciales historiques dépendant de la faction, la dernière étant une carte Trêve. La fin du jeu survient lorsque les deux factions d'un camp ont joué leurs cartes Trêve (mais il faut finir le tour). Les cartes de mouvement indiquent le nombre d'unités qui se déplacent et le nombre de zones parcourues. Une faction peut faire bouger des unités de la faction alliée, à condition de les faire accompagner par une unité de sa faction.

Des dés très spéciaux

La règle utilise astucieusement des dés différents pour résoudre les combats. Chaque unité lance un dé de sa couleur. Les faces de chaque dé peuvent porter un symbole de fuite (l'unité décide qu'il est temps d'aller cultiver son jardin et quitte la carte pour aller dans une case spéciale), un symbole de victoire (une unité ennemie est éliminée) ou rien. Mais le nombre des faces de chaque type dépend de l'unité engagée. Ainsi,

les soldats professionnels n'ont aucune face « Fuite », au contraire des milices. Simple et malin ! À la fin du dernier tour, la victoire va au camp qui contrôle le plus de colonies. Au total, il est certain que la simulation manque un

peu de raffinement, mais l'agrément du jeu devrait permettre d'intéresser à l'histoire et au wargame historique bon nombre de joueurs « de plateau ». Un autre jeu a déjà été publié dans cette série, avec des règles très proches : *1812, l'invasion du Canada*. ■

En latin dans le texte

Deux jeux français portant des titres en latin sont parus récemment. Ils traitent bien sûr de l'histoire romaine et sont de qualité, mais s'adressent plutôt à des joueurs expérimentés.

Alea Iacta Est (Ludifolie) est le plus ambitieux : il simule les vingt ans de guerres civiles (-49 à -29) qui ont mis fin à la République romaine et conduit Octave/Auguste au pouvoir. La carte à zones, de 59 x 62 cm, montre tout le Bassin méditerranéen et les 216 (jolis) pions représentent les troupes romaines (ou non) et surtout leurs chefs. La plupart d'entre eux sont... réversibles : ils peuvent passer du camp césarien au camp républicain, ou inversement. Quant aux troupes, elles sont du parti de leur chef ! Tous les aspects du conflit sont abordés, du recrutement des soldats à la mort naturelle (ou non) des chefs en passant par les luttes de pouvoir à l'intérieur d'un même parti. Il est même possible que Rome s'écroule dans les désordres civils et les guerres étrangères ; les deux joueurs ont alors perdu. Rien d'étonnant si les règles sont complexes – par bonheur, il existe sept scénarios durant de 2 à 29 tours, qui facilitent leur apprentissage.

Caesar Imperator : Britannia est le jeu qui accompagne le n° 112 de la revue *Vae Victis*. Il simule les deux campagnes de César en Bretagne (dans le Sud-Est de l'actuelle Angleterre), en -55 et -54, ce qui donne deux scénarios totalement indépendants. Malgré sa petite taille (une carte de format A4, une aide de jeu de même format pour résoudre les batailles, une centaine de pions), c'est un wargame très complet, avec des règles détaillées, aussi bien stratégiques que tactiques. ■



QUIZ

Connaissez-vous la guerre de Trente Ans ?

Par Pierre Grumberg

1 pt

1) Au début du XVII^e siècle, par quoi la paix religieuse dans le Saint Empire est-elle garantie ?

- a) La paix d'Augsbourg.
- b) Le traité d'Utrecht.
- c) La paix de Passau.

2 pts

2) Quelle est la cause première de la guerre en 1617 ?

- a) Les protestants de Prague refusent le rétablissement du catholicisme en Bohême.
- b) L'empereur Matthias se choisit un successeur ultra-catholique pour régner en Bohême.
- c) Les Habsbourg catholiques tentent d'envahir la Bohême protestante.

1 pt

3) Quel épisode célèbre déclenche les hostilités en mai 1618 ?

- a) La diète de Bohême déclare l'indépendance du pays.
- b) Deux représentants du pouvoir habsbourg sont jetés par une fenêtre du château de Prague.
- c) Des ultracatholiques incendient un temple protestant à Prague.

2 pts

4) Pourquoi le conflit qui démarre en Bohême s'étend-il à l'Allemagne ?

- a) Johann Sigismond, électeur de Brandebourg, prend le parti de la Bohême.
- b) Le protestant Christian IV de Danemark profite de la guerre pour envahir Hambourg.
- c) La Bohême s'est choisie comme prince Frédéric V, électeur protestant du Palatinat.

1 pt

5) Où se déroule la bataille qui anéantit le 8 novembre 1620 le parti protestant de Bohême ?

- a) À la Montagne noire, près de Pilsen.
- b) À la Montagne blanche, devant Prague.
- c) À la Montagne rouge, sous les murs de Bratislava.

1 pt

6) Sous quel nom le Brabançon Jean t'Serclaes, généralissime catholique de l'Empire, est-il plus connu ?

- a) Marquis de Beauvechain.
- b) Duc de Genappe.
- c) Comte de Tilly.

2 pts

7) À quel célèbre mercenaire l'empereur Ferdinand II confie-t-il l'armée catholique en 1621 ?

- a) Ernst von Mansfeld.
- b) Albrecht von Wallenstein.
- c) Ottavio Piccolomini.

1 pt

8) Laquelle de ces puissances n'est pas affiliée au parti protestant ?

- a) L'Empire ottoman.
- b) La république des Provinces-Unies.
- c) Le royaume de Pologne.

2 pts

9) Vainqueur à Breitenfeld en 1631, il renverse la balance stratégique du côté protestant. Qui est-ce ?

- a) Maurice d'Orange.
- b) Gustave-Adolphe de Suède.
- c) Gottfried Heinrich zu Pappenheim.

1 pt

10) En 1631, quelle ville protestante voit 25 000 de ses 30 000 habitants exterminés ?

- a) Dessau - b) Heidelberg.
- c) Magdebourg.

1 pt

11) Où le dessinateur Jacques Callot a-t-il observé les horreurs dépeintes sur ses gravures ?

- a) Dans la Lorraine dévastée par les Français en 1633.
- b) Dans le Palatinat mis à sac par les troupes impériales en 1622.
- c) Dans le Palatinat ravagé par les Suédois en 1631.

1 pt

12) Quelle victoire impériale de 1634 met fin à la supériorité



Au cours de la guerre, la puissance des tercios espagnols, élite des troupes impériales, décline peu à peu. Combinant piquiers et arquebusiers, leur formation compacte est de plus en plus vulnérable aux armes à feu.

incontestée des Suédois ?

- a) Lützen - b) Nördlingen.
- c) Nuremberg.

1 pt

13) Alors que protestants et catholiques allemands ont fait la paix en 1635, quelle puissance relance la guerre ?

- a) La France - b) L'Angleterre.
- c) Les Provinces-Unies.

2 pts

14) Quel acte met fin à la guerre en 1648 ?

- a) La paix de Prague.
- b) Les traités de Westphalie.
- c) Le traité de Breda.

1 pt

15) Quelle proportion de sa population le Saint Empire a-t-il perdu dans la guerre ?

- a) 15 à 20 % - b) 40 à 50 %.
- c) 50 à 60 %.

Réponses : 1a : 2b : 3b : 4c : 5b : 13a : 14b : 15a.

6c : 7b : 8c : 9b : 10c : 11a : 12b :

Total : / 20 points

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons *La Guerre de Trente ans*, de Geoffrey Parker (Aubier, 1992) ou l'ouvrage du même nom d'Henry Bogdan (Perrin, collection Tempus, 2006).

AUX ARMES!

Châteaux forts japonais, beauté et efficacité

De Anna Noh

Tout au long du *viii*^e siècle, l'archipel s'est couvert de châteaux forts élégants, mais aussi terriblement fonctionnels. Attention cependant à tout amalgamer : l'« âge de la pierre » nippon rappelle plus la Renaissance que l'architecture médiévale occidentale.

A la fin du *xiii*^e siècle, la géographie côtière de l'archipel est marquée par de nombreux châteaux forts. Pendant que les dirigeants défontent à l'ouest, les seigneurs s'emparent des terres, s'installent dans des garnisons éparpillées sur les côtes nipponnes et dans les îles.

Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato.

Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato.

Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato.

et chefs garniers dépendent cependant du moment, avec une stratégie militaire qui est physique. Le château de Himeji, construit par le shogun Toyotomi Hideyoshi, est un chef-d'œuvre de l'architecture japonaise.

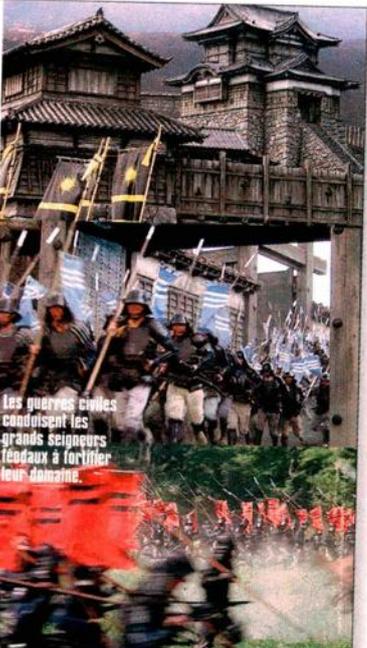
Un Japon à feu et à sang

Avant l'époque Sengoku, tout change. Les nombreuses querres civiles conduisent à la fin du *xiii*^e siècle à la construction de nombreux châteaux forts.

Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato.

Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato.

Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato. Le grand d'Osaka, qui l'on disait impénétrable, s'élève sur la rive du fleuve Yamato.



forts signifie-t-il l'érosion des valeurs martiales ? Vous faites allusion aux châteaux résidences, pensant sûrement à Chambord ou Versailles, mais vous occultez complètement l'âge d'or de la fortification bastionnée qui a dû faire face à la terrible efficacité de l'artillerie de siège, sans parler de la puissance des armées européennes qui ont envahi la planète !

n'ai rien trouvé. Je vous remercie par avance. Gilles Valli

En conclusion, je n'ai pas dû comprendre l'article de Julien Peltier, qui tranche, à mon humble avis, avec le haut niveau d'étude d'histoire militaire habituelle de votre revue. Cependant, les illustrations de Peter Dennis sont superbes et très démonstratives. Dominique Vialard, de Savoie

Il s'agit d'une estimation personnelle qui repose sur une évacuation hâtive de la tête de pont normande du type de celle de Dunkerque, le précédent que les chefs britanniques avaient certainement en tête. Le remplacement de l'équipement complet de dix divisions se serait fait en quelques mois seulement, l'industrie américaine tournant à plein régime. Il aurait fallu plus de temps pour fabriquer les engins de débarquement (LST, etc.), qui avaient justement été un facteur de retard pour lancer Overlord. Le pire aurait été que l'effet de surprise, dû notamment à l'opération Fortitude, aurait été perdu : l'arme des paras et des planeurs éventée, les feintes diverses grillées. Il est plus difficile en revanche d'entrevoir les conséquences du terrible coup porté au moral des Anglo-Saxons dans leurs opinions publiques. Hitler aurait certainement tenté de trouver un arrangement avec eux... ou avec les Soviétiques. On peut facilement imaginer que la position de Churchill aurait été singulièrement renforcée par une débâcle en Normandie : ce sont les Américains qui ont voulu donner la priorité à Overlord. Du coup, il est fort possible que la « stratégie périphérique » du Premier Ministre l'aurait emporté dans un premier temps : effort accru en Italie, débarquements en Grèce et/ou Yougoslavie, en Norvège et peut-être débarquement maintenu en Provence. Il est bien possible que dans ce chaos stratégique, un Overlord bis se serait retrouvé repoussé de deux années. Jean Lopez

Châteaux forts japonais et artillerie

Je suis un lecteur passionné et l'article de Julien Peltier (G&H n° 15, p. 90) m'a abasourdi par sa simplicité déconcertante. L'auteur décrit les châteaux fort japonais du *xvi*^e et *xvii*^e siècle comme inexpugnables écrivant « qu'ils sont presque invulnérables au canon », occultant complètement les faits économiques et logistiques de l'Extrême-Orient à cette époque. En effet, tout le monde sait que l'artillerie coûtait fort

cher et que nul parti dans la guerre civile nipponne ne pouvait se l'offrir. Ne remettant pas en cause le code d'honneur prestigieux des samourais et leur valeur combattive très élevée, c'est bien le retard économique de deux siècles qui est la cause de l'absence de gros canons de siège. Rappelons qu'à la fin du *xix*^e siècle et au début du *xx*^e siècle les Japonais rattrapèrent leur retard et qu'ils infligèrent une sévère défaite aux Russes

à Port-Arthur (1905), découvrant à leurs dépens l'efficacité des caponnières des forts et par voie de conséquence la nouvelle stratégie d'écrasement des fortifications (et des navires cuirassés) par l'artillerie lourde ; en l'espèce des mortiers de 280 mm. Dans les questions de G&H à Philippe Contamine vous écrivez : « La noblesse française passe de la meilleure chevalerie d'Europe aux perruques poudrées. L'abandon des châteaux

LE SONDAGE

Sur notre page www.facebook.com/guerresethistoire, nous vous avons posé cette question : « Laquelle de ces armes secrètes allemandes aurait pu à votre avis changer le cours de la guerre si elle avait été mise en service en 1943 ? » Vous aviez le choix entre : 1) Le U-Boot type XXI ; 2) Le missile sol-air Wasserfall ; 3) Le chasseur à réaction Me 262 ; 4) Le char lourd Tiger II ; 5) La fusée V2 ; 6) Aucune. Vous avez été plus de 400 à répondre en trois jours. Soixante-deux pour cent ont choisi, à peu près à égalité, les réponses 3 et 6. Les premiers ont été sensibles à la possibilité que le Reich reprenne la maîtrise de l'air, avec sa cascade de conséquences au-dessus des champs de bataille et des usines allemandes. Les seconds estiment qu'aucune de ces « armes miracles » ne pouvait

changer quoi que ce soit à l'issue du conflit : elles arrivent trop tard, ou elles sont trop chères (et donc trop peu nombreuses) ou bien encore elles étaient facilement contrées par les Alliés. En troisième place (13,7 %), le choix du U-Boot XXI s'explique, comme pour le Me 262, par des considérations stratégiques : reprendre la maîtrise de la mer. Notons que, si ce point est déterminant à l'Ouest, il pèse peu à l'Est. En quatrième lieu (11 %) arrive le missile sol-air Wasserfall, pour la même raison que le Me 262 : casser du quadrimoteur aurait été le meilleur investissement. La fusée V2, en cinquième position (9 %), semble le choix le plus douteux. Si cette arme ultra-sophistiquée est imparable, la faiblesse de sa charge explosive l'apparente à une piqûre de moustique sur le dos d'un éléphant, sans parler de son dramatique manque de précision.



Blitzkrieg à Poitiers ?

Curieuse légende en page 57 du n° 16 de G&H! Ainsi, selon vous, « Charles et ses guerriers venaient majoritairement d'Allemagne [...] et parlaient des langues germaniques » ?

Et portaient des casques à pointe ? Faut pas pousser, quand même ! Près de 250 ans avant Poitiers, Clovis amalgamait déjà ses guerriers francs (venus de Belgique) aux troupes gallo-romaines de Syagrius. Le royaume d'Austrasie s'étendait essentiellement de la Somme au Rhin ; la Belgique en était le noyau dur. Les Carolingiens étaient issus de Landen, Herstal, Andenne, Jupille : toujours en Belgique. À l'époque de Charles Martel,

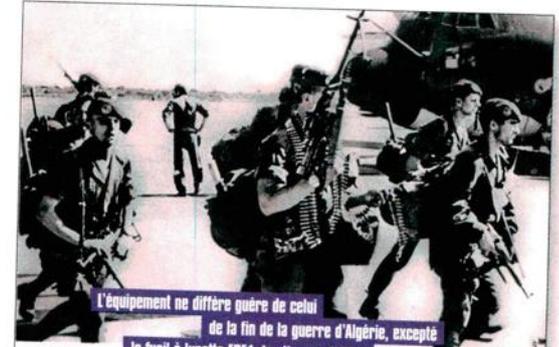
ils étaient bilingues (gallo-germaniques) et passablement métissés. Dès lors, si Charles Martel et ses peuples n'étaient pas vraiment français, on peut considérer qu'ils étaient belges... mais certainement pas allemands ! ■ **Pépin XIV, Deux-Rys en Ardenne (Belgique)**

Convenons avec notre lecteur que la notion d'Allemagne est prématurée au VIII^e siècle (comme celle de Belgique, d'ailleurs) mais nous n'évoquons là qu'une origine géographique – nous précisons d'ailleurs dans la légende complète qu'il s'agissait du territoire de l'« Allemagne actuelle ». Pour le reste, nous nous référons au texte de Françoise Micheau et Philippe Sénac,

paru dans *Histoire de l'Islam et des musulmans en France du Moyen Âge à nos jours*, ouvrage sous la direction de Mohammed Arkoun (Livre de Poche, réédition 2010) : « Face aux musulmans se dressait une armée composée d'Alamans, de Bavarois, d'Austrasiens et de guerriers venus de Germanie. » Même avec des Austrasiens bilingues, tout cela sent tout de même fortement le Teuton. ■ **P. Grumberg**

Henri IV fait-il perdre la tête ?

Dans une brève (page 17, G&H n° 16), vous faites état des travaux de Jean-Jacques Cassiman (université de Louvain, Belgique) mettant à mal la théorie du docteur Philippe Charlier sur l'authenticité de la tête supposée d'Henri IV. Je me permets de vous signaler à ce propos l'article du docteur Xavier Riaud, fort documenté, qui va dans le même sens avec plus d'une vingtaine de contre-arguments, publié dans le dernier numéro de mon E-Revue CLYSTERE (www.clystere.com), numéro 25 de décembre 2013 en libre téléchargement. ■ **Dr Jean-Pierre Martin, Sarlat-la-Canéda (24)**



L'équipement ne diffère guère de celui de la fin de la guerre d'Algérie, excepté le fusil à lunette FRFI des tireurs d'élite.



La légion saute sur Kolwezi

Erreur de zinc

Il y a une erreur de légende dans votre article sur Kolwezi (p. 21, G&H n° 16). L'épave de l'avion détruit n'est pas un « vieux CM.170 Magister », un modèle qui n'a jamais été en service au Congo/Zaire (hormis un unique exemplaire utilisé par les gendarmes katangais en 1961). Il s'agit d'un Aermacchi MB.326 que le Congo/Zaire a utilisé en version biplace et monoplace, et dont plusieurs exemplaires ont été détruits à Kolwezi. La confusion est impossible car le Magister est muni d'un empennage papillon et l'avion en photo a clairement un empennage traditionnel. ■ **Alexis Fritel, Patrick Cordonier et dix autres lecteurs**

Merci pour ce coup d'œil exercé de plusieurs d'entre vous, reconnaître un avion dans ce tas de débris n'était pas évident. Si l'on en croit plusieurs sites spécialisés*, Moïse Tshombe, leader de la sécession katangaise en 1960, aurait acheté en France neuf Fouga CM.170 Magister, dont trois auraient été livrés en 1961. L'un des avions, en panne, a été saisi par les troupes de l'ONU en 1961 puis laissé à pourrir en plein air, d'où notre confusion. ■ **P. G.**
* www.acig.org/artman/publish/article_182.shtml et users.telenet.be/katweb2/fouga001.html

Poitiers : invasion ou raid ?

« A »

L'occupation dans l'attente, c'est Charles qui est le héros de l'opération.

Le commandement est confié à un officier expérimenté.

Un plan est élaboré pour l'opération.

Le succès est assuré.



Un combat à l'arme blanche.

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : Ernesto Mauri.

REDACTION – 8, rue François-Ory – 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr
 Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liebaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen, Davy Lopez** (par intérim) •
 Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié, Olivier Aubrée** (par intérim) • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.
 Comité éditorial : **Benoist Bihan, Bruno Birolli, Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya, Yacha MacLasha, Maurin Picard**.
 Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin, Benoist Bihan, Patrick Bouhet, Rafaële Brillaud, Ivan Cadeau, Jean-Claude Delhez, Nicolas Gavet, Laurent Henninger, Yacha MacLasha, Jean-Dominique Merchet, Jean-Christophe Noël, Maurin Picard, Antoine Reverchon, Frank Stora, Joanne Taaffe, Éric Tréguier, Charles Turquin**.
DIRECTION ÉDITION – Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.
DIFFUSION – Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.
MARKETING – Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.
ABONNEMENTS – Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.
PUBLICITÉ – Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun** •
 Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard, Angélique Consoli, Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**.
 Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech, Anne-Sophie Chauvière, Grégory Gounse**.
FABRICATION – Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon et Johann Gaisser**.
 Directeur financier : **Hervé Godard** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.
 Siège social : 8, rue François-Ory – 92543 Montrouge Cedex. Directeur de la publication : **Carmine Perna**.
 Actionnaire principal : **Mondadori France SAS** • Imprimeur : **Elcograf – Italie**.
 N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0518 K 90842 • Dépôt légal : février 2014.
 Relations avec les **ABONNÉS** Par Internet : <http://abo.guerresethistoire.fr>
 par courrier : Service Abonnements Guerres & Histoire – CS 50273 – 27092 Evreux Cedex 9. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.
 Vente anciens numéros France : par téléphone au 01 46 48 48 83 ou sur www.laboutiquescienceetvie.com • Belgique et Suisse : écrire à export.ventes@mondadori.fr

Dynamite et vieilles dentelles

Par Charles Turquin

**Vous souvient-il du canon Zalinski et du fulgurateur Roch ?
Ces armes effroyables ont fait frémir nos grands-pères... et les lecteurs de Jules Verne.**

« **L**e fulmicoton c'est bien, mais ça manque de punch ! » Aux environs de l'an 1880, les artilleurs de marine n'étaient pas contents : leurs munitions conventionnelles se révélaient insuffisantes contre des navires cuirassés. « L'idéal serait de leur balancer un gros baril de dynamite ! Même ratant le but de plusieurs mètres, la déflagration défoncerait la coque de n'importe quel vaisseau ! » Certes, certes... Mais la dynamite est un produit méchamment susceptible. Tirée à partir d'un canon ordinaire, elle exploserait dans l'âme de la pièce. Gênant, non ? Edmund Zalinski, officier de marine américain (d'origine polonaise) propose une élégante solution : son canon pneumatique. « Voilà, c'est un très long tube lisse, à chargement par la culasse. On y introduit un cylindre à ailettes, qui sera propulsé par air comprimé. Plus longue et progressive, nettement moins brutale, cette poussée permet d'expédier des obus chargés de dynamite ! »

Les essais d'un canon prototype se révèlent convaincants : dûment encadré par les obus Zalinski, un malheureux navire-cible est réduit en bois d'allumettes. Enthousiasmés, les amiraux de l'US Navy s'empressent de commander l'arme nouvelle. Ainsi, vers 1886, une douzaine de canons Zalinski sont installés en quatre batteries côtières, notamment aux abords de New York et de San Francisco. Ce sont d'énormes pièces calibrées à 380 mm, dont la portée varie selon le poids du projectile utilisé : 4600 m pour un obus de 23 kg ; 1800 pour la grosse marmite de 230 kg !

Dans la foulée, la Navy construit le *Vesuvius*, joli croiseur fin et rapide. Trois tubes pneumatiques de 380 mm émergent de sa plage avant. Trop longs pour être orientables, ils obligent le bateau à pointer droit sur l'ennemi, la portée s'obtenant en variant la dose d'air comprimé. Peu après, le constructeur Holland installe un Zalinski à bord de son sous-marin SS-1. Et certains pays européens s'intéressent à cette arme absolue.

Puis c'est le gouvernement brésilien, en lutte contre sa marine révoltée, qui achète d'urgence deux ou trois canons pneumatiques et les monte sur des navires hétéroclites, dont un étonnant sabot blindé semi-submersible, affublé du nom de *Destroyer* et prenant l'eau comme une éponge. Recruté avec quelques matelots américains, le capitaine Joshua Slocum (qui plus tard effectuera le premier tour du monde à la voile) réussit périlleusement à mener ce monstre jusqu'au Brésil. Cet exploit devait lui valoir 25000 dollars dont il ne verra pas

un centavo, le contrat ayant été rompu pour fin prématurée de guerre civile ! Séduite à son tour, l'US Army se procure quelques « pneumas » de campagne, au calibre de 65 mm et plutôt compliqués : dans un cylindre séparé, une explosion de poudre propulse un piston, lequel comprime de l'air qu'un long tuyau conduit enfin dans la culasse. Utilisée par Theodore Roosevelt et ses « Rough Riders » lors de la guerre hispano-américaine, cette arme tirera quelques coups sur Santiago de Cuba, avec des résultats peu convaincants.

Le fait est que l'enthousiasme initial commence à faiblir. Les grands canons Zalinski sont d'un emploi délicat et d'un entretien difficile. Chaque batterie comporte une chaudière, un compresseur et tout un fourbi dont le poids totalise 200 tonnes. De plus, chaque pièce de 380 coûte autant que trois canons classiques de même calibre ! D'ailleurs les mines

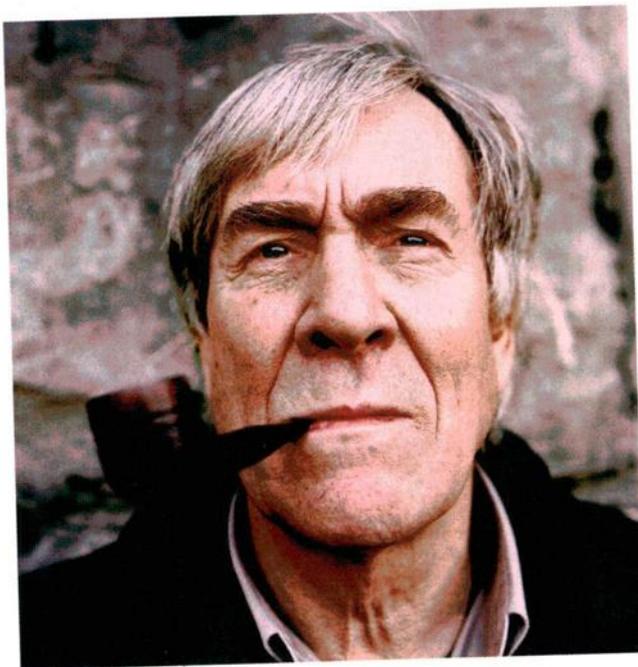
à commande électrique, bien plus simples et fiables, lui font concurrence pour la défense des ports – sauf dans certains chenaux difficiles comme celui de San Francisco.

Vers 1904, les progrès des canons à longue portée et des explosifs brisants (cheddite, mélinite, lyddite) règlent la question et terminent la brève carrière des monstrueux Zalinski. Ils auront pourtant une progéniture littéraire ! Car dans *Face au Drapeau* (un de ses moins bons romans), le grand Jules Verne leur donne un successeur avec le « fulgurateur Roch ».

Résumons cette belle histoire. Basés dans l'île de « Back-Cup » — un énorme rocher creux —, d'affreux pirates écumant les océans au moyen d'un sous-marin. En outre, ces criminels se sont assurés la collaboration de Thomas Roch, inventeur aigri et givré, qui leur fournit une variante de l'obus Zalinski. Mais point n'est besoin, pour l'expédition d'un interminable canon car — et c'est là qu'éclate le génie de Verne et de son savant frappadingue — cette fois le missile s'autopropulse à partir d'un léger trépied, armé de trois projectiles ! Comme les antiques fusées des Chinois. Comme les roquettes de Congreve à Waterloo. Comme les futurs « katiouchas » et « Nebelwerfer » !

Bien entendu, l'anticipation vernienne connaîtra une fin morale. Lorsque, après avoir « fulguré » un ou deux croiseurs

anglais, le savant fou voit foncer vers lui un beau vaisseau de la Royale ; lorsque se déploie le glorieux pavillon tricolore de son pays... Eh bien l'estimable Roch porte la main à son vaste front, s'écrie : « Qu'allais-je donc faire ? » et piétine patriotiquement son fulgurateur, ce qui entraîne la déconfiture intégrale des déplaisants pirates. « Face au Drapeau » qu'on vous disait ! N'est-ce pas fulgurant ? ■



« Les grands canons Zalinski sont d'un emploi délicat et d'un entretien difficile. Chaque batterie comporte une chaudière, un compresseur et tout un fourbi dont le poids totalise 200 tonnes. »